

Guillaume Gallant

**DIALOGUES DES DIVINITÉS
CONTEMPORAINES**

3

La Famille, le Travail et le Divertissement

(La Famille se présente pour une deuxième fois dans la même salle de réunion, aménagée exactement de la même manière, à l'exception de la petite chaise inconfortable qu'on a remplacée par un modeste fauteuil de bureau. Elle y voit un bon signe, et cela la reconforte.)

LE TRAVAIL

Bonjour, madame la Famille. Nous tenons à vous féliciter pour votre performance lors de votre première entrevue.

Avant de commencer cette deuxième entrevue, je vous prie d'excuser l'absence de madame la Consommation, qui a dû partir subitement parmi les hommes pour une mission commerciale de la première importance. Ne doutez pas de son intérêt pour votre travail dont le but est de rendre les hommes plus malheureux et plus asservis, et plus particulièrement de les consommer, car c'est contre sa volonté qu'elle n'est pas avec nous présentement.

C'est pourquoi nous allons filmer cette entrevue, afin que madame la Consommation puisse la regarder quand elle sera de retour.

LA FAMILLE

J'ai pourtant entendu dire que madame la Consommation est très malade depuis notre dernière rencontre. Une grave indigestion, d'après les bruits qui courent, peut-être même une intoxication alimentaire. Elle aurait trop profité des bonnes choses de la vie, si vous comprenez ce que je veux dire.

LE TRAVAIL

Je vous assure que c'est là une fausse rumeur. Madame la Consommation se porte à merveille, comme toujours.

LA FAMILLE

Soyez assuré, monsieur le Travail, que si madame la Consommation avait été malade, comme on me l'a pourtant dit, je me serais fait un plaisir, ou plutôt un devoir, de veiller sur elle, de la soigner, et de lui préparer une bonne soupe bien chaude pour la réconforter et lui redonner des forces. C'est bien connu : il n'y a pas de meilleures infirmières que les mamans, et à plus forte raison que moi-même, qui suis la Maman Suprême.

LE TRAVAIL

Je vous assure encore une fois que cela est parfaitement inutile. Je vous remercie quand même pour vos bonnes intentions, et je suis certain que madame la Consommation en ferait autant si elle était présente.

LA FAMILLE

Cela me réchauffe le cœur d'apprendre que madame la Consommation n'a pas de problèmes de santé et qu'elle se porte très bien, même si je suis très très très déçue de ne pas pouvoir vous être utile en la soignant. Ce n'est peut-être que partie remise.

LE TRAVAIL

Une fois de plus, je vous répète que cela est tout à fait inutile.

LA FAMILLE

(Avec insistance.) Alors n'oubliez pas que je vous offre mes services, si jamais madame la Consommation tombe malade, ou si jamais cela arrive à vous-même, monsieur le Travail, ou à l'un de vos collaborateurs.

LE TRAVAIL

(Agacé.) Si cela se produit, je tâcherai de me souvenir de votre offre de service.

LA FAMILLE

(Comme si on l'avait remerciée.) Mais tout le plaisir sera alors pour moi !

LE DIVERTISSEMENT

(Après avoir toussoté.) Au fait, j'ai justement mal à la gorge et je crois même que je fais un peu de fièvre. Sans doute un mauvais rhume qui se prépare.

(Le Travail le fusille du regard.)

Mais il est vrai, madame la Famille, que si vous me soignez, vous vous retrouverez à négliger vos chers enfants. Je me résous donc à me passer de vos soins et à endurer virilement mes maux.

LE TRAVAIL

(À la Famille, après un court silence.) Je vous propose de commencer immédiatement cette deuxième entrevue, tout en vous rappelant de nous épargner vos sentiments de maman. Sachez que cela vous a fait perdre beaucoup de points lors de votre première entrevue. Vous n'êtes pas avec vos petits chéris présentement. Tâchez donc d'être au moins aussi professionnelle que les mamans humaines quand elles sont au travail, où elles agissent moins comme des mamans que comme de bonnes travailleuses.

(La Famille fronce les sourcils et fait la moue jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole.)

Nous attendons de vous que vous profitiez de l'occasion que nous vous donnons pour nous expliquer plus longuement les maux dont vous dites être responsable, et pour nous faire connaître la manière dont ils pourraient s'étendre au-delà des limites de la famille. Ce sont là des informations dont nous avons absolument besoin pour décider si nous vous accordons ou non notre soutien financier et publicitaire.

J'ai pu constater, pendant votre première entrevue, que vous prétendez condamner les hommes à une servitude familiale s'ajoutant à celle du travail à proprement parler, pour les formater en vue de cette dernière servitude et la leur rendre plus pénible. Et il est certain qu'en procédant ainsi, vous pouvez empoisonner encore plus l'existence des hommes, et

que c'est déjà beaucoup faire. Cependant plusieurs aspects de leur vie, moins importants que le travail et la famille, me semblent échapper trop souvent à votre emprise comme à la mienne. Vous comprendrez que cela est parfaitement inadmissible, et qu'il faut à tout prix rectifier la situation.

C'est par exemple le cas des relations sociales ou humaines en-dehors des milieux de travail et de la famille, qui peuvent rendre les hommes heureux, d'après ce qu'on raconte. Je pense entre autres à l'amitié et même à l'amour, dans la mesure où il peut se dégager de la reproduction comme des obligations conjugales et ménagères. J'ajoute à cela les activités culturelles plus ou moins libres, comme la lecture et l'écriture d'œuvres dignes de ce nom, la musique, ou encore la contemplation de la nature, qui trop souvent peuvent être goûtées par une petite partie des hommes, malgré tous nos efforts pour les en rendre incapables. Je sais bien que, dans la majorité des cas, le plaisir que l'on peut prendre aux relations humaines et à la culture est grandement atténué ou perverti par leur intégration au travail, à la consommation, au divertissement ou à la vie familiale. Mais je ne vous cache pas que j'ai des visées totalisantes, pour ne pas dire totalitaires, en ce qui concerne notre projet de société. Car pour rien au monde je ne saurais tolérer que des hommes, pendant une partie de leur vie ou même sa totalité, ne soient pas suffisamment sollicités par leurs obligations professionnelles et familiales, que leurs sentiments et leur intelligence ne soient pas suffisamment dégradés ou atrophiés, et donc qu'ils aient le temps, l'énergie et les dispositions nécessaires pour pouvoir goûter aux joies de l'amitié, de l'amour, de la discussion et des différentes formes de culture.

Donc, voici ma question. Croyez-vous être capable d'empêcher ces hommes de profiter des interstices qui existent malheureusement entre les obligations professionnelles et les obligations familiales, pour être plus ou moins libres et heureux, quitte à refuser de fonder un foyer et à accorder le moins d'importance et de temps possible à leur travail ? Et si c'est le cas, comme je l'espère, comment pensez-vous vous y prendre pour atteindre cet objectif ?

Je sais que vous nous avez déjà donné des pistes de réponse durant votre première entrevue, et peut-être puis-je même prévoir ce que vous me répondrez. Néanmoins, je vous demande de le faire quand même, et de ne pas nous laisser la tâche de le faire à votre place. Vous devez mériter le financement que nous vous accorderons peut-être, si votre réponse nous satisfait.

LA FAMILLE

(En souriant et en se redressant.) Bien sûr, je suis tout à fait d'accord avec vous. Vous avez parfaitement raison.

(Malicieuse.) C'est à juste titre, vraiment, que vous avez signalé ces insuffisances. Toutefois je veux vous rassurer : elles sont assez rares, et même très rares. Les personnes que chacun d'entre nous façonne à son image sont tellement sous-développées, dégénérées et attardées qu'elles ne méritent presque jamais le titre d'hommes, sauf en tant qu'êtres biologiques. Alors comment seraient-elles capables de relations sociales ou humaines intéressantes, et à plus forte raison d'amitié, d'amour et de culture ? Ce n'est pas donné au premier venu d'être capable de ces choses, même si – en tant que bonne maman – je grave le contraire dans les petites cervelles et les petits cœurs de mes chers enfants. Même leur désir pour ces choses – qui n'ont pas leur place au boulot, dans les lieux de consommation ou de divertissement, et pas davantage dans les familles, je vous le garantis ! – est inexistant ou du moins très faible. C'est là une très belle réussite collective, il me semble ; elle mériterait d'être applaudie et même célébrée.

Mais comme il s'agit maintenant de ce que je fais et de ce que je pourrais faire pour priver autant que possible les hommes de l'amitié, de l'amour et de la culture, je laisse de côté vos contributions respectives, qui sont massives, sauf quand il sera nécessaire d'y faire allusion pour bien comprendre la nature et les effets de ma modeste contribution. N'y voyez surtout pas un manque de respect à votre égard. Car je sais qu'il faut rendre à César ce qui revient à César.

LE TRAVAIL

Et vous y avez intérêt, croyez-moi !

LA FAMILLE

(Comme si elle n'avait rien entendu.) Si vous êtes d'accord, je vous propose de commencer par le cas de la culture. Il me semble plus évident.

LE DIVERTISSEMENT

Si nous sommes d'accord ? Pour ma part, je brûle d'envie d'entendre ce que vous avez à dire sur un sujet qui me tient tout particulièrement à cœur ! Je suppose que monsieur le Travail n'a pas d'objection, n'est-ce pas ?

LE TRAVAIL

(En s'adressant à la Famille.) Je veux bien vous laisser cette liberté, pour autant que le travail se fasse et que cela ne vous monte pas à la tête. Car il en aurait certainement été autrement si monsieur le Divertissement

n'avait pas exprimé une préférence aussi marquée pour la question de la culture.

Tâchez toutefois d'être méthodique et ordonnée dans les explications que vous nous donnerez. Je ne déteste rien tant que le désordre et l'inefficacité.

LA FAMILLE

(Vantarde.) Ne vous inquiétez pas : en tant que ménagère, je connais parfaitement les vertus de l'ordre et je les vante même, question d'enfermer les mamans dans une foule de petits détails mesquins. Chaque chose à sa place, comme on dit. Sinon qui sait ce qui pourrait arriver ? *(Ton tragique.)* Le pèle-légumes pourrait être rangé au mauvais endroit, et on serait dans l'obligation de le chercher pendant quelques minutes, en proie à la désorientation la plus grande et à l'irritation la plus vive. Ou bien on pourrait, faute d'une bonne organisation, oublier la tétine préférée de bébé et sa « doudou » à la maison, ce qui donnerait lieu à une crise de larmes interminable et à son refus catégorique de se tenir tranquille ou de s'endormir. Ou encore, si on laissait tout traîner un peu partout, les chers petits pourraient se blesser grièvement avec des ciseaux, s'asphyxier en mettant leur mignonne petite tête dans un sac de plastique, s'électrocuter en mordillant un câble électrique, ou s'empoisonner en ingurgitant quelques gorgées d'un produit nettoyant à l'agréable odeur de citron, d'orange, de lilas ou de brise marine. Et qu'advierait-il alors ? Que les mamans seraient – par leur impardonnable négligence et la mort tragique de leurs petits chéris – libérées des obligations, des soucis et des peines de la vie familiale, au modeste prix de beaucoup de larmes, d'un peu de culpabilité, et parfois d'un léger traumatisme !

LE DIVERTISSEMENT

(Avec pétulance et en gesticulant.) Je mettrais ma main au feu que les mamans, toujours avides de divertissements, cherchent simplement à se distraire de l'ennuyeuse réalité familiale, en s'imaginant qu'elles sont les héroïnes d'un film d'aventure, et par conséquent qu'elles et leurs petits chéris sont constamment menacés par de graves dangers imprévisibles. Il suffit de les regarder s'affairer quand elles préparent un petit « voyage » à quelques dizaines de kilomètres du domicile familiale, pour un ou deux dodos. On dirait qu'elles organisent une expédition au Pôle Nord, qu'elles se préparent à escalader l'Everest, qu'elles s'apprêtent à faire le tour du monde en voilier, ou qu'elles s'embarquent à bord d'un vaisseau spatial, pour s'enfoncer on ne sait combien de temps dans le vide intergalactique. Car il ne faut pas oublier à la maison une foule de petites choses, toutes plus importantes et indispensables les unes que les autres, sans quoi ! Par exemple...

LE TRAVAIL

De l'ordre, du sérieux, vous dis-je ! Madame la Famille, répondez donc à la question que je vous ai posée, au lieu d'exercer une mauvaise influence sur monsieur le Divertissement, en l'entraînant dans vos enfantillages. Il n'attend que ça pour se donner en spectacle.

Puis je vous conseille encore fois de ne pas oublier où vous êtes, et surtout devant qui vous êtes. Il en va de votre avenir.

LA FAMILLE

(Piquée.) Vous me parlez comme si j'étais une maman humaine ou une grande enfant ! Croyez-vous vraiment que je sois dupe de ce que vous appelez mes enfantillages, alors qu'il s'agit d'une ruse pour tromper, mieux gouverner et posséder plus entièrement mes enfants, et plus particulièrement les mamans ? En réalité, je suis une travailleuse forcenée et une calculatrice froide, qui leur joue la comédie et les chatouille pas tant parce qu'elle y prend plaisir, parce que ce serait plus fort qu'elle, que parce que cela est nécessaire dans le cadre de ses fonctions. Ce qu'il me faut cacher aux mamans et aux petits enfants, mais ce que mes confrères et consœurs peuvent et doivent savoir, surtout si cela me permet d'obtenir de l'avancement et du financement.

(Le Travail lui jette un regard dubitatif, alors que le Divertissement ricane.)

LE TRAVAIL

Je ne demande pas mieux que de vous croire. Mais alors aidez-moi un peu et agissez en conséquence, au lieu de débiter des banalités puériles, comme n'importe quelle maman quand elle est avec les siens, quand elle prend ses aises, ou quand elle essaie de faire la conversation ! *(Remarquant que la Famille le regarde d'un œil torve.)* Et de quel droit vous permettez-vous de me regarder ainsi ? Ne vous oubliez pas ! Maintenant répondez-moi ! Et que ça saute !

LA FAMILLE

(Soupir.) Oui, monsieur le Travail. Puisque vous le voulez, monsieur le Travail.

Alors, pour répondre à votre question, euh, je commencerais par dire... *(Quelques secondes d'hésitation.)* Euh, pourriez-vous me rappeler quelle était votre question ? Je n'arrive plus à me souvenir.

LE TRAVAIL

Vous avez la tête ailleurs : c'est très mauvais.

LA FAMILLE

(Pleurnicheuse.) Ce n'est pas de ma faute, monsieur le Travail. J'ai tellement malmené les mamans humaines dernièrement qu'elles ont passé la nuit dernière à gémir. Pas moyen de fermer l'œil ! C'est pourquoi je n'ai malheureusement pas toute ma tête aujourd'hui. Ce n'est tout de même pas de ma faute ! Sans compter que la Médecine m'a appris dernièrement que j'étais TDA.

LE TRAVAIL

Alors je vous conseille de prendre immédiatement votre Ritalin ! Ce n'est certainement pas mon problème si vous n'êtes pas capable de concilier votre vie familiale avec votre vie professionnelle ! Et vous avez un sérieux problème si vous ne parvenez pas à remédier à la situation, puisque votre travail, c'est justement de faire souffrir les mamans humaines. Si celles-ci ne se tiennent pas tranquilles et vous empêchent, par leurs gémissements, de bien faire votre travail, vous n'avez qu'à leur faire consulter la Médecine. Elle se fera un plaisir de leur prescrire des anti-dépresseurs ou quelque autre drogue appropriée.

(La Famille ingurgite quelques comprimés. Ses yeux deviennent ronds et vitreux comme des billes.)

LA FAMILLE

Maintenant, ça va mieux, ça va même beaucoup mieux. Je suis maintenant en possession de tous mes moyens. Veuillez seulement me rappeler votre question, et je pourrai certainement vous répondre de manière satisfaisante.

LE TRAVAIL

La culture... Comme entendez-vous priver les hommes des joies que pourrait leur procurer la culture ?

LA FAMILLE

(En s'efforçant de paraître professionnelle.) Bien entendu : la culture. Alors voilà ! Vous savez déjà que c'est grâce à moi que les riches et les

pauvres se reproduisent et lèguent respectivement à leurs enfants leurs richesses et les moyens de les accumuler, leur pouvoir et leur influence, ou leur pauvreté et leur vie de servitude, de génération en génération. Les riches deviennent donc de moins en moins nombreux, et toujours plus riches et puissants, alors que les pauvres, pour leur part, deviennent toujours plus nombreux, plus pauvres et plus faibles. C'est dans l'ordre des choses, car la pomme ne doit jamais tomber loin de l'arbre.

Mais il faut voir beaucoup plus grand, et ajouter les inégalités culturelles au bel héritage que les parents pauvres et misérables lèguent à leurs enfants. C'est seulement ainsi que nous pouvons obtenir que la populace ne se caractérise pas seulement par ce qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir – ce qui serait très insuffisant –, mais aussi par ce qu'elle n'est pas et ne peut pas être. Bref, il s'agit de faire d'elle un misérable rassemblement de gueux, c'est-à-dire de la racaille inculte et abruti, encore plus pauvre et misérable d'esprit et de sentiment que de richesses. Des rustres toujours plus rustres, des barbares toujours plus barbares, voilà le résultat ultime de la reproduction familiale !

(En relevant la tête et en regardant le Travail droit dans les yeux.)
C'est à cultiver et à multiplier cette racaille inculte que je consacre mes efforts tous les jours, et avec succès, à ce qu'il me semble, si on en juge d'après la prolifération de cette mauvaise herbe. Ce n'est vraiment pas la même chose d'être élevé par des mamans laborieuses sentant constamment le poids des besoins, tirant même le diable par la queue, devant s'asservir presque tous les jours pour subvenir aux besoins de leur progéniture, cherchant surtout à se distraire et à s'abrutir quand elles ont enfin le temps de respirer un peu, et n'ayant donc ni le temps, ni l'énergie, ni l'envie, ni les capacités nécessaires à un luxe aussi inutile que la culture ; et d'être élevé par des parents aisés ou riches bénéficiant d'un certain loisir et pouvant avoir les dispositions intellectuelles et sentimentales nécessaires pour consacrer du temps à une certaine forme de culture, même si c'est surtout pour se distinguer des classes sociales inférieures, et pour mieux les mépriser. Comment donc tous ces enfants – qui ont des parents travailleurs, lesquels ont eu eux aussi des parents travailleurs – pourraient-ils ne pas hériter du manque d'intérêt, du dédain ou de l'aversion de ces derniers pour la culture ? Voilà les beaux sentiments qui, grâce à moi, se transmettent et se radicalisent d'une génération à l'autre dans les familles dont tous les membres sont voués corps et âme à l'esclavage du travail salarié ! Car il faut bien mettre du pain sur la table par un labeur incessant. C'est ce que le bon sens leur dicte, c'est ce que la sagesse populaire leur conseille d'accepter sans ronchonner ! Bref, c'est la vie, comme on dit !

(Fièrement.) Soigneusement et exclusivement entourés de rustres, d'incultes et d'esclaves depuis le berceau, comment ces enfants pourraient-ils être exposés à la culture dans un milieu familial aussi pauvre et uniforme culturellement, et développer un certain goût pour

elle ? Et les autres personnes qu'ils connaissent (enfants ou adultes), à l'école ou par les fréquentations de leurs parents, ne valent généralement pas mieux, puisqu'elles appartiennent au même milieu social et économique qu'eux, ou du moins à la classe plus large des travailleurs-consommateurs incultes et souvent fiers de l'être ; autrement dit, à la populace, à la racaille, etc. Leur sort est pour ainsi dire déjà scellé au moment de leur naissance, à moins de croire qu'une bonne fée veille assidûment sur eux et se décidera à intervenir tôt ou tard, pour faire disparaître comme par magie ces tares héréditaires. Ce que je pourrais montrer avec des études sociologiques, bien que les sociologues – qui sont aussi des mamans défendant leurs propres droits et ceux de leurs semblables sur leurs enfants respectifs – se gardent bien de conclure du mal à mon sujet, et s'indigneraient heureusement de telles conclusions. Malgré des années d'études universitaires et de longues et pénibles recherches, ils demeurent toujours plus des mamans que des sociologues, et sont prêts à sacrifier à leurs sentiments et à leurs petits privilèges de mamans la vérité, leur science et leur culture intellectuelle. Ainsi, la force de mon influence sur l'esprit et sur le cœur des hommes est remarquable. Même la prétendue élite intellectuelle ne m'échappe pas. Car on ne se libère jamais de l'emprise de la Maman, même à renfort d'études supérieures, de science et de recherches.

LE TRAVAIL

Vous avez le don de présenter les choses à votre avantage, cela est certain. Mais vous omettez de parler de certaines choses très importantes, qui ne sont certainement pas à votre avantage. Les éducatrices – qui sont une espèce de mamans – ont constamment recours à la pyramide de Maslow, laquelle j'exècre au plus haut point, entre autres parce qu'on peut l'utiliser pour rendre légitimes les tentatives de se cultiver et de s'accomplir, mais aussi d'avoir des relations sociales enrichissantes et agréables, et de rechercher l'amitié et l'amour.

(Le Travail claque des doigts, et la pyramide en question apparaît sur un gigantesque écran accroché au mur.)



(Le Travail poursuit en pointant la pyramide d'un index accusateur.)

Cette hiérarchie des besoins – qu'admettent sans discuter les mamans-éducatrices – est parfaitement inadmissible ! À la limite, je suis prêt à reconnaître qu'on peut gagner quelque chose à reconnaître la satisfaction des besoins physiologiques comme quelque chose d'important. Il faut bien que les masses laborieuses puissent manger et boire, uriner et déféquer, respirer, dormir et se reproduire pour pouvoir continuer à exister et à travailler. La crainte de ne pas pouvoir satisfaire ces besoins est d'ailleurs un excellent incitatif au travail et à la servitude, et c'est pourquoi j'ai intérêt à ne pas satisfaire les besoins physiologiques de tous les travailleurs, pour motiver les autres.

Mais pour ce qui est des autres besoins, pas question de les reconnaître et de les présenter comme s'ils faisaient partie de la nature humaine, comme on le fait quand on a recours à la pyramide de Maslow ! J'exige, en tant que directeur général de ma grande entreprise, l'instabilité, l'imprévisibilité, l'anxiété et des situations de crise ; l'absence d'amour, d'amitié et même d'affection ; la disparition de toutes les formes d'estime que les travailleurs peuvent avoir pour eux-mêmes et leurs congénères ; et surtout – c'est ce qui nous intéresse ici – l'impossibilité de s'accomplir par une forme de culture, quelle qu'elle soit ! Pourtant les mamans-éducatrices osent affirmer que le besoin de s'accomplir est au sommet de la hiérarchie des besoins humains, bien au-dessus des besoins physiologiques, dont la satisfaction est la condition et

l'objectif du travail. Vous comprendrez que je ne saurais tolérer une telle vision erronée de la réalité et de l'existence humaine, à plus forte raison chez quelqu'un que je paie et soutiens pour accroître la misère, la souffrance et la servitude des hommes. Alors qu'avez-vous à dire pour votre défense ? Justifiez-vous !

LA FAMILLE

C'est vrai : les éducatrices et les autres mamans font parfois allusion à la pyramide de Maslow, et alors elles disent qu'il y a d'autres besoins que les seuls besoins physiologiques. Mais...

LE TRAVAIL

Traîtresse ! Après tout ce que j'ai fait pour vous ! Je ne sais pas ce qui m'empêche de mettre fin immédiatement à cette entrevue !

LA FAMILLE

(En bafouillant.) Mais... Mais ce... Ce n'est pas...

LE TRAVAIL

Tâchez de parler pour qu'on vous comprenne, voulez-vous bien ?

LA FAMILLE

(Ébranlée.) Euh... Oui, mais... Euh...

LE TRAVAIL

C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Je n'ai pas de temps à perdre avec vos hésitations !

LA FAMILLE

(Faisant un effort pour se ressaisir.) Euh... Vous savez sans doute, monsieur le Travail, que les mamans en général, et les éducatrices en particulier, ont l'esprit très très très borné. Euh... Il ne faut pas prendre trop au sérieux tout ce qu'elles racontent : souvent cela ne porte pas à conséquence. *(Courte pause. Le Travail la regarde sombrement.)* Quand elles parlent des besoins d'accomplissement, même si elles prononcent parfois des mots comme « culture » et « développement personnel ou

intellectuel » en parlant des petits êtres en devenir qu'on a placés sous leur responsabilité, elles ne veulent certainement pas qu'ils deviennent trop intelligents et qu'ils se cultivent vraiment. Car alors ils ne se laisseraient plus mener par le bout du nez, ils auraient rapidement de moins en moins besoin de leurs mamans, et ils les priveraient dans une certaine mesure du plaisir qu'elles prennent à disposer librement d'eux, en tant que jouets vivants. Car alors ils s'accompliraient vraiment et deviendraient supérieurs, par leurs choix de vie, à leurs mamans – ce que celles-ci ne sauraient tolérer. Ce qu'elles veulent dire – vous pouvez me croire, monsieur le Travail, car je le sais bien, moi qui suis la Maman de toutes les mamans humaines – quand elles parlent d'accomplissement de soi, ce dont il s'agit, c'est de devenir de bonnes mamans-travailleuses comme elles-mêmes, et d'acquérir des savoirs et des compétences que les employeurs pourront utiliser pour s'enrichir. Il ne faut comprendre rien d'autre à ces belles paroles. Je le jure sur la tête de mes enfants !

(Regard respectivement sceptique et amusé du Travail et du Divertissement.)

Pour ce qui est des autres besoins non physiologiques, tels que les mamans-éducatrices les conçoivent, leur reconnaissance est en fait un obstacle presque toujours insurmontable au développement intellectuel des jeunes et à leurs tentatives de se cultiver. C'est que cette hiérarchie des besoins est très trompeuse. Même si le besoin de s'accomplir se situe au sommet, même si on entendait vraiment par là le fait de se cultiver et de se développer intellectuellement, les besoins des niveaux inférieurs sont considérés comme beaucoup plus fondamentaux et plus importants par les mamans-éducatrices.

L'espoir d'avoir une vie bien rangée et stable, qui suppose une certaine sécurité économique, est presque toujours incompatible avec la pratique d'un art ou d'une discipline intellectuelle, dans le but de se cultiver, de se développer, de s'accomplir, etc. Ce ne sont pas des choses dont on peut faire une profession, et quand on les rémunère, c'est qu'il s'agit d'autre chose, comme d'un travail plus ou moins pénible et servile, et parfois de la production de divertissements destinés à d'autres travailleurs. C'est même la satisfaction des besoins physiologiques fondamentaux qui peut être menacée par un tel choix de vie, car ceux qui le feraient seront souvent jugés « inemployables », et n'auront par conséquent pas toujours de quoi à manger à leur faim et de quoi payer leur loyer. Comme la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, les petits chéris des mamans-travailleuses ne pourront même pas avoir l'idée de mettre en péril leur confort futur et encore moins la satisfaction de leurs besoins physiologiques primaires.

Quant à lui, le besoin d'appartenir à un groupe, et donc d'obtenir de ses semblables un peu d'affection et de chaleur humaine, est un boulet que les mamans-éducatrices – évidemment remplies de bonnes intentions et de beaux sentiments – attachent au pied de leurs chers petits, et qui entravera leurs tentatives de se développer intellectuellement et de se cultiver véritablement. C'est bien connu : l'adhésion à un groupe implique un grand conformisme des choix de vie, et le groupe des mamans-travailleuses ne fait pas exception à la règle, bien au contraire. Les jeunes qui pourraient vouloir se cultiver et se développer intellectuellement, au détriment de la vie professionnelle et familiale habituelle, se verront forcément privés de ce sentiment d'appartenance au grand groupe des mamans-travailleuses, de même que de l'affection de ces dernières, qu'on présente comme des besoins. Et on peut dire exactement la même chose du besoin d'estime, puisque ces moutons noirs seront considérés comme des brebis galeuses par le grand troupeau des mamans-travailleuses.

(Alors que la Famille s'apprête à continuer après avoir repris son souffle, le Travail l'interrompt.)

LE TRAVAIL

Je ne vous demandais pas de me faire un grand développement, vous savez ? Voulez-vous bien aboutir ? Ou, comme on dit, accouchez !

(Le Divertissement ricane.)

LA FAMILLE

(Humblement.) Désolée, monsieur le Travail, je suis désolée. Tout ce que je voulais dire, c'est que – dans les familles et les milieux sociaux où règnent les mamans-travailleuses – les jeunes se voient immanquablement inculquer ce sens des priorités, qui devient simplement le bon sens et la bonne morale ; et qu'alors ils ne peuvent même pas désirer se cultiver véritablement et se développer intellectuellement, sous prétexte de s'accomplir. *(Avec un regain d'énergie.)* Pas moyen d'en réchapper ! Pas moyen de s'évader !

LE TRAVAIL

(Insatisfait et avec une certaine impétuosité.) Mais vous parlez comme si les familles et les milieux sociaux étaient parfaitement uniformes et hermétiques, alors qu'en fait ils ne le sont pas plus que les

milieux de travail. C'est justement ça, le problème. À mon grand désespoir, il arrive parfois que des enfants de mamans-travailleuses aient par un malencontreux hasard l'occasion d'entrer en contact avec certaines formes de culture quand ils sont enfants ou adolescents, ou un peu plus tard, quand ils entreprennent des études supérieures. J'ai même déjà entendu dire que certains d'entre eux, par leur persévérance et leur enthousiasme, réussissaient à se cultiver véritablement, à se protéger des maux que je leur réservais, et même à connaître des joies qui n'ont rien à voir avec les petits plaisirs insignifiants, mélangés et suspects que la Consommation, le Divertissement et vous-même leur destiniez. Et les gueux comme mes riches représentants parmi les hommes ne manquent pas de citer ces exemples désolants, pour contester votre influence sur le cœur et l'esprit des hommes. C'est parfaitement inadmissible !

(Le Divertissement sourit finement, ce qui n'échappe pas à la Famille.)

LA FAMILLE

(Après un petit rire nerveux qu'elle réussit à réprimer.) Excusez-moi, excuse-moi, je ne voulais pas rire...

LE TRAVAIL

Et vous avez le culot de rire de telles choses !

LA FAMILLE

(Humblement.) Je n'avais pas l'intention de vous fâcher en riant : vous savez combien j'aime la bonne entente, et de quelle manière elle fait même partie de ma nature. En fait, je riais seulement des hommes qui citaient ces rares exemples de réussite culturelle chez les gueux, pour tromper les autres ou se tromper eux-mêmes. Et je suis certaine que monsieur le Divertissement sait aussi apprécier ce spectacle.

LE DIVERTISSEMENT

(Enjoué.) Et comment ! Ce qui est tout à fait amusant, c'est que l'importance qu'on accorde à ces cas exceptionnels – on fait des reportages, on écrit des biographies, on tourne des films pour raconter ces histoires émouvantes et porteuses d'espoir – montre justement le contraire de ce que les hommes voudraient montrer en les citant. Tout le cas que l'on fait de ces belles histoires de réussite, de même que de la persévérance de leurs héros, montre à quel point il est très difficile, ou

presque impossible, pour des gueux, de se cultiver véritablement et de goûter pleinement les joies qui devraient en résulter. Le divertissement est leur lot, dans la mesure de leurs moyens !

Et ce qui est encore plus comique, cher associé, c'est que la même chose se passe quand les riches et les pauvres vantent d'un commun accord – mais pour des raisons différentes, bien sûr – les exploits d'un misérable gueux qui a réussi à devenir multimillionnaire ou même multimilliardaire, grâce à sa persévérance, à sa créativité, à son esprit d'initiative et à ses dons de visionnaire, d'après ce qu'on raconte. Cela console et flatte dans le sens du poil les milliards de gueux qui resteront gueux toute leur vie, en les faisant rêver d'un avenir meilleur, en leur faisant croire que l'impossible pourrait bien aussi leur arriver – à eux ou à leur progéniture –, tout en laissant entendre que si l'impossible ne leur arrive pas, c'est forcément parce qu'ils n'ont pas les qualités requises et qu'ils ne se prennent pas en main. Inversement, cela laisse entendre que tous ceux qui disposent de richesses démesurément grandes, et qui ont beaucoup de pouvoir et d'influence, méritent ce qu'ils ont, en raison de leurs belles et grandes qualités.

Les hommes étant pour la plupart de grands benêts, une ruse aussi grossière fonctionne à merveille, aussi bien quand elle concerne la richesse que la culture. C'est à en mourir de rire ! Allons, allons, mon cher Travail, déridez-vous un peu ! Il n'y a pas quoi faire une telle tête seulement parce que madame la Famille et moi-même avons trouvé comique de vous entendre prononcer avec sérieux – mais en parfaite connaissance de cause, nous n'en doutons pas – les mêmes mots que les riches emploient pour tromper les pauvres, et que les pauvres emploient pour se tromper eux-mêmes ou les uns les autres. C'est que cela jette un drôle d'éclairage sur ces paroles consolantes pour les hommes, et les rend très suspects. C'est tout à votre honneur !

LA FAMILLE

C'est exactement et précisément pourquoi j'ai ri.

LE TRAVAIL

Mettons. Mais cela ne vous dispense pas de me montrer méthodiquement et hors de tout doute raisonnable que mes esclaves, même quand ils entrent malheureusement en contact avec une certaine forme de culture, s'en trouvent presque invariablement exclus, grâce à votre intervention.

LA FAMILLE

(Après avoir avalé quelques comprimés.) C'est un jeu d'enfant, même si mes enfants n'y voient souvent que du feu, et tombent presque à coup sûr dans le panneau.

Ce n'est pas une petite affaire que la transmission héréditaire des limites économiques et culturelles que je rends possible, sous mon aile protectrice. Comment vos esclaves et leurs enfants, même si par malchance ils entrent en contact avec la littérature, la philosophie, l'histoire, la musique ou la peinture, par exemple, pourraient-ils ne pas être fortement dissuadés d'y consacrer quelques années de leur vie, et encore plus leur vie entière ? Ce n'est pas en s'endettant pour étudier et pratiquer ces disciplines et ces arts qu'ils trouveront un bon moyen de gagner leur vie. Et si jamais ils décidaient malgré tout de faire un choix aussi fou et allant de manière aussi évidente contre leurs intérêts matériels, ils devraient surmonter plusieurs obstacles pour pouvoir se former et devenir capables de goûter les joies découlant du fait de se former soi-même par la pratique de l'une de ces disciplines ou de l'un de ces arts.

Il arrivera que leurs mamans – à la fois très raisonnables, très bien intentionnées et surtout très bornées dans l'idée qu'elles se font du bonheur de leurs enfants – s'acharneront à les convaincre de changer d'idée et de trouver une meilleure manière de réussir leur vie, comme elles l'ont elles-mêmes fait. Et quand cela ne suffira pas, elles ne seront pas pour si peu à court de moyens, ingénieuses comme elles le sont quand il s'agit d'arriver à leurs fins. Elles n'hésiteront pas à exercer des pressions sur eux, en leur retirant leur soutien financier ; de même qu'à chercher l'appui du milieu social auquel leur famille appartient, pour faire sentir à leurs enfants égarés tout le poids de sa désapprobation par des appels à la norme ou au bon sens, par des blâmes, par des moqueries, par des critiques aigres et même acerbes.

« Mais, mon petit, tu n'y penses pas ! Étudier la littérature ou la philosophie ? Quelle idée ! Cela ne s'est jamais fait dans notre famille, qui est loin d'être riche, comme tu sais. Comment vas-tu mettre du pain sur la table en lisant des livres ? Tu rêves, tu as la tête dans les nuages. Il vaudrait mieux que tu fasses comme nous, tes parents, ton frère, ta sœur, tes oncles, tes tantes et tes cousins, et que tu étudies pour trouver un bon métier, qui est en demande sur le marché du travail et qui te donne de quoi vivre. Ne pourrais-tu devenir soudeur, plombier, technicien en informatique, comptable, infirmier, vétérinaire, dentiste, pharmacien, médecin, ingénieur ou enseignant ? Et alors tu pourras te cultiver pendant tes temps libres, en lisant des livres la fin de semaine, ou le soir, dans ton lit, avant de t'endormir. C'est ce que nous faisons, et nous sommes loin d'être incultes, tu sais.

Comprends-moi bien : je te dis tout ça parce que je veux ton bien. C'est mon devoir de maman de m'en soucier et de ne pas te laisser faire de graves erreurs, dans l'insouciance de la jeunesse. Car tu pourrais le regretter toute ta vie ! »

Et quand le petit ne veut pas entendre raison :

« Alors tu l'auras voulu ! Je ne vais quand même pas t'encourager dans ton erreur en t'aidant à payer tes études. Tu n'as qu'à te débrouiller si tu veux faire à ta tête. Tu verras bien assez vite que j'ai raison. Et quand cela arrivera, ne viens surtout pas pleurer et voir maman pour qu'elle t'aide : il sera trop tard. Il te faudra assumer les conséquences de tes actes, comme un adulte. Tu vas voir, ça t'apprendra à ne pas suivre les conseils de ta maman, à ne pas te contenter de ce qui nous convient, à te croire meilleur que nous, et à péter plus haut que le trou ! »

Et comme les jeunes sont presque tous aussi moutonniers que les vétérans du travail, ce chantage et ces menaces finiront le plus souvent par fonctionner, vous pouvez me croire.

LE TRAVAIL

(Provocateur.) Mais il y a quand même des jeunes, terriblement têtus, qui persistent malgré tout, simplement parce que vous et les mamans humaines n'avez pas réussi à leur casser le caractère et à anéantir leur volonté, ou pour le seul plaisir de vous défier et de me défier moi aussi. Que se produit-il alors, dites-moi donc ? Comment faites-vous pour empêcher l'inadmissible ? Votre science de la servitude n'a pas déjà atteint ses limites, j'espère bien ! J'exige que vous me fassiez sentir le poids de vos preuves, pour une fois, car je ne me contente pas d'approximations. J'exige que vous fassiez preuve de rigueur !

LA FAMILLE

(Ne se laissant pas déstabiliser.) Je vous rassure en attirant votre attention sur quelques points de première importance, fruits de l'incessante collaboration des mamans humaines avec les exploités des jeunes. Vous allez voir que j'ai bien fait mes devoirs !

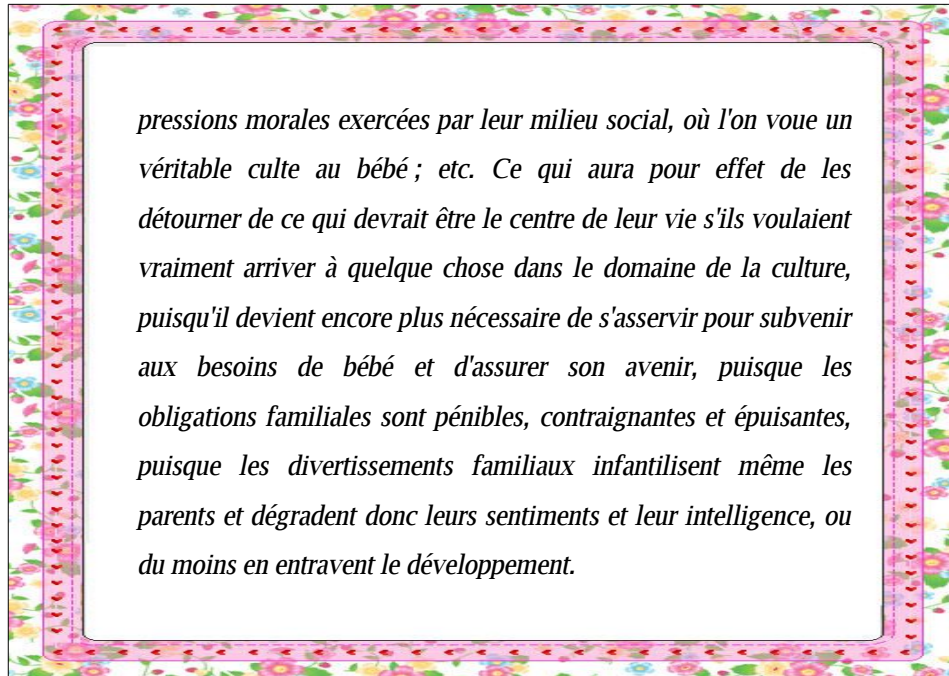
(Elle sort de son sac-à-main une liste qu'elle lit mécaniquement, avec un dynamisme affecté et en posant sa main sur son cœur.)

1° Les dispositions sentimentales et intellectuelles que leur milieu familial a formées chez ces aspirants à la culture, congénitalement destinés à la servitude, entraveront leur formation, puisqu'il y a un monde entre le fait d'accomplir un travail pénible pour subvenir à des besoins réels ou imaginaires, et le fait d'apprendre à prendre plaisir à une activité culturelle en elle-même et au développement de ses propres aptitudes intellectuelles, de sa compréhension du monde et de son goût, qu'elle rend possible.

2° L'obligation d'occuper des emplois minables et même sordides, dits « d'étudiants », pour pouvoir se loger, se nourrir, se vêtir et payer leurs droits de scolarité, renforcera les dispositions serviles qu'il leur faut justement transformer, et leur laissera bien peu de temps et d'énergie pour exécuter cette transformation.

3° Les programmes de formation sont adaptés aux dispositions actuelles et aux conditions de vie de la majorité des étudiants, afin de remplir les salles de classe, de rentabiliser les institutions d'enseignement et de donner un gagne-pain aux professeurs, pour nourrir leur famille – ce qui a pour effet qu'on fait tout autre chose que de cultiver les aptitudes des étudiants, qu'on se retrouve à traiter comme des enfants (ce qu'ils sont pour la plupart) pour les faire « réussir » et leur faire croire qu'ils pourront faire carrière dans le domaine, comme leurs professeurs, pour nourrir à leur tour leur famille.

4° Beaucoup d'entre eux auront des enfants alors qu'ils en sont encore en train d'essayer de se cultiver – soit qu'ils adhèrent à l'idée normale d'une vie réussie ; soit qu'ils s'imaginent que c'est là la fin ultime de toute existence ; soit que cela arrive par accident, et qu'ils s'imaginent être dans l'obligation de « prendre leurs responsabilités » envers ce petit être humain encore à naître et d'avoir un profond respect pour cette vie humaine qui n'a pas encore commencé ; soit qu'ils n'aient pas la force de résister aux



(Un peu plus décontractée.) Juste à faire la liste de tous ces obstacles, qui empêcheront presque inmanquablement tous ces misérables aspirants de goûter véritablement aux joies de la culture, j'en suis toute essoufflée. Mais ce n'est qu'un début, puisqu'il nous faut aussi comprendre, en plus de la situation dans laquelle ils se trouvent, les maux présents et futurs qu'elle implique presque inéluctablement. Si vous le permettez, j'aimerais utiliser votre projecteur pour vous montrer un schéma qui se trouve sur mon ordinateur, et grâce auquel je pourrai exposer simplement une situation en apparence très complexe, à un tel point que même un enfant serait capable de la comprendre avec mes explications. Ce qui aura aussi l'avantage – du moins, je l'espère – de rendre la chose amusante pour mes auditeurs.

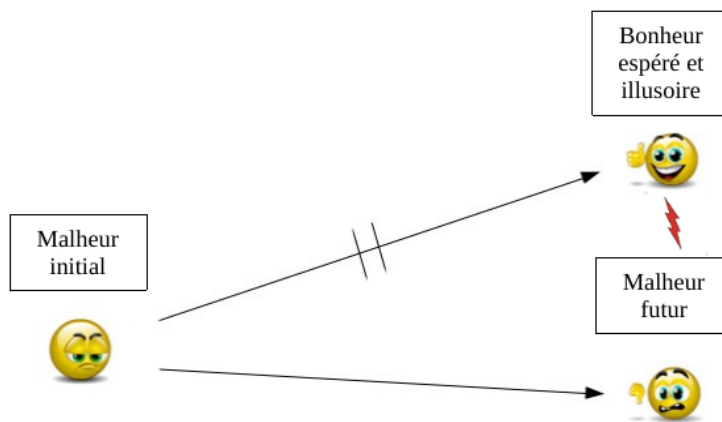
LE TRAVAIL

Faites donc.

LA FAMILLE

Attendez un peu, ça ne sera pas très long. Ah, voilà !

Schéma du bonheur espéré et des malheurs réels des aspirants à la culture



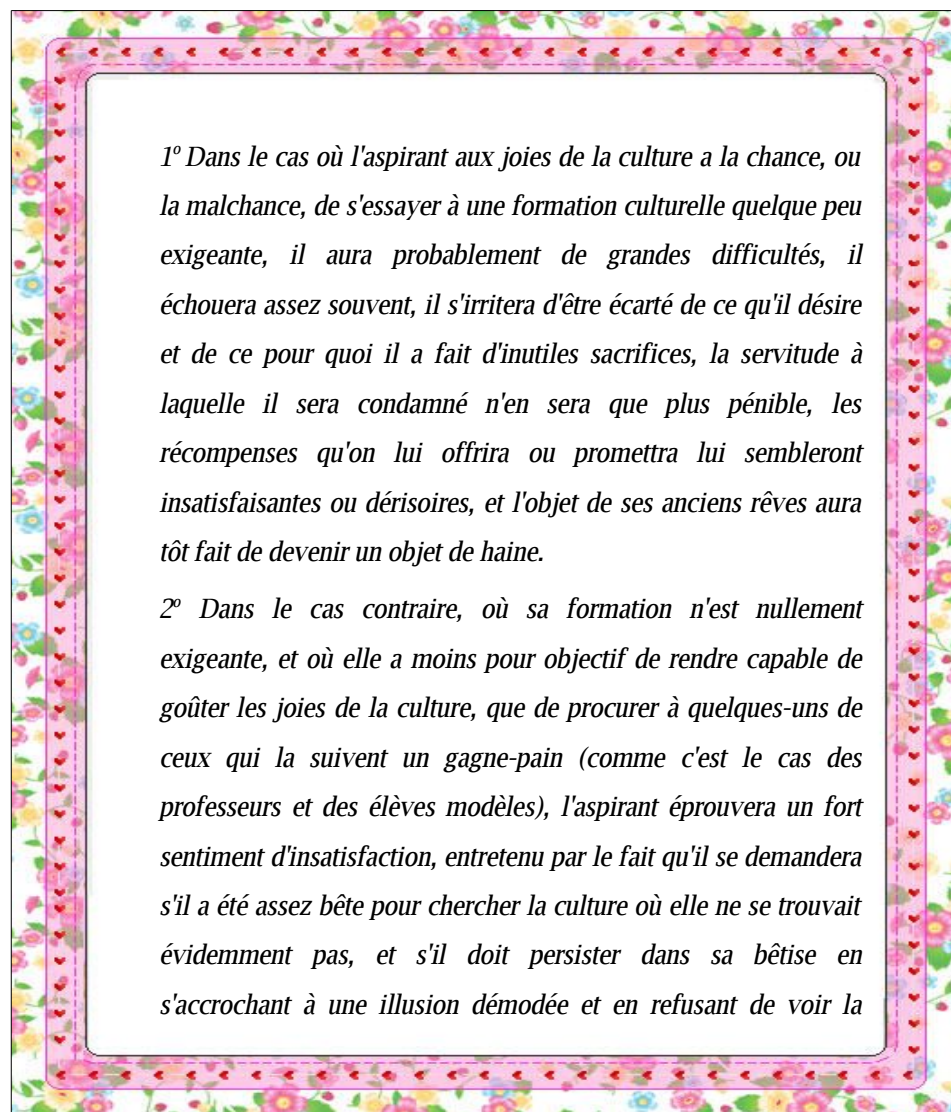
(Le Divertissement a un éclat de rire, et donne quelques petits coups de coudes au Travail, pour rendre celui-ci plus communicatif. Son collaborateur le fusille du regard, et il cesse immédiatement, en écarquillant les yeux. Puis il expire bruyamment, presque en sifflant, et secoue rapidement la main droite, comme pour dire qu'il l'a échappé belle.)

Voyez-vous comment cela devient clair ? Comme on dit, une image vaut mille mots ! Et cela est vrai à un tel point que ce schéma pourrait aussi bien servir à représenter de manière on ne peut plus concise et éloquente tous les maux et toutes les promesses trompeuses dont vous êtes tous deux, chers confrères, responsables. On peut donc affirmer, sans exagérer, que c'est là le schéma universel de tous les malheurs des hommes.

(Comme si elle était en classe.) Mais j'en reviens au cas précis qui nous intéresse ici. Je vous ai déjà parlé des différentes formes que peut prendre le **malheur initial** (représenté ici à gauche par cette figure renfrognée) et je me contente ici d'ajouter que la recherche même de ce qui devrait procurer une certaine jouissance intellectuelle et esthétique, en raison des nombreux obstacles que j'ai énumérés précédemment et qu'on ignorera comment surmonter, deviendra particulièrement pénible et ne pourra pas conduire au **bonheur espéré et illusoire** (représenté par la figure souriant béatement, en haut à droite) justement pour cette raison, puisqu'elle exige au contraire un enthousiasme croissant. Et celui qui ne se résigne pas et qui s'entête, bien qu'il ait l'impression de se donner un

but digne d'intérêt, se condamne seulement à supporter encore plus longtemps les maux et les peines entravant sa recherche du bonheur, tout en lui étant intimement liés, au nom d'espoirs qui seront plus tard déçus et dont il commence à se douter qu'ils sont illusoire. Doutes et déception qui rendront les maux et les peines qu'il a supportés encore plus intenses et absurdes, qui lui sembleront d'autant plus insupportables que les espoirs qu'ils entretenaient sont grands et diamétralement en opposition avec un **malheur futur** (représenté par la figure grimaçante, en bas à droite) qui, pour sa part, deviendra bien réel (tension représentée par l'**éclair rouge** se trouvant à la droite, entre le symbole du **bonheur espéré et illusoire** et celui du **malheur futur**).

(Sur le ton d'un comptable qui explique ses combines, impossibles à déjouer.) Ces nouveaux maux consistent en ceci :

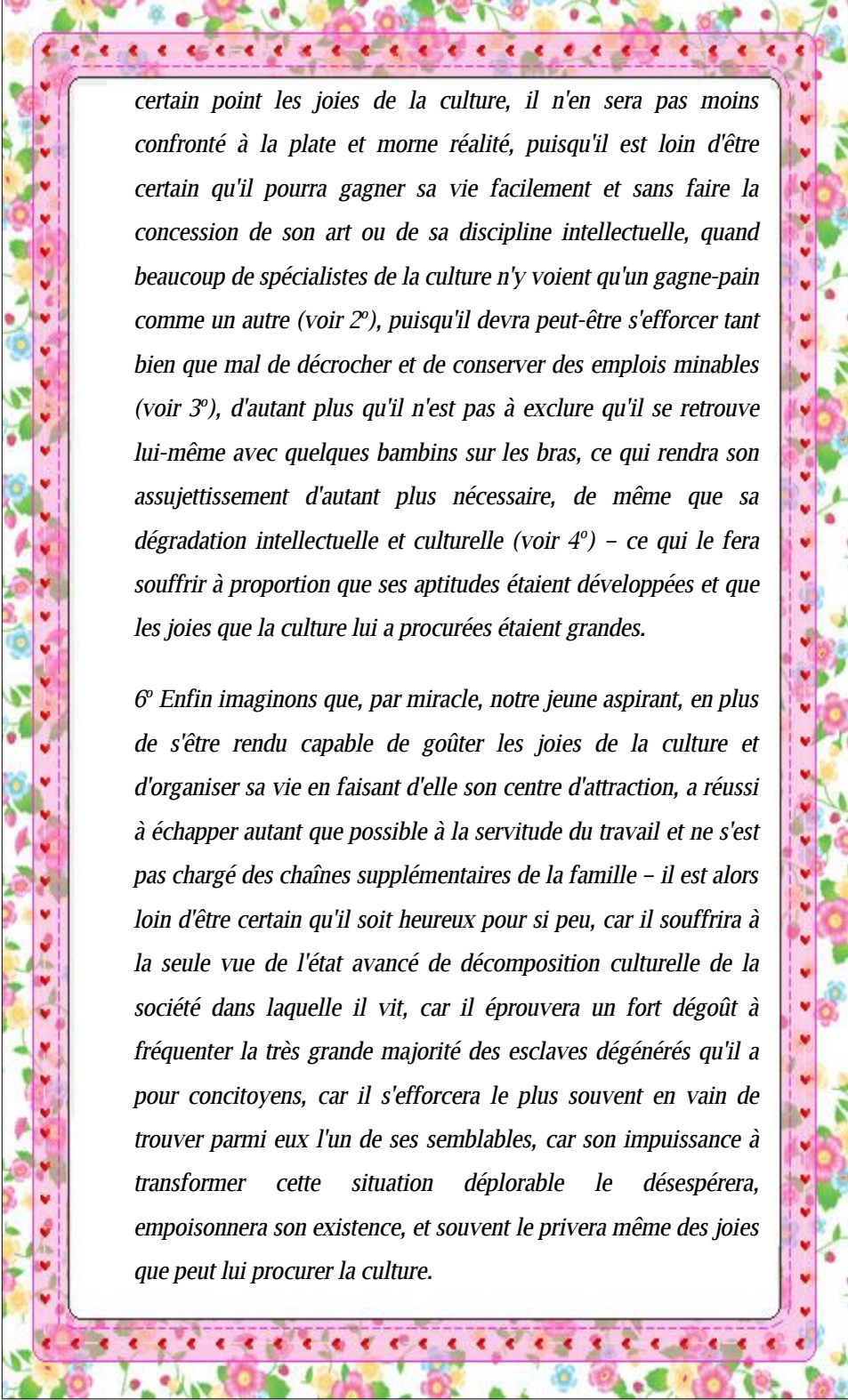


réalité pour ce qu'elle est, c'est-à-dire l'obligation de subvenir par son labeur à ses propres besoins et à ceux de sa famille.

3° Que l'aspirant soit dans le cas 1 ou 2, il est à peu près certain qu'il sera dans l'obligation de travailler encore plus, et dans de moins bonnes conditions, en raison de ses dettes d'études et des choix peu favorables à la réussite professionnelle qu'il a faits, sans compter que les employeurs lui reprocheront souvent d'avoir essayé d'échapper à sa condition héréditaire de travailleur, ne serait-ce que quelques années, et lui refuseront même les emplois les plus minables, en ayant l'impertinence de lui dire, s'il a réussi à obtenir un diplôme, que c'est parce qu'il est surqualifié.

4° Dans le cas vraisemblable où notre aspirant décide d'avoir des enfants ou se retrouve devant le fait accompli – ce qui arrive généralement entre la fin de la vingtaine et le début de la trentaine –, il aura encore moins de temps et d'énergie à consacrer à la culture (si ce n'est pas déjà un abus de langage de parler ainsi à ce moment, comme c'est probable si l'on prend en considération les cas 1 et 2) et se rabattra sur les divertissements abrutissants (familiaux ou autres) pour occuper ses temps libres, encombré comme il le sera d'un ou de quelques petits, à cause desquels sa situation financière deviendra encore plus précaire (voir 3°), à cause desquels il se dégradera encore plus, probablement en vain, c'est-à-dire sans réussir à leur donner les moyens d'accéder à la culture, et probablement même sans être capable de leur donner les moyens de gagner décentement leur vie plus tard – à supposer qu'une telle chose existe et ne soit pas une contradiction dans les termes, par les temps qui courent.

5° Dans le cas très invraisemblable où cet aspirant réussirait malgré tout à se former suffisamment pour goûter jusqu'à un



certain point les joies de la culture, il n'en sera pas moins confronté à la plate et morne réalité, puisqu'il est loin d'être certain qu'il pourra gagner sa vie facilement et sans faire la concession de son art ou de sa discipline intellectuelle, quand beaucoup de spécialistes de la culture n'y voient qu'un gagne-pain comme un autre (voir 2°), puisqu'il devra peut-être s'efforcer tant bien que mal de décrocher et de conserver des emplois minables (voir 3°), d'autant plus qu'il n'est pas à exclure qu'il se retrouve lui-même avec quelques bambins sur les bras, ce qui rendra son assujettissement d'autant plus nécessaire, de même que sa dégradation intellectuelle et culturelle (voir 4°) – ce qui le fera souffrir à proportion que ses aptitudes étaient développées et que les joies que la culture lui a procurées étaient grandes.

6° Enfin imaginons que, par miracle, notre jeune aspirant, en plus de s'être rendu capable de goûter les joies de la culture et d'organiser sa vie en faisant d'elle son centre d'attraction, a réussi à échapper autant que possible à la servitude du travail et ne s'est pas chargé des chaînes supplémentaires de la famille – il est alors loin d'être certain qu'il soit heureux pour si peu, car il souffrira à la seule vue de l'état avancé de décomposition culturelle de la société dans laquelle il vit, car il éprouvera un fort dégoût à fréquenter la très grande majorité des esclaves dégénérés qu'il a pour concitoyens, car il s'efforcera le plus souvent en vain de trouver parmi eux l'un de ses semblables, car son impuissance à transformer cette situation déplorable le désespérera, empoisonnera son existence, et souvent le privera même des joies que peut lui procurer la culture.

(Après avoir repris bruyamment son souffle.) Ainsi j'empêche souvent la formation d'un désir véritable pour la culture chez les jeunes, ou encore je l'affaiblis au fil des années, je le corromps, je le détourne de son objet véritable, et tout cela grâce aux conséquences directes et indirectes de la situation plus ou moins misérable dont héritent de leurs parents presque tous les enfants. La culture peut donc difficilement devenir un moyen d'échapper au malheur qui leur est destiné irrémédiablement en raison de leurs origines sociales ou familiales. Et quand bien même certains conservent ce désir, cherchent vraiment à le développer, y parviennent dans une certaine mesure, et donc réussissent parfois à goûter les joies intenses que peut procurer la culture, il n'en résulte pas moins que finalement ils se retrouvent à souffrir plus qu'à jouir, soit en raison de la perte de cette culture et de la privation de ces joies, soit en raison des exigences plus élevées qu'elle formera chez eux et qui leur rendront encore plus insupportable la société dans laquelle ils vivent, et à plus forte raison les autres membres de leur famille.

Nous pourrions nous demander, si nous avons la moindre sympathie pour les maux des hommes, lequel de ces trois personnages est le plus à plaindre : l'inculte entièrement enfermé dans une réalité de servitude et de divertissements abrutissants ; l'aspirant à la culture déchu, qui retombe dans cette réalité mesquine, après avoir désiré, entrevu ou connu mieux ; ou le dégoûté cultivé mais impuissant, qui doit vivre malgré lui dans un monde qui ne peut que lui répugner au plus haut point, mais qu'il ne peut pas raisonnablement rêver de transformer, ses congénères étant presque tous parfaitement insensibles à ses idées et à ses désirs, et immunisés aux moyens qu'il pourrait utiliser pour les sensibiliser, comme on dit.

Dans ce contexte de barbarie généralisée, même les membres des élites économiques qui pourraient plus facilement goûter régulièrement les joies de la culture, en raison de la situation favorable dont ils ont hérité de leurs parents et qu'ils légueront à leurs enfants, ne se soucient guère d'elle. Quand ils n'en font pas un simple objet de commerce et de consommation, pour s'enrichir encore plus et dépenser leurs richesses, elle devient un simple signe de distinction superficielle, comme un vêtement griffé, un bijou dispendieux, une collection de voitures, ou une villa luxueuse, qui leur servent à manifester leur supériorité sur leurs concitoyens, sans leur procurer une autre joie que le plaisir pris à cette supériorité. Ce n'est donc pas l'aristocratie de la Renaissance et des siècles suivants, qui assez souvent pouvait goûter les plaisirs de la culture et encourager le développement de cette dernière, dans la noblesse et dans d'autres classes aisées de la société, ou du moins chez quelques individus extrêmement doués ; sans pourtant se donner pour but de la rendre accessible au peuple, heureusement.

(Le Divertissement, qui montre ostensiblement qu'il est sur le point de s'assoupir, tente de se ranimer.)

LE DIVERTISSEMENT

Ouf ! Vous savez, vous pourriez dire les choses de manière plus amusante. Ce n'est pas parce que nous devons travailler qu'il nous faut pour autant mourir d'ennui. Comme le disent si bien les patrons à leurs employés, il est tout à fait possible de s'amuser en travaillant. Vous pourriez donc faire un effort, non ? En vérité, si c'est là l'effet qu'a sur vous le Ritalin, vous devriez arrêter d'en prendre comme si c'était des bonbons. Je vous aime mieux au naturel, il n'y a pas de doute. Sans compter que votre médication a des effets secondaires, et vous verrez qu'ils ne sont pas très amusants.

LE TRAVAIL

(*Irrité.*) Monsieur le Divertissement, je ne vous paie pas pour croire aux sornettes que les patrons racontent à leurs employés pour mieux les faire souffrir, et encore moins pour dévoyer les candidats que nous passons en entrevue, surtout quand ils s'efforcent tant bien que mal de faire preuve de rigueur, de discipline et de professionnalisme, quitte à prendre de la médication, si cela s'avère nécessaire pour améliorer leurs performances professionnelles. Bref, tâchez plutôt de nous donner votre avis sur ce que vient de nous dire madame la Famille.

LE DIVERTISSEMENT

Comme vous voudrez... C'est vous le grand patron, après tout ! (*À la Famille.*) Donc, si je vous comprends bien, vous déterminez dès la naissance ce que telle grande classe d'hommes pourra vivre, les petits plaisirs mesquins et trompeurs qu'elle pourra connaître, les grands maux qu'elle devra supporter, et enfin l'ignorance et l'inculture à laquelle elle sera presque invariablement condamnée. C'est amusant, vraiment ! Car vous ne faites là rien d'autre que de formater les hommes en fonction des rôles qu'on leur destine dans la société et qui consistent en une forme de servitude ou une autre. Et ils sont généralement trop bêtes pour la reconnaître pour ce qu'elle est, grâce à vos bons soins, et en raison de leur attachement pour vous, qui ne pouvez être – c'est bien connu – qu'une bonne chose. Effectivement, vous rendez possible un fort contrôle sur de nombreux aspects de la vie des individus, en leur faisant aimer ce qui est à l'origine de ce contrôle, de ces contraintes et même de ce conditionnement social et culturel – c'est-à-dire vous-même, qu'ils se plaisent à considérer comme la source originare de la liberté, alors qu'en réalité vous êtes la source originare de leur servitude, puisque vous emmaillotez sans attendre les poupons dans de lourdes chaînes, puisque vous leur bousillez le cerveau, puisque vous arrachez de leur esprit le moindre germe d'aspiration un peu élevée, comme si c'était de la mauvaise herbe. En cela vous avez donc tout à fait raison de dire que nous

sommes frère et sœur, puisque je conditionne les hommes à peu près de la même manière que vous, en leur faisant aimer les amusements de masse qu'ils croient être le lieu par excellence de leur liberté, alors qu'en faisant mine de leur procurer une évasion et de me plier aux moindres de leurs caprices, je les enferme dans une réalité mesquine et misérable, et les condamne à des idées et à des sentiments tellement convenus, rudimentaires et bas, qu'ils ne deviennent rien de plus que des animaux domestiques, que leurs propriétaires peuvent utiliser selon leur bon plaisir.

Si cela n'est pas du totalitarisme, selon la notion commune qu'on en a, j'aimerais bien savoir ce qui en est ! Mais heureusement pour nous, ou du moins pour moi-même – qui ne m'amuse que davantage –, et malheureusement pour tous les hommes – qui n'en souffrent qu'encore plus –, ces derniers sont incapables de voir ce qui en est, et ils ne le désirent nullement, puisqu'ils préfèrent de loin endurer les maux qu'ils ont pris l'habitude de considérer comme leur lot commun, de par cet ordre totalitaire, que d'affronter la souffrance que provoquerait une compréhension lucide de leur situation. En fait, s'il venait à quelqu'un l'idée folle de leur ouvrir les yeux et de leur proposer des moyens sans lesquels on ne saurait remédier efficacement à la situation, ils ne manqueraient pas de s'indigner et de l'accuser de tous les maux de la terre, et plus spécialement de totalitarisme, question de rendre cette scène encore plus comique !

LA FAMILLE

(Avec gratitude.) Je vous remercie. Mais vous êtes beaucoup trop modeste. En réalité, la ruse dont vous voulez m'attribuer tout le crédit a été rendue possible par votre action sur l'imaginaire collectif. Car les divertissements que vous donnez en pâture aux masses de travailleurs (sous la forme de romans, de films, de séries télévisées, de reportages, etc.) les empêchent de concevoir le totalitarisme autrement que sous la forme d'une prise en charge directe de tous les aspects de la vie des individus par l'État, qui abolirait les familles, qui enlèverait les enfants à leurs parents, qui n'aurait plus recours au mode de reproduction traditionnel ; mais qui, au contraire, produirait comme dans une usine des êtres humains conçus spécialement pour être des serviteurs ou des esclaves, grâce à la reproduction in-vitro, aux manipulations génétiques et à une science des conditionnements. C'est une très bonne diversion que vous m'avez fournie. Je peux produire des effets semblables à ceux de cette prise en charge totale et fantasmée de la vie des hommes par l'État et la techno-science, en demeurant blanche comme neige aux yeux des hommes ; alors que ceux qui imprudemment oseraient s'attaquer à moi – si jamais il y en avait – se verraient presque à coup sûr retourner leurs accusations avec indignation, sans qu'on se donne même la peine de les écouter. Et pourquoi le ferait-on, puisque ces seules paroles et idées

suffisent à les faire passer pour foncièrement immoraux, puisque tous mes chers enfants tiennent à être, à paraître ou à se croire bons et gentils ?

LE DIVERTISSEMENT

Je suis ravi d'avoir pu vous aider en détournant l'attention des hommes d'un totalitarisme réel, pour la rediriger vers un totalitarisme fabulé. Mais vous exagérez quand vous dites que cela était calculé. Ce n'est rien d'autre qu'un heureux hasard. Prenez garde, en m'attribuant des machinations qui ne me sont même pas venues à l'esprit, de ne pas prendre au sérieux les théories conspirationnistes que j'utilise pour divertir les hommes, dans des films, des séries télévisées ou des romans à grand tirage. Car vous ne nous seriez guère utile si vous étiez dupe comme eux, sur ce point ou sur d'autres.

LA FAMILLE

Si vous le dites ! Vous savez sans doute mieux que moi ce qui en est. Quoi qu'il en soit, ce n'en est pas moins un heureux hasard dont j'ai su tirer profit habilement.

LE DIVERTISSEMENT

Incontestablement ! Toutes mes félicitations !

LA FAMILLE

(Avec malice.) En réalité, j'aurais été bien bête si je n'avais pas décidé de profiter d'une si belle occasion, et bien maladroite si je n'y étais pas parvenue ! En effet, comme mes enfants ont pris l'habitude de me considérer comme une bonne chose et sont très attachés à moi, ils n'attendent de moi – très puérilement – que de bons effets pour eux et leurs enfants, même si en réalité les effets sont semblables à ce que pourrait obtenir un État totalitaire en utilisant l'ingénierie génétique et l'endoctrinement sous prétexte d'éducation publique ; ce qui serait trop évident et condamné par une forte majorité de la population, qui est particulièrement chatouilleuse sur ce point, dans le contexte actuel. C'est pourquoi il vaut mieux nous y prendre autrement, c'est-à-dire plus sournoisement, pour arriver à nos fins, pour faire désirer à la population laborieuse ce qui nuit en réalité à ses intérêts et à ceux de ses enfants, et pour lui faire prendre part activement aux tendances totalitaires en place, au lieu de les lui faire subir passivement, comme si elles lui étaient imposées de l'extérieur. Puis comment nier qu'il est plus facile pour la population de remarquer et de résister à de telles tendances totalitaires quand elle n'y participe pas activement, car elle peut alors jouer le beau

rôle d'innocente victime de quelque personnage ou élite despotique, au lieu de se retrouver elle aussi sur le banc des accusés, en tant que complice intéressé ?

Enfin, il est d'autant plus facile de la manipuler qu'elle s'imagine souvent que, si l'État légiférait pour diminuer l'influence des parents en matière d'éducation, et pour du même coup y jouer un rôle plus actif, ce serait nécessairement ouvrir la porte à une dérive totalitaire. C'en serait fait des libertés individuelles et sacrées des mamans et au droit inaliénable pour tous les êtres humains d'avoir des enfants et de les élever comme bon leur semble ! En fait, c'est l'exact contraire qui se produit. En refusant que l'État joue explicitement un rôle important et positif dans tous les aspects de l'éducation des enfants – et non pas seulement dans une instruction de base (apprendre à lire et à compter, par exemple) nécessaire à la production de travailleurs exploitables par les employeurs –, on laisse le champ libre à un État totalitaire et à la caste économique et politique qui le gouverne, de tout faire pour favoriser sournoisement et indirectement l'élevage des prochaines générations de travailleurs qui leur seront asservies, qui est confié automatiquement à des parents inaptes à éduquer des adultes autonomes et des citoyens libres, sous prétexte de respecter leurs droits et leurs libertés. Car ces parents, même s'ils sont bien intentionnés (ce qui n'arrive certainement pas toujours), ne peuvent pas désirer autre chose – pour leurs enfants comme pour eux-mêmes – que ce qu'ils désirent en tant que travailleurs-consommateurs ou en tant que grands enfants croyant que la liberté consiste à se soumettre aveuglément à leurs caprices, dans l'espace aménagé à cette fin hors du travail ; pas plus qu'ils ne sont capables – si jamais l'idée leur venait à l'esprit – de faire de leurs enfants quelque chose de très différent des esclaves sous-développés qu'ils sont devenus, en raison de l'éducation semblable que leurs parents leur ont donnée et des tâches abrutissantes du travail.

LE TRAVAIL

Vous faites des progrès. Cela est incontestable. À vous écouter parler, on pourrait facilement vous prendre pour une quelconque employée de bureau – par exemple au service d'un organisme de propagande –, qui entre parfaitement dans son rôle, même si elle a une famille dont elle doit s'occuper, ou justement pour cette raison ; d'autant plus qu'elle croit avoir quelque chose de plus à prouver. Je savais bien que vous étiez capable d'être plus qu'une maman, ce qui me dispose tout à fait à continuer de vous procurer les moyens de régner sur vos enfants. Bref, je tiens à souligner vos capacités d'adaptation, et je vous encourage fortement à poursuivre vos efforts dans cette direction. Si vous suivez mes conseils, je suis certain que vous aurez tôt fait de devenir une travailleuse modèle, que je pourrai citer comme exemple aux autres divinités que j'emploie.

LE DIVERTISSEMENT

(À la Famille.) Vous voyez bien que monsieur le Travail est aussi capable d'avoir recours au renforcement positif, et qu'il n'est donc pas un tyran.

Mais, en ce qui me concerne, je suis sur le point de m'endormir.

(Il bâille bruyamment, en s'étirant de tous ses membres.)

LE TRAVAIL

(Comme s'il n'avait rien entendu.) J'en reviens à ce que vous disiez. Vous ne niez certainement pas qu'il existe des mouvements de résistance à l'exploitation des masses humaines par la caste dominante, où malheureusement on critique non seulement les inégalités économiques, mais aussi les inégalités culturelles résultant des caractéristiques qui se transmettent d'une génération à l'autre dans les familles. Il semble donc que, malgré ce que vous affirmez, les esclaves que doivent consommer le marché du travail et les entreprises ne vous croient pas tous sacrée au point de désirer les maux que vous produisez comme s'ils étaient des biens. Car n'est-il pas vrai que certains d'entre eux réclament l'abolition des privilèges culturels et un accès plus universel à une éducation publique, pour les enfants, les adolescents et même les adultes ?

LA FAMILLE

Et vous ne niez pas, de votre côté, que ces réclamations sont assez rares, qu'elles cèdent généralement le pas devant des réclamations ayant pour objet la réduction des inégalités économiques et la sécurité financière des personnes provenant de familles défavorisées, et donc que quand elles portent sur l'éducation, c'est généralement en tant que moyen d'obtenir un meilleur emploi. Ce que je m'efforce aussi d'empêcher, en y employant toutes mes forces.

LE TRAVAIL

Effectivement. Mais en me répondant comme vous l'avez fait, vous montrez qu'en plus de réclamer parfois un accès plus égal ou universel à la culture, les esclaves qui devraient être consommés, sans se révolter ou même rechigner, pour alimenter la grande machine économique et enrichir une élite de plus en plus exclusive, n'acceptent pas tous leur sort. Cela est très fâcheux ! Alors, pour dire les choses sans détour, les dispositifs totalitaires que vous dites mettre en place, pour favoriser l'exploitation de la majorité des hommes, et même les pousser à désirer

cette exploitation, ou du moins les rendre incapables de désirer avec un minimum de lucidité un sort meilleur, ces dispositifs – dis-je – me semblent plutôt inefficaces. Car s'ils étaient efficaces, les hommes seraient à ce point écrasés, à ce point adaptés au sort que nous leur réservons, que celui-ci leur semblerait tout naturel, et qu'ils n'auraient ni l'envie ni la force de réclamer autre chose, et encore moins de se révolter, comme cela arrive parfois, malheureusement.

(La Famille prend encore quelques comprimés. Ses membres commencent à trembler légèrement.)

LA FAMILLE

(Très professionnelle.) N'ayez crainte, car ces mouvements de contestation sont généralement minoritaires et modérés. Et si jamais ils gagnaient en popularité et en vigueur, ils seraient quand même inoffensifs pour notre projet. Peut-être même pourraient-ils le servir.

Pour m'en tenir d'abord seulement aux réclamations concernant l'accès à la culture – c'est ce dont nous parlons présentement –, j'ai cultivé dans les masses asservies une forte aversion envers ce qu'on considère être, à tort ou à raison, une forme d'élitisme. Il me semble que cela peut jouer en notre faveur et nous aider à manipuler et à manier mes enfants et vos esclaves – en fait ce sont les mêmes personnes, car il importe, pour réaliser votre beau et grand projet, de mettre nos possessions en commun –, même les plus désobéissants et les plus récalcitrants. Et comme j'ai bien formaté et conditionné ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent – comme c'est le premier devoir de n'importe quelle maman digne de ce nom –, leur aversion pour l'élitisme économique héréditaire est beaucoup moins vive que leur aversion pour n'importe quelle forme de supériorité culturelle et intellectuelle, naturelle ou acquise par l'éducation, ou les deux à la fois. C'est la même haine rudimentaire et brute qu'un enfant de pauvre éprouvera envers un autre enfant plus intelligent et moins rustique que lui, qui sera plus forte que sa haine pour un quelconque « gosse de riche », s'il diffère de lui surtout par ses vêtements très coûteux, son « téléphone intelligent » dernière génération, les voyages autour du monde qu'il fait avec ses parents pendant les vacances estivales, etc. Et sur ce point, les grands enfants – que j'ai bien élevés – agissent exactement comme les petits enfants.

Donc, dans les milieux familiaux défavorisés, modestes et même aisés, prennent forme et se communiquent sous ma tutelle des sentiments négatifs ayant pour objet les différentes formes de supériorité, que les hommes tendent à confondre, par manque de lucidité, mais surtout parce que cela leur est très commode et leur permet de mieux supporter leur infériorité. Et ces sentiments, bien entendu, interviennent massivement

dans les mouvements de contestation, parce que nos petits révoltés les ont tétés avec le lait de leur maman. C'est pourquoi ils en viennent souvent à nier ou à dévaloriser la supériorité culturelle de ceux qui les dominent aussi économiquement, en essayant de faire d'elle un raffinement inutile et vaniteux, ou une simple illusion sans valeur. Ou, s'ils reconnaissent l'existence d'une supériorité culturelle acquise grâce à des conditions sociales et économiques favorables, ils y voient une injustice qu'il faudrait corriger à tout prix, par exemple en éliminant pour tous les conditions favorisant l'acquisition de cette supériorité ; ce qui revient à vouloir condamner tout le monde à une vie laborieuse et fruste. Ou encore, s'ils prétendent rendre accessible aux gens du peuple la culture et leur permettre ainsi de devenir supérieurs à ce qu'ils sont et égaux aux membres de l'élite économique qui les exploitent, ils tendent à réduire au minimum les processus de sélection intellectuelle et culturelle, même basés sur les aptitudes des individus, quelles que soient leurs origines sociales, puisque la supériorité qui sert de critère d'admission les irrite souvent, si bien qu'ils nient son existence en faisant d'elle le simple résultat des inégalités sociales et économiques, ou qu'ils voient en elle un autre mal à combattre, une autre inégalité à corriger, comme ces inégalités héréditaires. Tous ces sentiments, qu'ils existent au sein de personnes différentes ou des mêmes personnes, successivement ou simultanément, convergent vers un point précis : le refus presque universel d'institutions d'enseignement élitistes, qu'elles accueillent des enfants, des adolescents ou des adultes, lesquels il faut à tout prix traiter comme d'éternels enfants, c'est-à-dire qu'il faut ne pas les faire échouer, ne pas les heurter, ne pas les décourager, ne pas les disposer à avoir peu d'estime pour leur propre personne, et ne pas les inciter à prendre peu à peu leurs responsabilités quant à leur propre développement. Car combien de personnes seraient injustement exclues de nos écoles et se verraient refuser l'accès à l'éducation et à la culture, si les enseignants et les professeurs n'acceptaient pas de bon gré, pour se conformer aux normes institutionnelles et à la bonne morale, de prendre la relève des mamans surprotectrices et bien-pensantes, et de compléter l'éducation qu'elles ont donnée à leurs petits chéris ?

(Raillieuse.) Bref, c'est appliquer à l'éducation publique l'idéal de la maman aimante qui ne se contente pas de traiter également tous ses enfants, mais qui néglige les plus intelligents et les plus doués, pour leur préférer les moins doués et les plus bêtes, qui ne doivent surtout pas être injustement désavantagés en raison de leurs difficultés ou de leurs « différences ». Les premiers réussiront bien à se débrouiller, dira-t-on, alors que les autres ont besoin de toute l'aide qu'on peut leur donner ; ce qui, on le comprend bien, donne toute son importance à la maman aimante, surtout si elle doit s'acharner pendant des années pour obtenir des résultats insignifiants. Car, pour elle comme pour ses enfants, c'est l'effort qui compte.

(Pour ne pas s'endormir et rappeler sa présence à la Famille, le Divertissement décide d'intervenir.)

LE DIVERTISSEMENT

(Avec une vivacité exagérée.) Félicitations pour vos talents d'éducatrice, madame. Vous m'avez littéralement déniaisé ! Et moi qui croyais naïvement que ces bons sentiments de maman pouvaient malheureusement aider globalement les enfants à se développer et à s'épanouir davantage ! Mais ce qui m'étonne encore plus, c'est de vous entendre dire des choses qu'on n'aurait jamais pensé entendre dire à une maman. M'en voilà rien de moins que stupéfait !

Ma foi, si j'en juge d'après l'adresse avec laquelle vous m'avez caché jusqu'à maintenant votre jeu, les hommes doivent n'y voir que du feu ! Bien fait pour eux, d'ailleurs ! Ces niais n'ont que ce qu'ils méritent.

(La Famille se retourne dans la direction du Divertissement et s'apprête à lui répondre quand le Travail, en secouant légèrement la tête de gauche à droite, lui fait signe de s'en abstenir.)

LE TRAVAIL

Veuillez poursuivre.

LA FAMILLE

(Avec de moins en moins de sérieux, et de plus en plus folâtre.) Qu'on s'étonne ensuite que l'éducation dite supérieure soit en réalité une simple éducation postérieure ! Fait-elle autre chose que de succéder simplement à l'éducation qui lui est antérieure, sans vraiment la dépasser, par exemple en favorisant et en exigeant véritablement le développement de l'autonomie ? Puis ne suffit-il pas, pour les étudiants de n'importe quelles origines sociales, de polir assidûment les bancs d'école en y déposant leur postérieur pendant quelques années pour obtenir facilement un diplôme, qu'ils ont dû ou non acheter en déboursant d'importantes sommes d'argent, selon que l'on a réussi ou non à éliminer comme condition d'accès aux institutions d'enseignement postérieur une certaine richesse ou l'endettement ?

(Le Divertissement rit comme si on le chatouillait.)

Et, puisqu'on n'arrête pas le progrès, il n'est même plus requis des étudiants, compte de tenu de l'importance grandissante des cours en ligne, de se former en fréquentant le milieu universitaire, qui – il est vrai – n'en vaut plus guère la peine. Leur postérieur peut donc reposer paresseusement sur leur fauteuil ou sur leur sofa, sans quitter le confort de la maison familiale, et ils n'en obtiendront pas moins un diplôme d'éducation postérieure en littérature, en histoire, en anthropologie, en science politique, en sociologie, ou en philosophie ! Ainsi même les jeunes mamans, qui sont dans l'obligation de demeurer à la maison pour s'occuper de leurs petits enfants, peuvent donc avoir accès à la culture et obtenir facilement un tel diplôme, sans avoir à déplacer leur petit cul, et donc sans être les innocentes victimes d'une inégalité intolérable, d'une forme de discrimination sexuelle d'autant plus révoltante que les principales concernées feraient don d'elles-mêmes pour la perpétuation de l'espèce humaine.

LE DIVERTISSEMENT

(Tentant toujours d'attirer l'attention et d'obtenir qu'on l'amuse.) Hi, hi, hi ! L'éducation postérieure, il fallait quand même y penser. Voilà une belle trouvaille, que je ferai reprendre par mes humoristes, pour faire tomber dans le discrédit le plus complet l'éducation supérieure, pour ce qu'il en reste. Continuez, mais continuez donc, madame la Famille, vous me fournissez du « matériel » !

LE TRAVAIL

Monsieur le Divertissement, vous n'êtes pas ici pour être chatouillé par madame la Famille. Et vous, madame la Famille, vous n'êtes pas ici pour chatouiller monsieur le Divertissement. Combien de fois encore devrai-je vous le rappeler ?

(La Famille est dominée par les deux figures du Travail et du Divertissement, qui se sont levés durant la dernière réplique. Elle se tourne vers l'un, puis vers l'autre, puis à nouveau vers le premier, sans répondre.)

Je vois que vous hésitez. N'oubliez jamais que c'est moi, et pas monsieur le Divertissement, qui ai le dernier mot. Vous savez, je peux très bien vous renvoyer sur le champ à vos casseroles, à vos torchons et à vos couches. Et alors vous serez parfaitement libre, c'est-à-dire pendant vos rares temps libres, de folâtrer avec monsieur le Divertissement. Est-ce bien clair ?

LA FAMILLE

(En pleurnichant.) Ce n'est pas de ma faute si je m'amuse parfois comme une maman avec ses enfants, alors qu'il ne faudrait pas. C'est plus fort que moi ! Mais je vous promets qu'à partir de maintenant je ferai attention. Cela ne se reproduira plus. Vous avez ma parole : je ferai mon gros possible.

LE TRAVAIL

(Glacial.) Arrêtez de me dire une chose et son contraire.

(La Famille, les yeux écarquillés, ne semble pas comprendre ou vouloir comprendre.)

(Après une pause.) Je vous ordonne de continuer à nous expliquer – avec sérieux, avec rigueur et avec professionnalisme – comment l'adoption des sentiments de la maman aimante dans les institutions d'enseignement peut priver mes esclaves et vos enfants de l'accès à la culture, et peut neutraliser et même pervertir les mouvements de contestation qui en réclament l'universalisation.

(Tranchant.) Bref, montrez-moi que je n'ai pas eu tort de vous laisser sortir de la maison et de vous faire donner un peu d'éducation, afin de mettre quelque chose dans votre misérable cervelle d'enfant. Faites donc un effort, pour une fois !

(La Famille tressaille comme si on l'avait fouettée, et essaie de retrouver son calme en prenant quelques grandes respirations. Le Divertissement, étonné de la violente sortie du Travail, se tient coi pour l'instant. Le Travail semble se délecter de leur embarras. Enfin la Famille, pour retrouver le fil de ses idées, vide dans sa bouche un contenant de comprimés, qu'elle avale en grimaçant. Elle pâlit et tremble de plus en plus. Le Divertissement lui sourit malicieusement.)

LA FAMILLE

(Aigrie.) Comme je m'apprêtais à vous le dire, monsieur le Travail, tout cela a pour effet d'empêcher – sous prétexte d'accès égal et universel à la culture – les gueux moins stupides et moins bornés que les autres de s'élever au-dessus de leur condition héréditaire, qui consiste en un beau mélange de bêtise, de rusticité, de misère et de servitude. Autrement dit, je m'assure que ces petits prétentieux restent à leur place et n'aient pas accès à ce qui doit leur être formellement interdit, en les privant des

moyens d'acquérir les aptitudes et les désirs ayant pour objet la culture, qui n'ont rien à voir avec les petites aptitudes et les petits désirs mesquins de travailleurs-consommateurs ou de grands enfants que cultivent chez eux leurs mamans et leurs papas, mais aussi leurs tantes, leurs oncles, leurs grands-mamans et leurs grands-papas, avec les meilleures intentions du monde, évidemment. En l'absence de ces moyens d'émancipation dans les écoles, et en raison de l'aversion pour eux que j'inocule dans le cœur même des exploités, les limites et les inégalités culturelles que j'impose – par le pouvoir et l'influence que j'exerce sur l'esprit et le cœur de mes enfants – à tous les jeunes qui ont été élevés dans des milieux misérables, pauvres ou seulement laborieux, deviennent presque indépassables et tout à fait déterminantes, et sont donc un rouage important de la production ou de la reproduction d'esclaves dociles et incultes, c'est-à-dire tels que la marché du travail a besoin d'eux.

Comme si cela ne suffisait pas, mon influence sur les mouvements de contestation les poussent à voir bêtement ou hypocritement dans ces moyens d'émancipation une forme d'élitisme, d'exclusion et de discrimination intolérable dont seraient victimes les jeunes défavorisés, et donc qu'il faut combattre avec toute l'artillerie morale habituelle et éprouvée. Et voilà donc ces jeunes défavorisés encore plus défavorisés, c'est-à-dire encore plus prisonniers de leur condition héréditaire d'esclaves incultes, abrutis et dociles, qui devient à peu près insurmontable !

Vous comprendrez que ces mouvements de contestation, et aussi les bons sentiments de maman qu'ils reprennent, peuvent être facilement instrumentalisés par les élites économiques. Vous savez mieux que quiconque combien ces élites sont soucieuses d'affirmer leur domination en dégradant les masses qu'elles exploitent et méprisent, par exemple en tirant profit de l'aversion irréfléchie et puérile de ces dernières et de leurs soi-disant défenseurs pour les privilèges culturels, la culture elle-même, ou les conditions nécessaires à son acquisition.

Bref, malgré quelques petites disputes superficielles et puériles, comme il y en a même dans les meilleures familles, les riches exploitateurs, leurs esclaves dociles et leurs défenseurs bien-pensants s'entendent très bien sur ce point. C'est ainsi que, comme il se doit, les gueux restent – de génération en génération – intégralement des gueux, c'est-à-dire sur tous les points, dans leur chair et leur sang, et jusqu'à la moelle des os.

(La Famille, le visage déformé par un rictus, arrête de parler et fixe le Travail avec des yeux vitreux.)

LE TRAVAIL

Continuez. Montrez-moi ce que vous avez dans le ventre, sans toutefois oublier de faire preuve de sang-froid et de professionnalisme.

LA FAMILLE

(Venimeuse.) Alors, comme je vous disais, tous mes enfants partagent ou font semblant de partager cette aversion pour la supériorité intellectuelle ou culturelle, et cette adhésion aveugle, capricieuse, inconditionnelle ou calculée à une conception bornée, rudimentaire et nuisible de l'égalité et de la justice. Ça ne vole pas haut, comme dit. Alors je vous laisse imaginer si les mouvements de contestation peuvent se permettre de remettre en question ces sentiments et cette conception des bonnes et belles valeurs, et de porter atteinte au droit sacré et inaliénable des mamans incultes et asservies de rendre leurs enfants aussi incultes et asservies qu'elles – si ce n'est pas encore plus –, en réclamant qu'on confie une part beaucoup plus grande de leur éducation à des institutions publiques élitistes, et qu'on tente de les soustraire aux influences nuisibles et dégradantes des milieux familiaux et des mamans vouées à la servitude et à la bêtise. La contestation n'étant déjà pas à la mode dans les troupes d'esclaves que j'élève, les défenseurs de telles idées ne seraient pas seulement très impopulaires, mais ils seraient considérés comme l'incarnation du Mal et voués aux tourments de l'Enfer par toutes les bonnes mamans outrées, par tous leurs complices au grand cœur, et par les maîtres qui les exploitent et à qui cela profite. Car ne serait-ce pas défendre une autre inégalité – la plus grave et la plus horrible de toutes, et devant laquelle toutes les autres inégalités deviennent insignifiantes et s'effacent – que de vouloir enlever le droit qu'ont naturellement toutes les mamans, riches ou pauvres, d'avoir des enfants à elles et de les éduquer comme elles l'entendent, selon ce qui leur semble bon pour eux ? Ces mamans réagiraient alors exactement comme de petits enfants qu'on voudrait priver des joujoux auxquels ils tiennent le plus, et auxquels ils tiennent d'autant plus qu'on veut les leur enlever. Et comme ces mamans le savent très bien elles-mêmes, on ne raisonne pas avec un enfant capricieux quand il fait une crise ! Alors inutile de préciser que les enfants des mamans riches seraient eux aussi soustraient à leur influence, seraient éduqués dans les mêmes écoles publiques, et donc que les mamans moins riches ou pauvres, moins cultivées ou parfaitement incultes, ne seraient pas victimes de discrimination. On voit alors que ces mamans, pourtant si aimantes, tiennent infiniment plus à la liberté de rendre leurs enfants aussi bornées qu'elles, que de leur procurer les moyens de se cultiver, de devenir des personnes autonomes et accomplies, et de ne pas être aussi parfaitement adaptés qu'elles à la même vie de servitude.

(Hargneuse, en hyperventilant.) Ce sont donc les sentiments de ces bonnes mamans qui font loi et qui dictent aux soi-disant contestataires ce

qu'ils peuvent et ne peuvent pas dire et penser ! Et c'est moi, la Maman Suprême, qui suis à l'origine de cette déchéance morale et culturelle presque universelle, de cette mise au pas de la contestation et de la résistance, et de cette domestication presque universelle, comme l'histoire de l'humanité en a connu bien peu d'autres ! Et mes enfants, je vous l'assure, ne sont pas près de se redresser ! Allons donc, allons donc, pensez-y un peu : comment les mouvements de contestation, modérés ou radicaux dans les moyens qu'ils sont prêts à utiliser, pourraient-ils donner naissance à un seul projet politique, social et culturel capable de libérer les hommes de la servitude, de donner à leur vie un sens même modérément supérieur au travail, de les élever au-dessus des misérables vers de terre qu'ils sont, et donc de les rendre vraiment heureux et pleinement humains ? Dans le meilleur des cas, ces petits contestataires et ces révolutionnaires du dimanche réussiront peut-être à ralentir un peu la radicalisation et l'universalisation de la servitude, de même que la réduction des récompenses que les travailleurs-consommateurs reçoivent pour leurs peines. La belle affaire que voilà ! Et ces avortons se prennent ou font semblant de se prendre pour les bienfaiteurs de l'humanité ! Mais je ne veux rien laisser, mais ne rien laisser du tout à ces chers enfants ! Car je veux que, même quand ils croient résister et se révolter, ils m'obéissent et vous obéissent à leur insu, et qu'ils travaillent à leur propre asservissement et à leur propre misère. Ainsi, même ce petit gain dont ils sont si puérilement fiers, loin d'être bénéfique, est en réalité nuisible à long terme, comme le constate quiconque n'a pas une cervelle d'enfant – c'est-à-dire presque personne, grâce à mes bons soins de maman. Ces petits bienfaiteurs, en se contentant de petites victoires qui sont en fait autant de petites défaites, rendent moins sensible l'aggravation des maux que vous préparez aux hommes, soignent leurs petits bobos, leur administrent quelques câlins juste au bon moment, leur chantent une jolie berceuse, et les aident ainsi à faire tranquillement dodo, jusqu'au grand jour du réveil forcé. Réussissent-ils à faire autre chose que d'enfermer sournoisement presque tous mes enfants dans la morne réalité du travail, qui ne peut que se dégrader progressivement, tant qu'on n'essaie pas de la transformer radicalement, de limiter sérieusement son emprise sur les vies de mes enfants, et de constituer des lieux sociaux consacrés à la culture et à l'abri du labeur et de la servitude ? C'est justement l'élaboration et la réalisation de tels projets de société que les mouvements de contestation habituels – noyautés, guidés et possédés par l'esprit universel de la Maman – empêchent, puisqu'ils occupent le peu d'espace réservé à la critique dans l'opinion publique, puisque les désirs qui y interviennent s'intègrent assez bien dans l'ordre qu'on affecte de critiquer, puisqu'ils refusent d'avoir recours même aux moyens qu'exige la réalisation de ces désirs très peu audacieux.

Par exemple, à quoi bon s'entêter à réclamer l'amélioration des conditions de vie des membres des familles défavorisées, et à atténuer les inégalités sociales et économiques en procurant un quelconque soutien à

ces familles, si on ne s'attaque pas à la source du mal, à savoir moi-même ? On s'agite, on dépense alors une énergie folle pour que la situation ne se dégrade pas trop rapidement pour les classes inférieures de travailleurs, qui continuent néanmoins à se reproduire librement et à se transmettre leurs limites et leurs déficiences, d'une génération à l'autre. Pour nous, cela a l'avantage d'occuper les bienfaiteurs de l'humanité à un travail vain et toujours à refaire, et de canaliser leur énergie pour la dépenser de manière inefficace. Je fais même remarquer que beaucoup de ces bien-pensants et de ces bienfaisants ne veulent pas tant une réduction significative des inégalités sociales et économiques, et le bonheur de leurs congénères, que le capital moral que peuvent leur procurer leurs belles petites intentions, leurs belles petites paroles et parfois leurs belles petites actions. Ils seraient donc bien embarrassés si on mettait en œuvre une solution politique et sociale aux maux qu'ils ont pris l'habitude de déplorer et d'atténuer. Comme le dit le proverbe, la charité a besoin de la misère. Ce n'est là qu'une autre manière, plus raffinée moralement – c'est-à-dire plus hypocrite –, d'utiliser les hommes les plus pauvres, dont on dit haut et fort vouloir le bien.

Bref, les mouvements de contestation, de résistance et de critique dominants sont parfaitement compatibles avec la servitude des masses laborieuses, et avec sa radicalisation et sa généralisation, en tant qu'ils empêchent de concevoir et de désirer les moyens de combattre efficacement cette puissante tendance. Et ne peut-on pas dire que c'est là un dispositif totalitaire très efficace – dans lequel la sacralisation de ma personne joue un rôle de première importance –, puisqu'il détermine ce que les soi-disant dissidents peuvent désirer et ne pas désirer, et donc dire et ne pas dire, et faire et ne pas faire, pour les rendre inoffensifs ou même en faire à leur insu des complices des injustices qu'ils prétendent pourtant combattre ?

(À nouveau souriante.) Par conséquent, vous avez, monsieur le Travail, grand intérêt à financer mes projets et à sanctifier ma personne grâce à des campagnes publicitaires de toutes sortes, puisque cela vous permet non seulement de consolider l'ordre que vous soutenez et qui soutient votre règne sur les hommes, mais aussi d'acquérir un grand capital moral et de donner une belle image de vous-même, grâce à ce qui flattera les inclinations des travailleurs exploités et passera donc pour de la philanthropie. En cela vous pouvez vous inspirer des ruses de la Superstition et de ses Églises, qui depuis des siècles proclament l'égalité de tous les hommes devant Dieu, et son amour tout spécial pour les petits, les faibles, les pauvres et les misérables ; qui par leurs œuvres charitables affectent d'atténuer leurs souffrances et donnent l'impression d'être des bienfaitrices du genre humain ; alors qu'en ne s'attaquant pas à la source du mal (encore une fois, je peux dire sans vanité que c'est moi-même), mais en me sacralisant plutôt, elles contribuent en réalité à la transmission héréditaire des croyances les plus délirantes (dont dépendent grandement leur pouvoir sur les hommes, et la misère de ces derniers),

ainsi qu'à la reproduction des inégalités sociales et des souffrances qui en découlent, lesquelles rendent les hommes dépendants de leur charité et les disposent encore plus à adhérer aux croyances arbitraires mais consolatrices dont je viens tout juste de parler.

LE DIVERTISSEMENT

(Étrangement sobre.) Si monsieur le Travail n'a pas d'autres questions à vous poser à ce sujet, j'aimerais revenir sur quelque chose que vous avez dit, et sur quoi j'ai maintenant des doutes. Même s'il est vrai que l'élite économique actuelle n'est pas cultivée comme l'était, par exemple, la noblesse française des siècles passés, ne se pourrait-il pas que certains de ses membres, en raison de leur position sociale privilégiée et de leur désir de distinction, puissent en venir à échapper à la culture du divertissement (que je voudrais universelle), à avoir un accès véritable à la culture et à goûter les joies qu'elle peut procurer ; lesquelles ils jugeront assez rapidement bien supérieures à celles que peut leur procurer leur domination sociale et économique ? Et ne se pourrait-il pas que, comme la noblesse française, le goût qu'ils prendraient à la culture de l'esprit et à la critique contribue à saper l'ordre qui leur assure leur position sociale avantageuse, et à rendre plus communes les conditions qui leur donnent actuellement un accès privilégié à la culture ? N'oublions pas que beaucoup de nobles, à l'époque médiévale, étaient souvent frustes et incultes, malgré le faste et le luxe dont ils aimaient s'entourer, selon leurs moyens ; et que cela ne les a pas empêchés, à l'époque moderne, de devenir une élite culturelle ayant eu un rayonnement important dans la société française, et ayant même favorisé l'apparition d'un mouvement révolutionnaire qui a aboli violemment leurs privilèges héréditaires.

(La Famille regarde le Divertissement avec méfiance, et celui-ci lui répond par un sourire malicieux.)

LA FAMILLE

(Familièrement.) Ah ! vous plaisantez, bien sûr. Voilà qui me rassure ! Autrement j'aurais crû que vous étiez tombé sur la tête. Vouloir donner, en raison de ses contradictions internes, une fonction révolutionnaire à l'élite économique ? Quand même ! Aussi bien croire, avec l'innocence d'un cœur d'enfant, à la vocation révolutionnaire de la grande famille que forment toutes les mamans-travailleuses !

LE TRAVAIL

(Grondeur.) Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement. Veuillez répondre à la question. Il est très important pour moi et pour notre entreprise de savoir comment, par votre influence dans les milieux familiaux très favorisés, vous entendez priver l'élite économique des plaisirs de la « culture », et désamorcer ce que cette « culture » pourrait avoir de critique ou de subversif. Je veux bien accorder de grands privilèges à mes riches et puissants serviteurs humains pour asservir et avilir tous les autres hommes ; mais il y a quand même des limites !

(La Famille avale quelques comprimés. Ses cheveux commencent à grisonner et son visage, à se rider. Elle pousse un profond soupir, mais elle réussit néanmoins à se secouer. Le Divertissement arbore une sourire amusé.)

LA FAMILLE

Soyez assurée, monsieur, que pour rien au monde je ne voudrais que certain de mes enfants, même ceux qui appartiennent à des familles riches, soient plus ou moins cultivés et intelligents. Si je tolérais le contraire, je serais la première à reconnaître que je ne suis pas, en tant que Maman Suprême, à la hauteur de la situation. Mais je suis prête à faire tout ce qu'il faut pour que cela n'arrive pas.

Vous savez, j'en suis certaine, comment les membres de cette élite sont fiers d'eux-mêmes, infiniment plus que les mamans. Et c'est à juste titre, parce qu'ils sont les riches et puissants serviteurs de la divinité qui gouverne le monde entier. C'est pourquoi ils se plaisent à se croire infiniment supérieurs, et sur tous les points, à la masse des mamans-travailleuses qu'ils exploitent. Ce qui est d'ailleurs tout à fait vrai, de manière générale. Mais compte tenu de l'abaissement de celles-ci, cela ne veut presque rien dire. Un vernis de culture suffit amplement. Aussi bien se réjouir d'être plus intelligent que des chiens et plus raffiné que des porcs.

(Possessive.) Comme vous l'avez laissé entendre, mon emprise sur les familles riches est aussi grande que sur les familles pauvres. Riches ou pauvres, que m'importe ! Ils sont tous mes enfants et, je l'espère bien, ils le resteront.

C'est donc grâce à moi que l'élite économique se reproduit et se transmet ses limites et ses faiblesses, de génération en génération, même si celles-ci peuvent être considérées comme des avantages et des forces quand on les compare aux limites et aux faiblesses de la masse des travailleurs, de plus en plus exploités et misérables. En effet, je vous rends le grand service d'inculquer aux enfants riches les « idéaux »

propres à cette « élite », qui ressemblent curieusement à ceux de mes enfants plus pauvres, et qui diffèrent d'eux seulement par le plus et le moins. D'accord : les membres de cette élite peuvent s'enrichir beaucoup plus facilement que le peuple, sans travailler, ou en travaillant dans des conditions très différentes, puisqu'ils ne sont pas simplement des employés asservis à leurs employeurs ; et ils peuvent profiter beaucoup plus des plaisirs que devraient procurer les biens de consommation et les divertissements. Et c'est justement parce que leur principal souci consiste à accumuler le plus possible de richesses, et à multiplier le plus possible les plaisirs de la consommation et du divertissement, jusqu'à l'indécence, qu'ils n'aspirent pas à s'élever au-dessus des intérêts bornés, mesquins et vulgaires du peuple à proprement parler, qu'ils méprisent à peu de frais. Par opposition, on pouvait malheureusement dire de l'aristocratie française que certains de ses membres s'élevaient véritablement, par leurs aspirations culturelles et leur raffinement, au-dessus des intérêts bornés et mesquins de la bourgeoisie et surtout du peuple à proprement parler, dont la vie était généralement laborieuse et avait pour but l'accumulation de richesses ou la simple subsistance, par le travail ou le commerce. Vous comprendrez donc, monsieur le Travail, combien j'ai été contente de ne plus avoir à contribuer – par la force des choses et bien malgré moi, je vous l'assure – à cet insupportable état d'exception, quand vous avez jugé bon d'anéantir ou de convertir cette élite aux idéaux bourgeois et populaires, au lieu d'élever la bourgeoisie et le peuple aux idéaux de l'aristocratie. Je vous jure, j'en fais encore de mauvais rêves !

Heureusement, c'est une époque révolue ! L'élite économique actuelle – je veux dire les familles très riches et très puissantes – ne peut pas tolérer en son sein de véritables aspirations intellectuelles et artistiques, et un style de vie où la culture jouerait un rôle important. Cela serait scandaleux ! Croyez-moi, je peux être aussi despotique envers mes enfants riches qu'envers mes enfants pauvres ; et dans les deux cas, j'use de toute mon autorité tyrannique de Maman Suprême pour anéantir de telles prétentions ! Car les quelques membres de cette élite vulgaire – par leur appartenance à quelques bonnes familles –, qui seraient disposés à se former pour devenir des intellectuels ou des artistes, seraient considérés par les *leurs* – plus spécialement par leurs mamans et leurs papas, toujours très soucieux de ce que deviendront les héritiers de leur fortune, et aussi du « qu'en dira-t-on ? » – comme des ratés ou des fous, s'ils avaient la mauvaise idée de suivre leurs inclinations et de se détourner de l'accumulation des richesses et de la vie de luxe souvent vulgaire qu'elle rend possible, pour se consacrer sérieusement aux arts et à la pensée. Ce qui a pour résultat ultime que même les meilleurs parmi cette élite demeurent toute leur vie de grands enfants ; se contentent des joujoux et des amusements de luxe qui leur sont spécialement destinés ; donnent libre cours à tous leurs caprices, qu'ils peuvent impunément imposer aux autres grâce à leur fortune et à leur pouvoir ; et en viennent à se prendre pour le nombril du monde, sans avoir tout à fait tort.

On comprendra bien que la domination et l'influence de ces familles très puissantes et très riches sur le reste de la société contribuent à étouffer ces aspirations et la culture dans les autres milieux sociaux et familiaux, où l'on ne dispose pas des mêmes moyens, et où l'on est voué au labeur perpétuel, durant la semaine comme durant la fin de semaine, au bureau comme à la maison, de la naissance jusqu'à la mort, avec quelques petits moments de repos et de divertissement, il est vrai.

LE DIVERTISSEMENT

Je confirme tout ce que vous dites, et même plus. Croyez-moi, j'en sais quelque chose ! N'est-ce pas moi qui prépare les divertissements que les riches consomment en grandes quantités et à grands frais, et qui les dégradent moralement et intellectuellement, aussi bien que pourraient le faire les divertissements du peuple ? Sont-ils moins des sous-hommes, sont-ils vraiment heureux simplement parce qu'ils s'amuse à organiser des cocktails auxquels est présente la « crème » de la société, où l'on sert par conséquent du champagne à 20 000 \$ la bouteille et du caviar à 100 000 \$ le kilogramme, où l'on invite une star à la mode à donner un court concert privé, et où l'on bavarde du nouveau yacht que l'on vient tout juste de faire construire, des affaires que l'on fait à la Bourse ou des moyens que l'on a dû prendre pour faire construire une nouvelle usine au diable vauvert, afin d'exploiter la population locale et de « rationaliser » la production ? Est-ce là la bonne compagnie avec laquelle ils devraient pouvoir jouir des plaisirs de la culture ? Accorderaient-ils de la valeur à de tels amusements s'ils ne coûtaient pas une fortune et ne leur permettaient pas d'affirmer avec ostentation leur « standing » social ? Ont-ils le goût assez délicat pour jouir pleinement de ce champagne et de ce caviar ? Ne pourrait-on pas souvent leur vendre de la vinasse et du faux caviar, pour autant qu'on les fasse payer chèrement et les fasse passer pour des produits de renom ? Qui sait ? Et ne montrent-ils pas ouvertement qu'ils ont des goûts vulgaires en payant à grands frais une chanteuse pop pour ce petit concert, laquelle a des millions d'admirateurs parmi les travailleurs exploités qui tâchent de se distraire, pour ne souvent parvenir qu'à s'abrutir ? N'est-ce pas seulement faire en grand ce que les petits font en petit ? En cela ne sont-ils pas aussi vulgaires, aussi bornés et aussi bêtes que le peuple qu'ils regardent de haut ? Et n'est-ce pas tout à fait amusant pour nous de voir ces riches se jouer à eux-mêmes la comédie ? C'est tellement risible que c'est à en mourir de rire !

(Le Travail commence à frapper régulièrement la table avec son index.)

Puis je vous assure que les riches, pour la plupart, goûtent bien plus les divertissements qu'on destine au peuple, pour lui changer les idées après le travail et le dégrader moralement et intellectuellement. Je suis certain que vous seriez étonnés d'apprendre tout le temps qu'ils passent à se laisser chatouiller en regardant assidûment les mêmes télé-séries que des millions d'autres téléspectateurs d'origines plus modestes. Et je peux en dire autant de la musique, et de plus en plus des jeux vidéos, tellement mon influence culturelle s'étend même sur les membres de l'élite économique, même ceux qui prétendent « snober » ce que le peuple aime.

(Le regard de la Famille – qui aimerait reprendre la parole – croise celui du Travail.)

D'ailleurs, les riches affichent de plus en plus ouvertement leurs goûts vulgaires. Il nous faut au moins reconnaître qu'ils sont de moins en moins hypocrites. C'est bien dommage, car le comique du spectacle qu'ils nous donnent en prend certainement un coup. À moins, bien sûr, qu'ils se rendent ridicules d'une autre manière, en croyant bêtement afficher des goûts populaires sans miner eux-mêmes la supériorité qui devrait justifier leurs grandes richesses et leur pouvoir ; ou en croyant gagner les faveurs du peuple en affectant de partager ses goûts, afin de rendre plus acceptable leur règne. D'une façon ou d'une autre, je vous assure que cela peut être comique, et même très comique. Regardez donc la tête que certains riches ont quand ils se montrent en public ; écoutez-les parler. Un charretier du bon vieux temps ne réussirait à être plus vulgaire qu'avec beaucoup de peine. Mais c'est encore plus comique quand les richissimes maîtres du monde et des hommes, sans pourtant être cultivés le moins du monde, essaient de jouer la comédie et de prendre des airs populaires. Quel beau spectacle !

LE TRAVAIL

En parlant de spectacle, avez-vous enfin fini de vous donner en spectacle ? Ce n'est pas vous que l'on passe maintenant en entrevue. Vous savez, si vous continuez à perturber le déroulement de cette entrevue, et si vos enfantillages vous empêchent de bien remplir vos obligations professionnelles, je serai dans l'obligation de vous faire consulter la Médecine, pour qu'elle vous déclare TDA et vous prescrive la même médication qu'à madame la Famille. Ça semble faire des merveilles, d'après ce que je vois.

(Intimidé, le Divertissement se recroqueville dans son imposant fauteuil et se tient coi.)

Madame la Famille, avez-vous quelque chose à ajouter après cette diversion, bien mal à propos, je dois l'avouer ?

LA FAMILLE

(Complaisante.) Mais non, mais non : ce n'est rien du tout. Les remarques de monsieur le Divertissement étaient tout à fait pertinentes. Encore une fois, nous sommes vraiment sur la même longueur d'onde. Car je peux conclure de ce qu'il a dit, d'ailleurs beaucoup mieux que j'aurais pu le faire, qu'on ne peut pas raisonnablement attendre des membres de l'élite héréditaire actuelle – sauf dans des cas très exceptionnels – autre chose et plus qu'un simulacre de culture ayant pour fonction de les distinguer des masses ignares et rustres qu'ils dominant. Ainsi on réduit aussi le nombre et l'intensité des plaisirs qui peuvent être goûtés par les membres de l'élite économique, ce qui n'est pas à négliger quand on a – comme vous et comme moi aussi – pour but de priver presque universellement tous les hommes des joies dignes de ce nom, en leur laissant quelques miettes, c'est-à-dire les plaisirs les plus facilement accessibles, les plus bas, les plus mesquins et les plus bêtes. Car alors même les membres de l'élite économique en arrivent à être des sous-hommes ou de grands enfants en ce qui a trait au développement de leurs facultés et à avoir une existence d'une grande pauvreté, sur tous les points autres que la richesse et l'influence et le pouvoir qu'elle procure. Cela n'empêche nullement les riches et les puissants de s'enorgueillir de leurs avantages réels ou apparents sur les masses qu'elles exploitent et écrasent, et qui peuvent pour leur part se consoler de leur servitude et de leur dégradation en niant non seulement la supériorité culturelle de leurs maîtres, mais en niant la possibilité même d'une telle supériorité. Ce qui signifie que les masses incultes en viennent à reconnaître pour toute supériorité celle de l'argent, et qu'en cela elles sont en parfait accord avec les maîtres que vous leur avez donnés, monsieur le Travail.

(Insidieuse.) Certes, cela se prête bien à un renversement moral, dont le but est de procurer à mes enfants pauvres un sentiment de supériorité morale, qui serait inhérente à leur position de victimes, et qui s'opposerait radicalement à la méchanceté de ceux qui les dominant et les exploitent. Mais en réalité ce sentiment a pour principal effet de rendre plus supportables les maux de leur infériorité sociale et économique, car ils se soucient moins de leur liberté et de leur bonheur réels, que de croire qu'ils sont des bons, comparativement aux méchants qu'ils ont pour maîtres. Voilà donc une compensation et un renversement moraux devant rétablir une égalité illusoire dans l'esprit des esclaves, et même les élever au-dessus de leurs maîtres, puisque leur prétendue supériorité morale serait bien entendu d'une nature supérieure à la supériorité économique de ces derniers. Et le plus merveilleux, c'est que cette morale d'esclave héréditaire, de nain rabougri et d'éternel avorton est, telle qu'elle est transmise dans beaucoup de familles, tout à fait compatible avec la

domination héréditaire de l'élite économique, avec son contentement de soi, avec son mépris pour ceux qu'elle domine, et avec la dégradation morale et culturelle généralisée que tout cela favorise, pour les esclaves comme pour les maîtres. C'est ainsi que règne la bonne entente parmi mes enfants et toute la grande famille humaine !

(La tête haute.) Voilà comment je cultive chez les hommes – qu'ils appartiennent aux masses exploitées ou à l'élite économique – des sentiments incompatibles avec leurs intérêts bien compris, le développement de leurs aptitudes les plus élevées, leur accomplissement en tant que personnes humaines à part entière, et donc avec leur bonheur et leur liberté ; et ce, sur le point particulier de la culture, comme sur bien d'autres points. N'est-ce point là un dispositif totalitaire qui mérite la plus grande admiration, en raison de sa capacité à enfermer sournoisement l'existence des hommes à l'intérieur d'un cercle étroit et pauvre, qui infailliblement les dégrade ou les empêche de devenir ce qu'ils pourraient être dans d'autres circonstances ?

LE TRAVAIL

Voilà qui est très bien ! En vous écoutant, je constate que j'ai eu raison de vous autoriser à vous instruire. Quoiqu'en disent les naïfs, vous avez su tirer profits des acquis de la psychologie et de la sociologie, non pas pour améliorer le sort des êtres humains en général et des femmes en particulier, mais plutôt pour les asservir et les abrutir sournoisement, jusqu'au plus profond de leur être.

Cependant vous conviendrez que, pour être à la hauteur de vos prétentions totalitaires, vous devez nous montrer que vous ne conditionnez pas seulement la quasi-totalité des hommes à être des incultes, mais aussi que vous les conditionnez dans d'autres aspects ou même dans la totalité de leur vie et de leur personne. Car n'est-ce pas cette prise en charge explicite ou implicite, et idéalement totale, de ce que pensent, sentent, désirent, font et sont les individus, qui constitue le totalitarisme et qui le distingue des formes moins ambitieuses de tyrannie ? Malheureusement, une telle démonstration exigerait beaucoup trop de temps. Pour cette raison, je me contente de vous demander, comme je l'ai déjà fait, de m'expliquer comment vous comptez vous y prendre pour conditionner les hommes dans leurs relations sociales ou humaines – notamment en ce qui concerne l'amour et l'amitié – et pour les priver des joies qu'elles pourraient leur procurer. Cela me semble d'autant plus important que vous nous avez montré que les hommes sont grandement incapables de goûter les joies de la culture parce qu'ils sont incapables de se les représenter clairement, n'ont pratiquement aucun désir pour elles, et n'ont pour cette raison pas davantage le désir de cultiver, chez eux-mêmes et chez les autres, la sensibilité et les aptitudes intellectuelles devant les rendre capables de ces joies. Effectivement, il

me semble que les hommes ne peuvent guère souffrir d'être privés de ces joies qu'ils ignorent, qu'ils ne désirent pas et qu'ils méprisent parfois, même si je reconnais volontiers qu'ils peuvent souffrir d'être enfermés dans une réalité mesquine, morne, ennuyeuse et pénible, qu'ils croient simplement être la vie, et qui l'est effectivement, dans la situation actuelle. Je crois cependant qu'il en serait autrement si vous parveniez à détériorer les relations sociales ou humaines, et à priver les hommes des joies que pourraient leur procurer l'amour et l'amitié. Car il est certain qu'ils peuvent plus facilement se les représenter et les désirer, et par conséquent souffrir de leur absence, et aussi des sentiments et des rapports humains mesquins et pénibles qui pourraient se substituer à eux, et dont le manque de sincérité et d'intensité deviendrait plus manifeste par leur comparaison avec ce qu'ils contrefont.

(La Famille, visiblement fatiguée, et ayant de la peine à se concentrer, avale encore quelques comprimés. Cela ne suffit pas à dissiper sa fatigue et à lui permettre de retrouver entièrement sa présence d'esprit. Son visage se ride de plus en plus, ses yeux s'entourent de cernes de plus en plus noirs, ses épaules se voûtent et sa respiration est de plus en plus oppressée. Elle affecte néanmoins un certain dynamisme, par sa manière de parler et son sourire crispé. Le Divertissement la fixe avec un sourire moqueur, puis jette un coup d'œil furtif à l'horloge.)

LA FAMILLE

Malgré mon amour du consensus et de la bonne entente, et malgré tout le respect que j'ai pour vous, vous me permettrez de ne pas être d'accord à propos ce que vous venez de dire, et d'essayer de vous rallier à mon opinion. Car si nous devons collaborer et travailler à la grande œuvre commune, ce sont des choses sur lesquelles il est nécessaire de nous entendre.

LE TRAVAIL

Parlez librement : vous avez le droit d'exprimer vos opinions. Tout comme j'ai le droit d'écarter votre candidature si je juge que vos idées ne sont pas compatibles avec l'exécution de mon projet. Car, comme vous l'avez dit, ce sont des choses trop importantes pour qu'il nous soit possible de diverger à leur sujet. C'est pourquoi je vous remercie déjà de votre franchise, et que j'admire le courage avec lequel vous supporterez sans doute les conséquences déplaisantes qu'elle pourrait avoir pour vous, si notre désaccord persistait et si nous ne parvenions pas en arriver à un consensus.

LA FAMILLE

(*Mielleuse.*) C'est plutôt moi qui vous remercie de m'avoir dit franchement ce qu'il en est. Et sachez que, la confiance inspirant la confiance, je parlerai aussi franchement que vous. De plus, je sais que, contrairement à la très grande majorité des hommes, nous ne sommes pas de grands enfants, mais bien des adultes ; et que, pour cette raison, nous réussirons sans doute à nous comprendre et à nous entendre.

LE TRAVAIL

Sans le moindre doute ! Nous vous écoutons.

LA FAMILLE

Si je vous ai bien compris, vous affirmez que les hommes souffriraient moins d'être privés des joies de la culture que des joies des relations sociales ou humaines, plus spécialement de celles de l'amour et de l'amitié, parce qu'ils n'arrivent pas à se représenter clairement et donc à désirer les premières, contrairement aux secondes. Pourtant ma longue expérience de Maman Suprême et mes nombreuses expériences d'experte du conditionnement m'ont appris qu'un désir que mes enfants n'ont pas peut être un grand mal pour eux, même plus grand que la privation des joies qu'ils pourraient désirer. Dans le cas de la culture, la situation devient alors parfaitement désespérée, même si mes enfants, toujours incultes ou rustres, ne sont pas le moins du monde désespérés d'être privés des joies de la culture, qu'ils ignorent ou méprisent, quand ce n'est pas les deux à la fois. Les voilà donc enfermés sans secours dans les maux d'une petite vie mesquine, laborieuse et ennuyeuse, en croyant que c'est là la seule réalité possible, pour eux ou pour tous les hommes, et dont il faut bien s'accommoder, coûte que coûte. Pas la moindre porte de sortie possible ! Les maux de cette existence peuvent donc durer indéfiniment et même s'aggraver de génération en génération, en l'absence d'aspirations vraiment différentes et supérieures qui pourraient pousser les hommes à résister et à lutter pour devenir plus libres et rendre leur existence moins mesquine. Cette atmosphère n'a-t-elle pas quelque chose de très lourd et de très oppressant ? Et mes enfants ne sont-ils pas condamnés à suffoquer lentement, en respirant cet air de plus en plus vicié ? Regardez donc leur teint grisâtre, leur visage décomposé et leur mine déconfite : il est évident qu'ils sont menacés d'asphyxie, et qu'ils ne savent pas même pas ce que c'est que de respirer de l'air frais et pur. On pourrait s'attendre à entendre leurs râles d'une minute à l'autre !

De telles personnes – qui ne sont des hommes qu'au sens biologique et étroit du terme, ce qui est tout ce qui importe, d'ailleurs – ne sont-elles pas encore plus à plaindre (si du moins nous pouvions éprouver de la

pitié) que d'autres personnes qui sauraient que la réalité actuelle pourrait être très différente, et qui pourraient s'élever, grâce à leur culture, au-dessus de cette réalité morne et pénible, et même tenter de la transformer pour le mieux ou de l'empêcher de se dégrader encore plus ? En fait, si ces dernières personnes n'étaient pas devenues tellement rares qu'elles en viennent à passer aux yeux de presque tous mes enfants – non seulement les pauvres, mais aussi les riches et les prétendues élites culturelles – pour des créatures mystérieuses, incompréhensibles et aberrantes existant seulement dans des contes de fées, nous serions confrontés à un sérieux problème : elles pourraient faire entrevoir cette réalité possible à vos esclaves et à mes enfants, la faire désirer à certains d'entre eux, cultiver leur goût pour elle, et donc les inciter à résister aux maux que nous leur imposons et qu'ils acceptent présentement comme des enfants sages. Ce serait là le premier pas pour que nos enfants-esclaves échappent à notre emprise et s'émancipent.

Enfin, s'il est vrai que les personnes réellement cultivées souffrent davantage parce qu'elles voient leurs aspirations les plus nobles non seulement déçues mais foulées aux pieds dans la société dans laquelle elles vivent, c'est justement parce qu'elles constituent une minorité tellement insignifiante qu'au lieu d'être visible, elle en devient risible, et peut donc être ignorée et méprisée par les troupeaux d'esclaves et de grands enfants qu'elles ont pour concitoyens, y compris les représentants officiels de la culture, tous héréditairement incultes, puisque je les ai conditionnés depuis le berceau à l'être et à le demeurer.

LE DIVERTISSEMENT

(Pris d'un irrésistible désir de parler.) Bravo ! C'est une explication très convaincante, en ce qui me concerne. Il me semble que vous et moi pouvons collaborer sur ce point. D'ailleurs, nous le faisons déjà, puisque je conditionne moi aussi les hommes pour en faire des ânes intégraux, tenant mordicus à leur inculture invétérée, et étouffant de leurs braiments tous les germes de pensée et d'art véritables, ainsi que toutes les aspirations individuelles, sociales et politiques ayant un objet plus noble que la servitude généralisée et les amusements que je leur destine, pour les chatouiller et les distraire. Et il va sans dire que monsieur le Travail et aussi madame la Consommation travaillent assidûment, chacun à sa manière, pour obtenir des effets semblables, et ainsi faire souffrir le vulgaire en l'enfermant dans une réalité étriquée et pauvre, laquelle il prend simplement pour « la » réalité ; tout en réservant une souffrance plus raffinée à l'homme cultivé, quand il existe.

Maintenant, il me semble que c'est à mon tour de faire preuve de franchise, madame la Famille. Si monsieur le Travail vous a fait cette dernière objection, ce n'est nullement parce qu'il était d'un avis contraire au vôtre et au mien, et ne comprenait pas déjà ce que vous nous avez

expliqué avec tant de clarté, mais plutôt parce qu'il voulait vous mettre à l'épreuve, et connaître ce que vous pensiez réellement. N'est-ce pas vrai ?

LE TRAVAIL

Hmm... C'est exact. Vous comprendrez que nous devons nous méfier de la complaisance des candidats, qui souvent cherchent plus à nous plaire et à nous flatter, qu'à mettre en œuvre les moyens les plus susceptibles de faire souffrir les hommes et de les priver de toutes les joies dignes de ce nom. Il est de notre devoir de nous assurer des sentiments et des opinions véritables de ceux que nous finançons et avec lesquels nous collaborons. J'espère que vous ne nous tiendrez pas rigueur de cette ruse. Vous comprendrez que nous avons aussi des prétentions totalitaires, et que notre empire ne doit pas s'étendre seulement sur les actes extérieurs, mais sur les sentiments et les idées qui sont enfouis au fond du cœur ou de la tête de chacun de nos collaborateurs.

LA FAMILLE

Je comprends parfaitement, puisque je cherche moi-même à m'assurer des idées et des sentiments les plus secrets de ceux sur qui j'exerce mon pouvoir.

LE TRAVAIL

Voilà qui est très bien !

Ceci dit, je vous invite à laisser de côté la manière dont vous rendez presque tous les hommes incultes, et l'humanité synonyme du vulgaire, pour nous expliquer plutôt la manière dont vous conditionnez les relations sociales ou humaines, et corrompez l'amour et l'amitié, afin de faire de ce qui pourrait leur procurer de l'agrément et même du bonheur, une source d'ennui, de tracas, de déception et de malheur, entre autres.

LA FAMILLE

D'accord. Seulement il n'est pas possible de séparer complètement ces deux questions. En effet, l'amour de la culture peut malheureusement être à l'origine de grandes amitiés, peut même jouer un rôle important pour certains amoureux, et donc peut soustraire dans une certaine mesure ces amis et ces amoureux à notre influence maléfique. Car serait-il possible, pour qui aime vraiment la culture, d'aimer vraiment quelqu'un – d'amitié ou d'amour – qui n'aime guère la culture, qui la déteste même, et qui se contente du peu qu'il est – en tant que travailleur-consommateur ou grand enfant – et des misérables occasions de se faire valoir ou de

s'amuser que nous leur offrons, nous, le Travail, le Divertissement, et aussi la Consommation, et enfin moi-même, la Famille ? Donc, par la dégradation généralisée de la culture qui résulte de nos efforts conjoints et même concertés, nous privons aussi les hommes d'une forme d'amitié ou d'amour au sens fort du terme, qu'il est impossible de concevoir et de désirer pour la majorité d'entre eux, et qu'il est très difficile de vivre pour les rares personnes qui sont capables de la concevoir et de la désirer. Et pour ces deux catégories de personnes, cela implique des maux supplémentaires et semblables à ceux qui découlent de la privation plus ou moins marquée des joies que pourrait procurer la culture.

LE TRAVAIL

Voilà que vous me parlez encore de la culture ! J'en ai assez d'entendre parler de culture ! Vous m'ennuyez, à la fin ! Quand je vous demande de me parler de l'amitié et de l'amour, je veux que vous me parliez de l'amitié et de l'amour, et pas de la culture ! Est-ce bien clair ? Car je ne saurais tolérer une forme aussi provocatrice d'insubordination, surtout chez une candidate à mon soutien économique et publicitaire. Alors répondez-moi : comment voulez-vous priver irrémédiablement les hommes des joies de l'amitié et de l'amour ? Et que ça saute !

LA FAMILLE

(L'air désolé et la voix chevrotante.) Mais c'est vous qui m'avez demandé de vous parler de la culture au départ, j'ai supposé que cette question pouvait vous intéresser... Puis vous m'avez mal comprise : en continuant à vous parler de culture, j'avais l'intention de vous montrer comment je réussis à priver les hommes d'amitié et d'amour. Je vous déclare humblement que si vous me laissez continuer...

(Le Travail interrompt brusquement la Famille, qui commence à avoir la larme à l'œil.)

LE TRAVAIL

Mais c'est que vous vous entêtez ! Vous savez que vous aggravez votre cas, n'est-ce pas ? Et pas un petit peu, hein ? Je vous ordonne de répondre sur-le-champ à ma question ! Sinon cela vous coûtera cher, croyez-moi !

LA FAMILLE

Mais c'est que j'essaie de faire... Je fais mon gros possible !

(Elle peine à réprimer ses pleurs.)

LE TRAVAIL

Qu'est-ce que vous avez à faire des grimaces comme ça ? Vous n'allez quand même pas vous mettre à pleurer ! Vous devriez savoir que ça ne prend pas avec moi.

LA FAMILLE

Bouhouhou ! Bouhouhou ! Sniff ! Bouhouhouhouhou ! Mais je fais du mieux que je peux ! Bouhouhouhouhouhouhouboubou !

LE DIVERTISSEMENT

(Avec un sourire de satisfaction.) Voilà, c'est finalement arrivé !

LE TRAVAIL

Je ne vais quand même pas tomber dans le panneau. Elle joue la comédie pour essayer de m'attendrir, c'est certain.

LE DIVERTISSEMENT

J'ai bien peur que non. Ou, du moins, si elle joue à la comédie, c'est qu'elle est très bien capable de se tromper elle-même.

D'ailleurs il fallait s'attendre à ce qu'elle finisse par craquer. All work and no play makes Sally a sad girl. Voilà ce qui se produit quand on ne maintient pas le fragile équilibre entre le travail et le divertissement.

LE TRAVAIL

C'est embarrassant, à la fin ! *(À la Famille.)* Allons, tâchez de vous maîtriser. Vous n'êtes plus un enfant !

LA FAMILLE

Quin-ouin, ouin-ouin, ooouiiiiinnn ! On fait don de soi et on se sacrifie jour et nuit, au boulot comme à la maison, et puis voilà comment on est récompensé... Bouhouhouhouhou ! Bouhouhouhouhouhouhouboubou !

LE TRAVAIL

(Au Divertissement.) Voyons, mais fais quelque chose !

LE DIVERTISSEMENT

(Avec espièglerie.) Que veux-tu que je fasse ?

LA FAMILLE

(Plus fort.) Bouhouhouhouhou ! Bouhouhouhouhouhouhouhouhou !
Ouuuuiin-ouuuuuiiinnnn, ooouuuuiiinnnn, ooouuuuiiinnnn, ooouuuuiiinnnn !
Je n'en peux plus, mais vraiment plus ! Boubouhouhouhouhouhouhouhou !
Bouhouhouhouhouhouhouhouhouhou ! Ouin-ouin, ouin-ouin, ooouuuuiiinnnn !

LE TRAVAIL

(En se bouchant les oreilles.) Je n'en peux plus moi non plus !
J'appelle la Sécurité pour qu'on me débarrasse d'elle !

LE DIVERTISSEMENT

(En prenant délibérément son temps.) C'est bon, c'est bon : je vais faire ce que j'ai à faire, puisqu'il le faut. Mais avant je veux te dire ma façon de penser. Que tu malmènes les travailleurs humains jusqu'à ce qu'ils flanchent, et puis qu'ils soient incapables de continuer à travailler, qu'ils donnent leur démission ou qu'on les mette à la porte, c'est très bien. On peut facilement les remplacer par les centaines de millions de chômeurs qui sont prêts à accepter n'importe quoi pour ne pas crever de faim et de froid. Mais il en va autrement quand il s'agit des divinités qui te servent et dont tu as besoin pour réaliser ton grand projet totalitaire. Qu'arrivera-t-il si tu fais faire régulièrement des crises de nerfs à la Famille, si elle en vient tôt ou tard à faire une dépression ou à être atteinte d'épuisement professionnelle, simplement parce que tu t'entêtes à exiger d'elle beaucoup trop de professionnalisme et de sérieux, et à ne pas la laisser s'amuser suffisamment. Si elle craque pour de bon, si elle devient incapable de remplir ses fonctions, qui donc va la remplacer ? Ce n'est pas comme s'il y avait une autre Famille pour prendre sa place ! Bien entendu, il ne faut pas qu'elle le sache, sinon elle pourrait faire des revendications.

LA FAMILLE

(Encore plus fort.) BOUHOUHOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOU !
BOUHOUHOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOU ! OUUUIIIN-
OUUUUIIINN, OOUUUUIIINN, OOOOUUUUUUUUIIINN,
OOOUUUUIIINN ! BOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOU !
BOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOUHOUBOU ! OUIIN-
OUIIN, OOUUIIN-OOUUIIN, OOOOUUUUUUIIINN !

LE TRAVAIL

(En se tordant les mains.) For God's sake, do something ! Sinon je te jure que je vais l'étriper !

LE DIVERTISSEMENT

Ne t'inquiète pas : c'est comme si c'était déjà fait. Même si sa médication a pour effet secondaire de provoquer des états dépressifs, il suffira de la chatouiller un peu pour qu'elle retrouve le moral et son professionnalisme habituel. Je te demande seulement en retour de ne pas te montrer trop rabat-joie.

(Le Travail acquiesce en grinçant des dents. Le Divertissement s'approche lentement de la Famille, lui pose doucement la main droite sur l'épaule et commence à essuyer ses larmes de sa main gauche. Celle-ci fait la moue et détourne la tête pour entraver le travail du Divertissement.)

LA FAMILLE

(En pleurnichant.) C'est pas juste, mais pas juste du tout ! Sniff ! Sniff ! Je me tue à l'ouvrage et ce n'est même pas reconnu ! Sniff ! Sniff ! Sniff ! Alors à quoi bon continuer à faire des efforts ! Bouhouhouhouhou !

LE DIVERTISSEMENT

Allons, allons. Il ne faut pas voir les choses en noir. Monsieur le Travail sait apprécier votre travail, même s'il ne le montre pas toujours suffisamment.

LA FAMILLE

Sniff, sniff ! C'est vrai, ce que vous dites ?

LE DIVERTISSEMENT

Bien sûr que c'est vrai ! C'est pourquoi il nous permet de nous amuser un peu, en regardant ensemble quelques scènes de télé-réalité familiale. Je vous avais bien dit que tous les appareils munis de caméras et de microphones que la Consommation et moi-même avons fait entrer dans les foyers familiaux, et que les mamans apportent souvent avec elles, finiraient par nous servir à quelque chose.

LA FAMILLE

Vraiment ? Youpi ! On va bien s'amuser, enfin !

(Elle se trémousse sur sa chaise, par anticipation.)

LE DIVERTISSEMENT

Mais en échange monsieur le Travail vous demande de bien vouloir introduire, présenter, commenter et expliquer les scènes familiales que nous nous apprêtons à regarder. Vous pouvez faire ça pour nous, n'est-ce pas ?

LA FAMILLE

Je le jure sur la tête de mes enfants !

LE DIVERTISSEMENT

Good girl ! *(En se retournant vers le Travail.)* Alors, où en étions-nous ?

LE TRAVAIL

Je m'apprêtais à dire, avant cette crise de... avant ce malencontreux contretemps, que les formes d'amitié et d'amour fondées sur la culture sont nécessairement réservées à un petit nombre d'hommes, même dans des conditions culturelles bien meilleures que les conditions actuelles et qui n'ont probablement jamais existé. C'est à propos de l'amour et de l'amitié dont pourraient être capables les hommes moins exceptionnels, plus normaux, plus communs, plus vulgaires, que je veux vous entendre. Car sous aucun prétexte il ne faut ménager ceux qui toujours ont constitué, constituent et constitueront la très grande majorité de l'humanité ! C'est là notre principale raison d'exister et notre principal devoir !

LA FAMILLE

(Avec vivacité.) Alors nous pouvons regarder une scène familiale pour vous répondre ? C'est ce que monsieur le Divertissement m'a dit !

LE TRAVAIL

(En serrant les dents et en ouvrant à peine la bouche pour articuler.)
Oui, oui, oui... Bientôt. Mais avant il faut nous expliquer quelque peu les choses. Si vous nous montrez que vous êtes capable d'être raisonnable, nous nous ferons un plaisir de regarder quelques scènes familiales avec vous. Chaque chose en son temps !

(La Famille essuie ses larmes et s'assied bien droit.)

LA FAMILLE

(Avec enthousiasme.) C'est d'accord ! Je connais justement quelques belles petites scènes familiales qui pourront servir à étayer mon propos, le moment venu. Vous allez voir, nous allons bien nous amuser.

(À nouveau très professionnelle.) Venons-en donc aux hommes du commun, qui sont tous de grands enfants, comme je ne cesse de le répéter. En fait, ils n'ont pas une idée précise de ce que pourraient être l'amour et l'amitié. Bien sûr, ils parlent souvent d'amour et d'amitié et en disent du bien – ce qui ne change rien à l'affaire, bien au contraire. Sur ce point ils sont encore plus ignorants et aveugles que sur celui de la culture – ce qui n'est pas peu dire, vous comprenez bien ! Mes grands enfants savent pour la plupart qu'ils n'ont pas une idée claire de la culture, et qu'ils n'ont pas pour elle un désir même modéré. Mais, en ce qui concerne l'amour et l'amitié, il en va autrement : ils parlent très souvent d'amitié et d'amour, comme s'ils comprenaient de quoi il s'agit, comme s'ils en avaient bien évidemment fait l'expérience, comme s'ils avaient pour eux un fort désir. Bref, ils se racontent des histoires !

C'est certain : ces spécimens moyens de l'espèce humaine souffrent davantage des déceptions de l'amour et de l'amitié que de la culture. Mais ce n'est pas parce qu'ils sont moins ignorants de la nature de ces relations et des joies qu'elles devraient leur procurer. C'est justement le contraire : ils les désirent ou s'imaginent les désirer plus fortement, et en attendent de plus grandes joies, tout en se trompant à leur sujet comme sur leur propre compte, en ce qui concerne la nature véritable de leurs désirs et des sentiments qu'ils sont capables d'éprouver. C'est l'écart important entre la réalité et les espoirs irréfléchis et mal compris qui fait de l'amour et de l'amitié mêmes une source de souffrance pour les hommes normaux. Et s'il est vrai que les attentes de beaucoup d'entre eux en viennent à être en

deçà de ces espoirs, et à être parfaitement adaptées aux petits sentiments tièdes et mesquins qu'on appelle à tort et à travers « amour » et « amitié », la situation n'en est que plus désespérée, pour eux et pour tous ceux auxquels ils communiqueront leur atrophie sentimentale. Bref, ce n'est pas donné à la première maman-travailleuse venue de connaître l'amour et l'amitié.

Mais je vois que vous vous impatientez déjà à écouter ce qui vous semble être des considérations bien générales ; et que vous êtes sur le point de me demander de vous exposer mon plan pour rendre les hommes incapables d'amour et d'amitié, pour corrompre ces sentiments et les en détourner quand ils les éprouvent, et pour leur substituer d'autres sentiments auxquels on donne le même nom, tout ça dans le but de les priver de l'occasion de les éprouver. Et vos volontés étant pour moi des ordres, voilà comment je veux m'y prendre.

(Platement prosaïque.) Contrairement aux belles histoires que je raconte à mes enfants et qu'ils se racontent à mon sujet, les familles sont avant tout – maintenant comme avant, et pour toujours, je l'espère – des associations économiques où les intérêts matériels les plus rudimentaires, la satisfaction des besoins et la recherche du confort jouent un rôle primordial. Certes, on oppose souvent mes incarnations au travail et à la consommation, en invoquant des sentiments nobles et élevés qui s'y manifesteraient ; mais ce ne sont là que des illusions auxquelles j'ai recours pour tromper et enchaîner mes enfants, et pour les pousser à se tromper et à s'enchaîner mutuellement.

Tâchons d'imaginer dans quelle situation matérielle et affective se trouve un jeune couple désirant fonder une famille, se liant par le mariage (seulement civil ou aussi religieux, que m'importe !) ou devenant conjoints de fait, et faisant l'achat d'une maison, pour pouvoir s'y enfermer avec sa progéniture et l'y élever, prétendument loin des influences nocives de la société. Il va sans dire que ces époux ou ces conjoints – même s'ils parlent quotidiennement de leur amour l'un pour l'autre, et aussi pour leurs futurs enfants – se considèrent mutuellement comme des instruments devant, par leur travail, assurer la sécurité financière du foyer, contribuer à la satisfaction des besoins des enfants comme des adultes, et leur procurer un certain confort. Alors, même si ces parents en devenir aiment vraiment leur conjoint au départ – ce qui est bien loin d'être toujours le cas –, même s'ils n'ont pas décidé de constituer un couple par incapacité d'être seuls, pour imiter les autres, pour ne pas donner l'impression que personne ne veut d'eux, ou simplement par attirance physique et sexuelle, ces sentiments très prosaïques contaminent leur amour, le dégradent et contribuent à transformer l'amoureux en une espèce d'associé dont il faut s'assurer la collaboration pour la réussite d'une entreprise commune, à savoir le fait de fonder une famille, et de faire vivre et d'élever les enfants qui y naîtront. En fait, c'est là le meilleur moyen de détruire l'amour, de le corrompre et d'y substituer d'autres

sentiments qui n'ont absolument rien à voir avec lui. La famille étant une association foncièrement économique, dans tout ce que cela peut avoir de petit, de mesquin et de fastidieux, elle rabaisse presque inmanquablement à la plate réalité des sentiments initialement plus élevés, en augmentant le poids des peines quotidiennes des amoureux, à la maison comme au travail. Les conjoints se dégradent, et leurs sentiments se trouvent redirigés vers des objets plus prosaïques. Bientôt ils n'ont plus la constitution sentimentale nécessaire à l'amour, aussi bien en tant que sujet qu'en tant qu'objet de cet amour. Et alors les parents seront d'autant plus disposés à se laisser entraîner par les sentiments plus prosaïques ou puériles que suscitent les obligations et les divertissements familiaux, que leur amour est affaibli par eux. Une fois cette mécanique mise en marche, son dynamisme est tel qu'il est à peu près impossible de l'arrêter et de renverser la vapeur.

Quant à tous ceux – beaucoup plus nombreux – qui n'éprouvent pas vraiment d'amour l'un pour l'autre, qui sont seulement unis par un vague sentiment de sympathie ou par le désir commun de fonder une famille, il va de soi que ces sentiments prosaïques, en l'absence d'un amour fort pour s'opposer à eux, pourront se déployer encore plus librement, et enfermer les nouveaux parents dans une réalité sentimentale qui n'est que le prolongement du monde du travail, comme le sont aussi, à leur manière, la consommation et les divertissements.

Dans les deux cas, mais de manière différente, ce qu'on considère être – par un grave abus de langage – non seulement une relation amoureuse, mais la relation amoureuse normale, ne pourra guère leur procurer un véritable bonheur, soit en les privant d'un tel bonheur, qu'ils espéraient ; soit en leur faisant sentir le poids de tous les tracas, petits et grands, de la vie familiale, dont ils espéraient peut-être tirer un plaisir valant bien ces peines, et réussir à faire une occasion de s'accomplir pleinement en tant que personnes humaines, c'est-à-dire en tant que mamans.

LE TRAVAIL

Mais n'est-il pas à craindre que, si les amoureux s'aiment vraiment, leur amour leur suffise, et qu'ils ne désirent nullement fonder une famille qui pourrait transformer ce sentiment en quelque chose de morne et de mesquin, et les enchaîner encore plus étroitement à la vie de labeur et aux peines directes et indirectes que je leur destine, avec l'aide de mes deux associés ?

LA FAMILLE

Je ne peux que sourire en entendant ces paroles qui détonnent avec ce que vous dites normalement, et même avec votre personne, en ce qu'elles

laissent supposer la croyance naïve en la puissance d'un romantisme béat sur les actions des hommes, et en sa capacité à leur procurer le bonheur.

LE TRAVAIL

Je vous sais gré de me croire dépourvu de ce sentimentalisme aussi puéril que chimérique. Autrement je me serais senti gravement offensé. Mais veuillez quand même répondre à ma remarque.

(La fatigue de la Famille commence à nouveau à se manifester par divers symptômes : yeux cernés, paupières bouffies, teint verdâtre, souffle court, bâillements difficilement réprimés, regard égaré, etc. Pour remédier à la situation, elle prend encore quelques comprimés.)

LA FAMILLE

(Froidement cynique et méthodique.) En réalité, les choses ne se passent presque jamais comme vous le dites. On a raconté à tous les grands enfants, alors qu'ils étaient encore tout petits, que la famille est le fruit et l'aboutissement normal ou ultime de l'amour, même si – ou justement pour cette raison – elle réduit l'intensité de ce sentiment, détourne de lui les amoureux, et le pervertit, à supposer qu'il existe véritablement au départ. C'en est rendu à un point tel que même les couples homosexuels, dont on aurait pu croire qu'ils étaient davantage capables de résister à ma propagande, en viennent de plus en plus souvent à donner la même fin à leur relation que les couples hétérosexuels, et à réclamer – au nom de l'égalité et de la liberté sexuelle et amoureuse – le droit de se charger bêtement d'obligations et de peines qui vont réduire ou anéantir cette liberté même, dont ils pouvaient pourtant déjà bénéficier à un degré plus grand que les couples hétérosexuels. En plus de leur incapacité biologique à se reproduire ensemble, on n'exerce pas de pressions sociales et morales devant les pousser à avoir des enfants. Mais c'est bien connu : les amoureux, encore plus que les autres hommes, ne sont généralement pas reconnus pour leur lucidité. Ainsi, même en supposant que les amoureux ne croient pas à de telles balivernes (ce qui arrive plus rarement qu'on ne peut l'imaginer), même s'ils savent que la famille est de manière générale très incompatible avec l'amour, ils seront tout disposés à croire – aveuglés par leurs sentiments – que cela ne peut pas arriver à leur amour, qui est véritable et fort, contrairement à l'amour faible ou inexistant de ceux qui ne s'aiment pas ou ne s'aiment plus après avoir eu des enfants. Ce piège est d'autant plus efficace que, dans la majorité des cas, ils ont raison en ce qui concerne la faiblesse de l'amour des autres couples ; et que l'idée qu'ils se font de leur amour flatte leur vanité et leur monte à la tête.

(De plus en plus monotone.) Mais il nous faut envisager d'autres cas de figure, pour bien comprendre les multiples manières dont l'étau de la famille peut se resserrer sur les amoureux, et les pousser à détruire le sentiment qu'ils disent leur être le plus cher. Par exemple, il se peut qu'un des deux amoureux désire avoir des enfants, alors que l'autre n'en veut pas. Ce désaccord est normalement à l'origine de querelles assez vives entre ces amoureux, et qui peuvent se terminer de différentes manières, mettant toutes fin presque infailliblement à leur amour, sans possibilité de le faire revenir d'entre les morts. Il se peut que celui qui veut avoir des enfants réussisse à convaincre l'autre d'en avoir, pour l'amour de lui : il s'ensuivra les conséquences que je viens tout juste de décrire, et qui seront aggravées par le fait que l'un des deux partenaires se lance dans cette entreprise à contrecœur et que l'autre, loin d'être reconnaissant du sacrifice, lui fera souvent des remarques – à tort ou à raison – sur son manque de bonne volonté et d'implication dans ce projet. Il se peut aussi que celui qui ne veut pas avoir des enfants convainque l'autre de ne pas en avoir, pour l'amour de lui : il s'ensuivra probablement que ce dernier se sentira brimé dans ses désirs et dans son amour, qu'il tiendra son amoureux responsable de l'avoir privé de ce qu'il désire le plus au monde, qu'il lui en voudra et qu'il lui adressera régulièrement des reproches, ce qui chassera peu à peu l'amour de leur relation, laquelle prendra fin ou deviendra un véritable enfer, si elle se poursuit malgré tout. Enfin il se peut qu'aucun des deux amoureux ne cède : cela devrait mener assez rapidement à une rupture, qui sera très pénible de part et d'autre, et qui pourrait aigrir suffisamment les principaux concernés et leur faire croire que l'amour n'est qu'une belle illusion, puisque chacun attendait de l'autre qu'il cède par amour pour lui. Celui qui ne veut pas d'enfants renoncera peut-être aux relations dites amoureuses, alors que l'autre ne cherchera plus le grand amour, mais seulement un partenaire ou un associé, qui lui semblera plus ou moins « sympa », « sérieux » et « prêt à s'engager », pour fonder une famille.

(La Famille reprend péniblement son souffle. Le regard du Divertissement croise celui du Travail.)

LE DIVERTISSEMENT

Je crois qu'il serait temps de regarder l'une des scènes familiales afin de voir de nos propres yeux toutes les merveilles dont vous nous parlez. Voilà la télécommande.

LA FAMILLE

(S'animant soudainement.) Vous allez voir que je ne vous raconte pas n'importe quoi, et que mes propos collent à la réalité !

(La Famille commence à zapper et ne parvient pas à trouver immédiatement la scène dont elle a besoin. On voit apparaître successivement sur l'écran : un marmot marcher à quatre pattes et s'approcher lentement du bol du chien de la famille en grognant, alors que le cabot en question le regarde avec perplexité ; deux mains qui chatouillent un bambin, lequel gigote et hurle comme s'il avait le diable au corps ; deux mamans qui se disputent pour savoir si elles doivent ou non acheter une console de jeux vidéos à leurs petits chéris ; un gamin qui fait une « crise du bacon » dans un magasin de jouets ; une fillette qui fait des pirouettes alors que sa maman, son papa, sa grand-maman, son grand-papa, ses tantes et ses oncles la filment tous avec leurs téléphones intelligents ; le petit Jérémie qui fait son premier caca dans son « petit pot » ; un papa qui montre à son fiston comment conduire le « tracteur à gazon » ; une maman qui tance vertement sa fille de 14 ou 15 ans parce qu'elle est rentrée à la maison à 20 heures 12 minutes, et non à 20 heures précises, et qui lui dit qu'elle finira par se faire agresser si elle continue à traîner comme ça dans les rues ; etc.)

LE TRAVAIL

Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

LA FAMILLE

Ce n'est pas de ma faute. Vous comprendrez qu'il existe au minimum plusieurs centaines de millions de chaînes familiales, et qu'il n'est pas facile de trouver ce que l'on cherche. Ah... Oui ! Voilà !

(Dans une chambre à coucher faiblement éclairée par une lampe de chevet, et encombrée par un mobilier beaucoup trop imposant. On entend le vrombissement régulier d'un ventilateur de plafond. Du côté gauche du lit conjugal, le futur papa, la tête profondément enfoncée dans son oreiller moelleux, respire péniblement. Du côté droit, la future maman – une femme de 37 ou 38 ans – regarde avec une joie enfantine l'écran de son zPhone. Elle secoue doucement l'épaule du futur papa. Comme celui-ci ne se retourne pas, elle le secoue brusquement. Le futur papa finit pas se retourner.)

LE FUTUR PAPA

(Encore somnolent, le visage verdâtre et la morve au nez.) Hein ?
(Se mouchant.) Qu'est-ce qu'il y a ?

LA FUTURE MAMAN

(Fermement.) Il faut qu'on parle.

LE FUTUR PAPA

(Se mouchant encore.) Je ne me sens pas très bien et je suis crevé. Je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière et j'ai eu une journée d'enfer au bureau. Est-ce que ça peut attendre à demain ?

LA FUTURE MAMAN

(Toujours avec fermeté.) Moi aussi j'ai eu une journée difficile au bureau et ce n'est pas une raison pour qu'on ne se parle pas. Il y a trois jours qu'on ne s'est presque pas vus. Et n'essaie pas d'utiliser ta grosse grippe d'homme pour te défiler !

LE FUTUR PAPA

(Soupir.) Je t'écoute : qu'est-ce que tu veux me dire ?

(La future maman se rapproche du futur papa. Celui-ci se mouche encore une fois. Elle tend vers lui son zPhone.)

LA FUTURE MAMAN

(Attendrie) Regarde ce que Julia a mis sur Facebook. C'est Jessica qui chante la comptine qu'elle a apprise à la garderie. C'est vraiment mignon.

VOIX DE FILLETTE

1, 2, 3, j'ai pondu trois œufs
Dit la poule bleue.
1, 2, 3, si je compte jusqu'à 3,
Mon œuf est en chocolat.
1, 2, 3, 4, 5, 6, si je compte jusqu'à 6,
Mon œuf est en pain d'épice.
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, si je compte jusqu'à 9,
Qu'il est beau mon œuf !

LE FUTUR PAPA

C'est pour ça que tu m'as réveillé ?

LA FUTURE MAMAN

Non, évidemment.

LE FUTUR PAPA

Alors qu'est-ce qu'il y a ?

LA FUTURE MAMAN

Tu ne devines pas ce que je veux te demander.

LE FUTUR PAPA

Non.

LA FUTURE MAMAN

(Avec fermeté.) Je veux qu'on essaie encore une fois d'avoir un enfant. Juste une autre fois.

LE FUTUR PAPA

Mais on en a discuté ensemble et *(éternuement)* je croyais que l'affaire était réglée.

LA FUTURE MAMAN

J'ai changé d'idée.

(La respiration du futur papa devient de plus en plus pénible. Il transpire à grosses gouttes.)

LE FUTUR PAPA

(Avec impatience.) Mais tu es déjà tombée trois fois enceinte et tu

as fait trois fausses couches. (*Violent éternuement.*) Tu veux vraiment encore essayer une quatrième fois ?

LA FUTURE MAMAN

(*Inébranlable.*) Je veux essayer une quatrième fois.

LE FUTUR PAPA

Mais tu n'y penses pas, chérie ! (*Violent éternuement.*) On est encore en train de payer les frais médicaux pour tes trois fausses couches, et il faut souvent faire des heures supplémentaires juste pour joindre les deux bouts. (*Violent éternuement.*) On en a encore pour au moins cinq ans. (*Violent éternuement.*)

LA FUTURE MAMAN

C'est mon horloge biologique qui me parle. J'aurai 38 ans le mois prochain. C'est le moment où jamais ! Quand j'aurai dépassé la quarantaine, il sera trop tard. Et tu sais que je ne tombe pas enceinte facilement... On a essayé pendant dix ans, et c'est seulement arrivé trois fois.

LE FUTUR PAPA

(*Excédé.*) Tant mieux ! C'est bien assez !

LA FUTURE MAMAN

(*Pleurnicheuse.*) Tu ne me parlerais pas comme ça si tu m'aimais.

LE FUTUR PAPA

(*Exaspéré.*) Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, si tu ne tombes pas enceinte facilement ?

(*Il se mouche bruyamment.*)

LA FUTURE MAMAN

Je veux une thérapie hormonale.

LE FUTUR PAPA

(Sa respiration s'accélère.) Mais on n'en a pas les moyens !

LA FUTURE MAMAN

On trouvera bien les moyens. Il faudra seulement nous serrer un peu plus la ceinture.

LE FUTUR PAPA

(Encore plus verdâtre.) Ouf ! Je ne me sens vraiment pas bien.

LA FUTURE MAMAN

Pauvre petit !

LE FUTUR PAPA

Est-ce qu'on peut en reparler demain ? Je veux pouvoir penser à tout ça la tête froide.

LA FUTURE MAMAN

(Avec un regard haineux.) Je ne vois pas ce qu'il y a à discuter. Je veux essayer une quatrième fois, un point, c'est tout ! Il me semble que ce n'est pas beaucoup te demander, si tu m'aimes.

LE FUTUR PAPA

(À bout de nerfs.) Et toi, si tu m'aimais vraiment, tu ne te foudrais pas de ce que je veux ! Est-ce que c'est trop te demander d'attendre à demain, quand j'aurai toute ma tête ? Je n'en peux plus ! J'en ai marre, à la fin ! *(Violents étouffements.)*

LA FUTURE MAMAN

(Hystérique.) Julia avait raison, finalement. Je ne voulais pas la croire, mais elle avait raison. Bouhouhouhou ! Tu ne m'aimes pas ! Tu ne m'aimes pas du tout ! Si tu m'aimais, tu ne crierais pas comme ça ! Tu comprendrais que c'est vraiment important pour moi d'avoir des enfants et d'être mère. Mais non : tu ne m'aimes pas ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! C'est parce que je commence à être vieille, hein ? Dis-le ! Dis-le, que tu me trouves vieille et laide ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou !

LE FUTUR PAPA

Allons, ça ne sert à rien de crier et de pleurer. Arrête, s'il te plaît.

(Il essaie de lui prendre la main.)

LA FUTURE MAMAN

(En hurlant.) Touche-moi pas ! Julia avait raison. Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! C'est mauvais signe, que tu ne veuilles plus avoir d'enfants. Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Tu vas me quitter et partir avec une p'tite jeune, qui a un beau p'tit cul pis des seins fermes ? C'est ça, hein ? Avoue ! Avoue ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Les hommes, vous êtes tous pareils ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou ! Bouhouhouhou !

LE FUTUR PAPA

(En hurlant lui aussi.) Espèce de folle ! Vas-tu la fermer ?

(Il lance son oreiller contre le mur.)

LA FUTURE MAMAN

(Arrêtant brusquement de pleurer.) Tu essaies de m'intimider ? Ça ne marchera pas ! Tu ne me fais même pas peur, tu sais ?

(La future maman le frappe au visage avec son oreiller. Le futur papa le lui arrache et lui en donne un coup sur le dessus de la tête. Elle l'accuse de tous les maux de la terre, puis elle recommence à pleurer en enfonçant son visage dans les draps déjà mouillés de larmes. Pour sa part, le futur papa lui tourne le dos et essaie de dormir. Violents étternuements. Il se relève pour se moucher bruyamment et boire un peu d'eau.)

LE FUTUR PAPA

(En maugréant.) C'est bon, tu as gagné : on va essayer une quatrième fois. Informe-toi pour la thérapie hormonale et tiens-moi au courant.

LA FUTURE MAMAN

(Arrêtant brusquement de pleurer.) C'est vrai, tu veux bien ? Je savais que Julia se trompait ! Je te jure, tu ne le regretteras pas ! Ça va être merveilleux ! Merveilleux, je te dis !

(Elle l'embrasse avec passion. Elle enlève sa nuisette, s'assied à califourchon sur le futur papa, et lui enfonce le visage dans sa poitrine. Celui-ci suffoque et, ne parvenant pas à se dégager, éternue abondamment sur les seins et au visage de la future maman, qui crie de dégoût. Après avoir essuyé soigneusement avec un mouchoir le mucus dont elle était recouverte et éteint la lampe, elle revient à la charge. On n'entend plus que la respiration oppressée du futur papa.)

(Le Divertissement se tord de rire alors que le Travail se gratte le côté de la tête de son index droit, l'air perplexe.)

LA FAMILLE

Vous voyez donc de quelle manière l'amour intervient dans la procréation.

LE DIVERTISSEMENT

Alors la suite promet !

LE TRAVAIL

Voilà une belle scène, qui vous arrange. Mais les choses ne se passent pas toujours ainsi. Il peut arriver assez souvent que les travailleurs qui ne veulent pas d'enfants se mettent en couple. Et alors, à supposer qu'ils s'aiment vraiment, la progéniture qu'ils n'auront pas et les soins qu'ils n'auront pas à lui donner ne pourront pas étouffer cet amour. C'est très fâcheux.

LA FAMILLE

(*À nouveau très professionnelle.*) Alors mettons nos deux amoureux dans cette autre situation. Pour l'instant, ils n'ont pas l'intention d'avoir des enfants. Mais un accident est si vite arrivé : voilà que la femme est enceinte. Souvent, sous prétexte de « prendre leurs responsabilités », ou par aversion pour l'avortement ou l'adoption, ils décideront d'un commun accord de garder l'enfant imprévu, avec encore une fois toutes les conséquences que j'ai décrites précédemment. Ou encore : la future maman décidera, pour les mêmes raisons, de garder l'enfant, alors que son amoureux, lui, préférerait vivement se défaire de ce fardeau encombrant, d'une manière ou d'une autre. Deux choix s'offrent à lui, tous les deux insatisfaisants et fortement incompatibles avec l'amour que nous supposons que les principaux concernés ont l'un pour l'autre. Ou bien le conjoint – par faiblesse ou par bêtise, par amour ou par sens des responsabilités ; ce qui revient en gros au même – se soumet à la volonté inviolable de sa bien-aimée et de la future maman, et décide de jouer le rôle de papa, tel qu'on l'attend de lui : cela aura les mêmes conséquences que la possibilité semblable du cas de figure précédent, mais celles-ci seront encore aggravées par le fait que l'homme rétif à avoir des enfants a dû plier rapidement devant la nécessité et a donc fait davantage violence à ses désirs. Ou bien ce même conjoint refuse de se soumettre à la volonté de sa bien-aimée et de se laisser « papaïfier » par elle : ce qui mène inmanquablement à une rupture, à la fin de l'amour, à des obligations plus grandes pour la mère monoparentale qui doit prendre soin de son enfant toute seule, et à l'obligation pour l'homme de payer une pension alimentaire à la maman pour l'aider à subvenir aux besoins d'un enfant qu'il ne voulait pas et qu'il ne veut toujours pas – ce qui fait peser encore plus lourdement sur lui les chaînes du travail, tout en le privant plus grandement des biens réels ou supposés qu'il devrait recevoir comme récompenses de ses peines. S'il n'est pas content de son sort, il n'a pas le moindre recours légal. Et s'il a le culot de se plaindre, il parviendra seulement à passer pour un méchant égoïste qui ne veut pas « prendre ses responsabilités » et qui n'est pas prêt à se sacrifier pour élever son enfant. « Qu'il se compte donc chanceux de s'en tirer seulement avec l'obligation de payer une pension alimentaire, alors que la maman dévouée donne de sa personne ! », dira-t-on. Et, comme d'habitude, cette maman se croit

dans son bon droit, d'autant plus qu'aucune autre possibilité ne s'offre à elle pour atténuer sa servitude, que d'accroître celle de son ancien conjoint, qui n'a pas voulu servir de papa à son enfant, et contre lequel elle a probablement une dent. Bien entendu, je n'ai nullement l'intention de la détromper et de l'éclairer à ce sujet, car cela pourrait l'inciter à se liguer avec les autres mamans, et aussi avec les hommes qui ne veulent pour rien au monde devenir des papas, pour accroître leur liberté respective. Ces hommes en sont donc réduits à prendre, d'une manière ou d'une autre, leur mal en patience, sauf s'ils ont assez de cran ou sont assez endurcis pour opter pour l'une des quatre solutions suivantes, et s'ils ont le courage d'assumer les conséquences de leurs actes, contrairement à ce qu'on leur reproche. (*Un sourire carnassier se dessine peu à peu sur les lèvres de la Famille.*) Car ils peuvent aller se cacher dans un coin reculé du monde où on ne les retrouvera pas pour les obliger à prendre contre leur gré « leurs responsabilités », mais où ils devront forcément recommencer leur vie à zéro. Car, s'ils disposent des connaissances et des moyens médicaux nécessaires, ils peuvent essayer de provoquer subtilement une interruption de grossesse, ou même s'improviser avorteurs, avec les moyens du bord et par la force. Car, s'ils sont vraiment en colère, ils peuvent éventrer la pauvre maman, question de tuer le mal dans l'œuf, avant même qu'il ne voie le jour, et ainsi se venger sauvagement de celle qui a fait si peu de cas de la manière dont ils voulaient mener leur vie ; ce qui les expose évidemment à de déplorables conséquences judiciaires. Car, s'ils trouvent moralement répréhensible de s'en prendre à la vie d'un être humain vivant et d'un autre encore à naître, s'ils jugent la mort préférable à des décennies de prison, ou s'ils évaluent que leurs chances de ne pas être reconnus coupables en plaidant la folie temporaire ne sont pas assez bonnes (pourtant, qui donc pourrait commettre un crime aussi atroce sans avoir un accès de folie ?), ils peuvent toujours se suicider, et exprimer ainsi de manière radicale et définitive le refus des obligations qu'on voulait leur imposer.

LE TRAVAIL

Bien du plaisir en perspective !

LE DIVERTISSEMENT

Et surtout de beaux faits divers, qui feront les manchettes, qu'on ne manquera pas d'exposer bêtement, et qui indigneront à coup sûr les bons bourgeois, les honnêtes travailleurs et toutes les mamans du monde ; sauf peut-être celles, bien entendu, qui suscitent elles-mêmes la stupeur et l'effroi en mettant leur adorable poupon dans le congélateur, dans le four ou dans le conteneur à déchets ! Car comment donc peut-on refuser de

manière aussi catégorique le merveilleux rôle de maman ? C'est à n'y rien comprendre !

(La Famille prend la télécommande et zappe : une visite familiale dans un centre de soins de longue durée, pour aller voir grand-maman, qui est paralysée d'un côté et qui est parfaitement gâteuse ; un mariage de petits-bourgeois nord-américains sur une plage de la République Dominicaine ; un orthodontiste qui installe un appareil élargisseur de palais à un gamin, alors que papa et maman regardent la facture que leur tend sa secrétaire ; une maman, assise à son bureau, qui écrit un billet pour la section « boîtes à lunch » de son blogue destiné à d'autres mamans ; une autre maman qui tance vertement son frère parce qu'il a osé allumer une cigarette chez lui, alors qu'elle lui rendait visite avec ses enfants, ce qui revient non seulement à nuire à leur santé, mais aussi à leur donner le mauvais exemple et à les inciter au tabagisme ; un papa qui se dispute avec une enseignante parce qu'elle a donné à son fils – qui écrit sans faire de fautes, il le sait bien – une mauvaise note en français ce qui va aggraver son manque chronique d'estime de soi ; etc.

(À l'intérieur d'une maison, la nuit. Bruit de serrure. Une porte s'entrouvre et une silhouette d'homme se faufile à l'intérieur. Il marche sur la pointe des pieds, sans faire le moindre bruit. Puis il trébuche sur quelque chose.)

LA FUTURE MAMAN

(Apeurée.) Il y a quelqu'un ?

L'HOMME PRÊT À TOUT

(De manière très convaincante.) Miaou ! Miaou ! Miaou !

LA FUTURE MAMAN

(Grondeuse.) Tranquille, Grisounette, tranquille ! C'est la nuit !

(L'homme continue à avancer furtivement. Il ouvre doucement la porte d'une chambre à coucher. La lampe de chevet s'allume. Une femme enceinte de six mois, interloquée, fixe l'homme. Elle commence à crier. L'homme, après avoir pris un marteau qu'il avait dans la poche de son manteau, se précipite sur elle. Il la renverse et

il lui enfonce son genou dans la poitrine pour l'immobiliser. Alors qu'elle continue à crier et à se débattre tant bien que mal, il lui assène onze coups de marteau à la tête. Fin de la lutte. L'homme empoigne un couteau de cuisine, éventre le corps inanimé pour en extraire un fœtus ensanglanté, lequel il jette par la fenêtre, après avoir tranché le cordon ombilical. Il se grille ensuite la cervelle avec un revolver.)

LE DIVERTISSEMENT

De toute beauté ! Si vous le permettez, j'aimerais utiliser cette scène dans un de mes films américains. Bien entendu, votre nom apparaîtra dans le générique, comme il se doit.

LE TRAVAIL

(À la Famille.) Bien que je sois capable d'apprécier à sa juste valeur cette manière expéditive de régler ses problèmes, il me semble que vous choisissiez des exemples trop extrêmes et trop rares pour bien servir votre cause.

LA FAMILLE

Pourtant ce dernier exemple, très atroce, montre à quel point la réalité familiale quotidienne doit avoir souvent bien peu de chose à voir avec l'amour, puisqu'elle finit par pousser des papas et aussi des mamans à tuer leurs proches, et parfois à se suicider par la suite. Pour chaque personne qui passe à l'acte, il y en a au moins dix mille qui rêvent tôt ou tard de le faire, mais qui n'en n'ont pas courage.

LE TRAVAIL

Cela se peut bien. Cependant c'est difficile à vérifier, voire impossible. C'est pourquoi je vous demande, autant que possible, de vous en tenir à des scènes plus fréquentes. Mais passons. Car je voudrais vous entendre sur un autre aspect de la question.

Les amoureux véritables – s'ils existent – ne peuvent-ils pas, après que la vie familiale a détérioré et fait disparaître leur amour, lui substituer un sentiment moins intense, mais plus stable et durable, et peut-être plus susceptible de leur être agréable et utile, et donc de leur procurer du bonheur, c'est-à-dire l'amitié ? Et ne peut-il pas en être ainsi aussi quand

ils décident de se séparer ou de divorcer, parce qu'ils ne s'entendent pas sur le fait d'avoir ou non des enfants, ou en raison de la vie ennuyeuse, pénible ou même insupportable qui a découlé d'une décision positive sur ce point ? Si tel est le cas, n'est-ce pas déjà trop laisser à ceux qui ont déjà eu la chance de connaître l'amour, au sens fort du terme ?

LA FAMILLE

(Avec rigueur.) Comme si deux personnes qui se sont vraiment aimées pouvaient généralement demeurer de bons amis ! Bien au contraire, il est bien possible qu'elles ne s'en détestent que davantage, puisque, aigries, elles se tiendront l'une l'autre responsables de leur déception amoureuse, qu'elle soit due à la pauvreté sentimentale, aux peines de leur vie familiale, et à son pouvoir dégradant en tous points et très incompatible avec la capacité d'éprouver et d'inspirer l'estime nécessaire à l'amour comme à l'amitié ; ou qu'elle soit due à l'incompatibilité radicale de leurs choix de vie, auxquels elles tiennent fortement. Il est vrai que certaines d'entre elles se montreront plus raisonnables et moins hargneuses, mais leurs relations seront souvent plus ou moins pénibles, froides, et donc bien loin d'être amicales ; et ce, qu'elles demeurent en couple ou qu'elles se séparent. Dans le meilleur des cas, elles continueront à éprouver l'une pour l'autre une certaine sympathie, en souvenir de ce qu'elles ont vécu ensemble et des qualités qui ont su inspirer l'amour chez l'autre et qui ne sont peut-être pas entièrement disparues.

Quels que soient les sentiments exacts en lesquels se sera transformé leur amour, il arrive assez souvent que ces personnes ne se séparent pas, non pas par désir de vivre ensemble, mais plutôt par habitude, par crainte de se retrouver seules, par dépendance affective, par manque d'indépendance, etc. Les parents se retrouvent alors à moisir ensemble, même s'ils s'acharnent à justifier leur dégradation en disant que c'est pour le bien de leurs enfants, auxquels ils prétendent vouloir épargner le traumatisme d'un divorce. En fait, c'est à eux-mêmes qu'ils veulent épargner ce traumatisme, puisqu'ils ne veulent pas être dérangés dans leur confort et dans leurs habitudes. Et les enfants moisissent avec eux, au moins jusqu'à ce qu'ils deviennent majeurs. Car les parents, se sentant liés ou feignant de se sentir liés l'un à l'autre en raison de l'existence de leurs enfants, ceux-ci rendront encore plus difficile l'amitié entre leurs parents qui ne s'aiment plus et qui ont souvent de la difficulté à se supporter l'un l'autre : soit que les enfants, en tant que possession commune de ces parents, deviennent alors une occasion de dispute supplémentaire ; soit que ces parents, sous prétexte de procurer à leurs enfants un milieu familial stable, feignent de continuer à s'aimer et à s'estimer, de ne pas s'ennuyer ensemble, et de ne pas se détester, ce qui est tout le contraire de la franchise qu'exige l'amitié. La famille, pourtant demeurée unie, ne peut alors nullement être le lieu de l'amitié entre les adultes : c'est plutôt le théâtre d'une comédie pitoyable, n'ayant pas plus à voir avec l'amitié

qu'avec l'amour, et dont les principaux personnages sont de grands enfants qui paraissent parfois ridicules même aux yeux des petits enfants qu'ils ont en principe la responsabilité d'éduquer, entre autres en leur servant de modèles. Alors imaginez quels seront les effets de cette situation sur le développement sentimental des enfants, à court terme comme à long terme, et sur leur capacité à éprouver de l'amour et de l'amitié.

LE TRAVAIL

Il faudra y revenir, si nous en avons le temps. Mais pour l'instant, vous pourrez difficilement nier que les lois et la morale empêchent à un degré bien moindre qu'avant un conjoint insatisfait de chercher en-dehors de son couple l'amour et l'amitié qu'il n'y trouve pas, en ayant une liaison avec un autre homme ou une autre femme. Malheureusement, on n'en est plus à l'époque du monopole amoureux et sexuel d'un conjoint sur l'autre, tel que l'exigeaient jadis les bonnes mœurs, la Superstition, l'institution sacrée du mariage et même la Loi. Ainsi ce n'est pas parce qu'on ne peut pas vivre l'amour et l'amitié dans la famille, qu'on ne peut pas avoir, hors de votre sein, une relation intime où l'amour et l'amitié ont leur place et ne sont pas étouffés d'une manière ou d'une autre par vous. Ne voyez-vous pas les limites de votre influence sur les sentiments des hommes ?

LA FAMILLE

(Avec aridité.) Il est vrai que les femmes adultères ne sont plus, dans les pays civilisés, répudiées, mises en marge de la société, châtiées plus ou moins sévèrement ou même tuées, pour sauver l'honneur de la famille du mari ou de l'épouse ; pas plus que les hommes reconnus coupables d'avoir cocufié d'autres hommes ne sont provoqués en duel, tués sauvagement, et même torturés et exécutés publiquement, quand ils ont porté atteinte à l'honneur de personnages importants. Cependant il y avait aussi d'autres cas, dans le passé, où les hommes et les femmes pouvaient avoir des liaisons amoureuses en-dehors du mariage. Car il arrivait souvent, surtout dans les milieux aristocratiques, que les hommes aient au cours de leur vie plusieurs maîtresses, en plus de leur épouse légitime ; et que les femmes aient au cours de leur vie plusieurs amants, en plus de leur époux légitime. Cette liberté amoureuse et sexuelle était alors acceptée et même de bon goût, à un point tel que ces liaisons pouvaient être connues de tous et ne pas faire scandale, pour autant qu'on respectât certaines convenances. Parfois on ne se donnait même pas la peine de sauver les apparences, le mari ne se sentant nullement offensé et s'accommodant très bien de la liberté qu'il laissait à son épouse, et vice versa ; et ni l'un ni l'autre ne passant aux yeux de la société pour les victimes d'un crime ou d'un affront intolérable, ou pour des niais qu'on tourne en ridicule parce qu'ils ne savent pas ce que tout leur entourage sait ou a deviné. C'était là une grave limite de mon pouvoir sur les hommes,

grâce à laquelle il leur était possible de trouver le bonheur en amour en échappant au carcan que j'essayais de leur imposer.

Bien heureusement, j'ai remédié à cette situation déplorable, non pas – comme on aurait pu s'y attendre – en cherchant à punir tous les hommes grâce à des lois et à des châtiments barbares qui ne sauraient qu'inciter, à la longue, les hommes à rompre les chaînes dont je les charge, mais plutôt en profitant de la disparition de cette aristocratie aux mœurs amoureuses plus libres, pour imposer à presque tous une morale amoureuse petite-bourgeoise et la vie conjugale bien rangée qu'elle implique, lesquelles ne leur laissent guère plus de liberté dans ce domaine que les obligations morales chrétiennes, par exemple. Certes, il leur est possible de s'amuser quelque peu pendant leur jeunesse et d'avoir quelques aventures amoureuses et sexuelles. Mais cela doit passer et il leur faut assez rapidement devenir sérieux et capables de s'engager et de se lier, pour fonder une famille. Car même si les liens du mariage ne sont presque plus considérés sacrés comme avant, car même si l'honneur du mari ou de la famille est définitivement relégué au passé, car même si l'on ne considère plus que le mari doit se montrer respectueux envers son épouse et ne pas avoir de maîtresse parce qu'elle est la mère de ses enfants, car même si l'on ne considère pas davantage que l'épouse doit demeurer fidèle à son mari et lui appartenir exclusivement puisqu'elle dépend de lui, notamment en ce qui a trait à sa subsistance ; malgré tout cela – dis-je –, les époux et leur entourage tiennent fortement à la monogamie – qui est la normalité – et ont une vive aversion envers ce qui leur semble être une infidélité amoureuse ou simplement sexuelle. Et qu'importe si les principaux concernés ne s'aiment plus et ne se le cachent guère, et si les liens qui les unissent leur sont devenus un fardeau ! Ce n'en est pas moins ne pas respecter un engagement réciproque qui découlerait inévitablement de la vie conjugale ! Et donc c'est là tromperie, déloyauté et trahison ! Plutôt que de se donner mutuellement des libertés, on juge plus moral d'être jaloux ou de feindre de l'être, et d'exiger le respect des obligations réciproques, pour se posséder exclusivement l'un l'autre, c'est-à-dire pour avoir l'un sur l'autre un monopole amoureux et sexuel dont on ne profite guère, et qui devient même pénible. C'est ainsi que la possibilité de chercher l'amour en-dehors des relations conjugales, loin de procurer des plaisirs, des joies et même un certain bonheur, rend ces relations encore plus pénibles et contraignantes, et les empoisonne même, quand elle provoque des crises de jalousie ayant pour cause des liaisons réelles ou imaginaires. Et l'on ose parler d'une libération amoureuse et sexuelle...

LE DIVERTISSEMENT

(Après avoir poussé un grand soupir.) Il me suffit de vous écouter et d'imaginer ce que doit être cette vie pour mourir d'ennui et me dessécher !

LA FAMILLE

Puis on ne saurait d'ailleurs que faire de telles libertés amoureuses, ou du moins en user intelligemment, pour en jouir le plus possible ; ce qui explique grandement pourquoi on pense rarement à les réclamer ou à les prendre. En raison des obligations familiales et professionnelles accaparant presque tout leur temps et toute leur énergie, les sentiments des conjoints s'atrophient peu à peu et sont donc parfaitement adaptés à leur situation. Bref, ils n'ont pas la vigueur et la disponibilité sentimentales nécessaires pour avoir une liaison amoureuse digne de ce nom. Tout au plus se permettent-ils de temps à autre une escapade sexuelle, pour se changer les idées et revenir par la suite au foyer ; ou, plus rarement, connaissent-ils une passion ou une amourette, qu'il serait exagéré d'appeler amour, qui a vite fait de brûler comme un feu de paille ou de devenir insignifiante, et qui leur rend d'autant plus pénible le retour à la vie conjugale, dont ils se sont divertis quelque temps.

Bref, je peux dire fièrement que les histoires d'amour sont aussi peu probables en-dehors de la famille qu'en-dedans. Alors je pourrais dire la même chose que l'Église quand elle affirme qu'il n'y a point de salut hors d'elle (ce qui n'était pas une vaine menace compte tenu de ses persécutions), mais en ajoutant – comme elle pourrait aussi le faire – qu'il n'y a pas non plus de salut en moi, sur le point précis qui nous intéresse maintenant, comme sur tant d'autres ! Voilà donc que c'en est fait du bonheur que l'amour pourrait procurer aux hommes !

LE TRAVAIL

Cela semble être vrai pour l'amour en-dehors comme en-dedans de la famille. Mais il me semble que ce n'est pas aussi clair pour l'amitié, qui n'est pas aussi exclusive et qui ne demande pas une vigueur et un engagement sentimentaux aussi grands.

LA FAMILLE

Tout dépend de ce qu'on entend par amitié. Car on peut parler d'amitié alors qu'il s'agit en réalité de tout autre chose. Et je peux dire de moi-même, sans me vanter, que je me débrouille assez bien dans l'art de provoquer la confusion dans ce domaine. Mais puisqu'il importe autant, pour notre projet, que nous nous comprenions mutuellement, que pour leur part les hommes soient dans la confusion des sentiments la plus totale, je vous demande franchement ce que vous avez en tête quand vous affirmez que l'amitié serait malheureusement compatible avec la vie, les peines et les engagements familiaux.

LE TRAVAIL

(Avec une certaine hésitation.) Eh bien, à ce qu'il me semble, ce n'est pas parce que les membres d'un couple décident d'avoir des enfants, qu'ils doivent rompre avec leurs amis, surtout quand ceux-ci ont eux aussi des enfants. Ils peuvent faire régulièrement des sorties ensemble, ou organiser des soupers, en amenant leurs enfants avec eux. Puis rien n'empêche leurs amis qui n'ont pas d'enfants, et qui souvent n'ont pas pour autant une vive aversion pour la vie familiale (car tout le monde ou presque vous considère comme une bonne chose), de participer à ces activités. Donc, quoi que vous en pensiez, vous ne me semblez pas priver suffisamment les adultes, parents ou non, des joies ou des plaisirs de l'amitié.

LA FAMILLE

C'est bien ce que je croyais : quand vous parlez d'amitié, vous le faites à la manière des hommes qui croient avoir des amis, alors qu'ils n'ont en réalité que des connaissances, des compagnons de plaisirs (dans le sens le plus limité du terme) et des camarades. Mais je parle maintenant d'amitié au sens fort du terme. Cela implique parfois des sentiments assez forts, même si des amis peuvent se laisser beaucoup de liberté et ne sont pas non plus inséparables ; des affinités fortes n'ayant pas pour objet des divertissements facilement accessibles à tous, qui procurent des plaisirs tirant leur origine d'une ressemblance de situation et du fait d'être ressentis en groupe ; et beaucoup d'estime envers ceux qu'on considère comme ses amis, puisque seuls ceux qui répondent à des exigences individuelles élevées méritent ce nom, alors que tous les autres sont en réalité autre chose que des amis.

LE TRAVAIL

Malgré ces belles paroles, vous ne semblez pas avoir vous-même une idée claire de ce qu'est l'amitié, et en vous écoutant je ne parviens pas moi non plus à me faire une idée de ce qu'elle est exactement. Ce que je pourrais d'ailleurs aussi bien dire de l'amour, même si je n'ai rien dit jusqu'à présent, et même si j'ai fait comme si je comprenais clairement de quoi il s'agit.

LE DIVERTISSEMENT

Moi non plus, je n'arrive pas à voir en quoi consistent exactement ces sentiments, dont les hommes parlent tant. Et, pour ne rien vous cacher, je vous avoue même que je n'en ai pas la moindre idée, que je n'y comprends que dalle, bien que cela ne m'empêche pas de faire comme si

je savais parfaitement de quoi il s'agit dans les divertissements de masse que je produis en série et dans lesquels j'embrouille tout.

LA FAMILLE

(*Sèchement.*) Vous dites vrai : l'idée que j'ai de l'amitié – et aussi de l'amour – est bien vague. Mais comment pourrions-nous en avoir une idée précise, alors qu'elle est aussi rare parmi nous qu'elle l'est parmi les hommes ? Je n'en ai pas fait l'expérience plus que vous, et cela ne nous arrivera probablement jamais. Et si cela finissait par se produire, vous ne seriez plus le Travail et le Divertissement, pas plus que je ne serais la Famille. Seulement, ces limites ne sont nullement un obstacle à surmonter quand il s'agit de priver les hommes de ces sentiments. Car il nous suffit de comprendre en quoi consiste vraiment ce qui passe souvent pour de l'amour ou de l'amitié ; et comment cette confusion peut non seulement priver les hommes des plaisirs qu'ils attendent de ces sentiments et les décevoir, mais aussi être la source de nouveaux maux. Car nous sommes d'autant plus zélés dans nos efforts pour rendre l'amour et l'amitié pratiquement impossibles à vivre pour les hommes, que nous sommes incapables de les vivre nous-mêmes, et que nous sommes jaloux du bonheur des hommes, comme les hommes sont jaloux du bonheur de leurs congénères. Comment pourrions-nous tolérer que nos misérables créatures puissent connaître un bonheur qui nous est interdit ? Pour cette raison, nous pouvons dire, comme le Dieu des chrétiens, que nous sommes des divinités jalouses. Et, pour ma part, je peux aussi dire, tout aussi hypocritement que lui, que je suis une divinité d'amour.

LE TRAVAIL

Je suis d'accord avec vous : nous ne devons pas perdre de temps à essayer de comprendre ce que sont ou peuvent être vraiment l'amour et l'amitié. Je me flatte même d'en avoir une idée assez vague, et j'ose croire que monsieur le Divertissement peut dire la même chose de lui-même. Effectivement, cela nous détournerait de notre entreprise commune – c'est-à-dire faire souffrir les hommes autant que possible – et nous rendrait moins aptes à y travailler avec assiduité et efficacité.

Je vous demande donc de mettre fin à ce questionnement vain, pour ne plus y revenir, et pour nous intéresser exclusivement aux sentiments qui passent pour autre chose que ce qu'ils sont en réalité, et sur leur capacité à engendrer des maux dont souffriront les hommes, ou du moins à les priver des biens qu'ils pourraient désirer. C'est pourquoi je vous demande, comme nous avons déjà parlé des relations prétendument amoureuses, de me montrer de quelle manière les activités que les prétendus amis font ensemble, et qui sont relativement compatibles avec la vie et les obligations familiales, contribuent au malheur des hommes.

LA FAMILLE

Alors je reviens sur l'exemple que vous avez bien voulu donner de ce que les hommes peuvent considérer comme des relations amicales. Ces rassemblements ou ces sorties – qui ne sont pas aussi fréquents qu'on pourrait le croire, puisque les familles tendent à se refermer sur elles-mêmes, à s'isoler de la société, d'autant plus que les parents y voient un lieu de retraite après tout le temps qu'ils passent au travail – sont bien entendu très peu propices aux relations amicales, qu'il s'agisse de nouvelles ou d'anciennes amitiés. (*Froidement possessive.*) C'est un piège dans lequel tombent les parents et leurs prétendus amis quand ils s'imaginent que j'autorise l'amitié en mon sein simplement parce que je leur permets de souper ou de faire des sorties ensemble, en apportant le plus souvent leur marmaille. Je suis beaucoup trop jalouse des grands enfants qui se réfugient sous mon aile pour les céder, ne serait-ce qu'en partie, à ma rivale l'Amitié. Vous voyez sans doute que les soupers ou les sorties auxquels participent quelques familles ne sont qu'une autre forme, plus élargie, des divertissements familiaux grâce auxquels les parents s'étourdissent en retombant en enfance, se pâment d'admiration devant leurs bambins respectifs et ceux des autres ; ou se retrouvent à jouer sans cesse les surveillants, pour que les marmots présents ne soient pas trop bruyants, ne se blessent pas, ne cassent pas une chose quelconque, ne se maltraitent pas mutuellement, comme on a fait d'eux de petites bêtes capricieuses qui sont habituées d'attirer l'attention des parents par toutes sortes de niaiseries, et qui profitent de toutes les occasions pour attirer l'attention des autres grandes personnes. Par conséquent, de tels soupers ou sorties ne sont rien d'autre que des fêtes d'enfants, où il est à peu près impossible d'être un adulte (à supposer que les grands enfants en aient envie), sauf peut-être comme surveillant d'enfants.

(Le Divertissement, qui a déposé son coude gauche sur la table, appuie lourdement son front dans sa main, et – les paupières lourdes – cligne des yeux à quelques reprises.)

Comment serait-il possible de donner vie ou de garder vivante une amitié dans ce contexte, alors que les adultes présents sont constamment sollicités par les enfants présents, et répondent assidûment à ces sollicitations pour montrer qu'ils sont de bons parents et qu'ils prennent plaisir à jouer ce rôle, qui est devenu une seconde nature pour eux ? Comment donnerait-on un tel but à ces activités, puisque ceux qui y participent n'ont de manière générale pas le temps, l'énergie et la disponibilité sentimentales nécessaires à l'amitié, étant entièrement accaparés par les obligations que nous leur imposons ensemble, vous et moi, monsieur le Travail ? Comment considérer comme une véritable manifestation de sociabilité ces relations sociales qui ne reposent

aucunement sur de véritables affinités individuelles et de l'estime mutuelle, mais plutôt sur une situation familiale commune (ou sur le point de le devenir) à la majorité des adultes présents, laquelle leur permet de sympathiser facilement, en raison des obligations, des soucis, des divertissements et de la forme de vie qu'ils partagent. À la limite, pour autant que ces adultes aient l'occasion de faire connaissance, qu'eux et leurs enfants aient à peu près le même âge, et qu'ils appartiennent à des milieux sociaux semblables, ils sont plus ou moins interchangeable, et il n'est donc nullement question d'amitié entre eux.

LE DIVERTISSEMENT

(En souriant malicieusement.) Et que faites-vous des personnes qu'on invite parfois à ces festivités familiales, même si elles n'ont pas d'enfants, n'en veulent pas et sont même des célibataires endurcis ? Il me semble qu'elles pourraient bien essayer et même réussir à les transformer en rencontres amicales. Et comme vos enfants les plus chers – je veux dire les mamans et les papas – tiennent à être ou à paraître gentils, ils pourraient bien se prêter à ce jeu et faire des efforts pour sortir de leur petit rôle de mamans ou de papas.

LA FAMILLE

(Hargneuse.) Je hais et je maudis de tout mon cœur de maman ces traîtres qui m'ont tourné le dos, ces têtes enflées qui s'imaginent qu'ils sont trop bien pour moi ! Alors croyez-vous que je les accueille chaleureusement quand il décide de revenir, et que je laisse mes chères mamans leur faire des concessions et se rapprocher d'eux ? Il n'est absolument pas question que je permette à ces quelques « outcasts » de communier avec les mamans qui ont peut-être été leurs amies dans le passé, mais dont ils ne peuvent que très difficilement partager les préoccupations, les intérêts et les amusements. Et c'est bien assez pour que leur présence déplaie à toutes les mamans, et pour qu'ils soient considérés comme un obstacle à la cohésion de cette famille élargie. On les tiendra donc souvent à l'écart, et on les jugera plus ou moins suspects moralement parce qu'ils ne veulent pas ou ne semblent pas vouloir « s'engager » en ayant des enfants et goûter aux joies merveilleuses que je promets trompeusement à tous ceux qui me rendent hommage. Quant à ces parias, ils s'ennuieront souvent, se sentiront à juste titre de trop, et décideront parfois de ne plus participer à de telles activités familiales, pas nécessairement parce qu'ils ne sont pas sociables, et parfois même parce qu'ils le sont et attendent plus et mieux de leurs fréquentations. Grand bien leur fasse ! Cette prise de distance sera alors interprétée comme une bizarrerie, une anormalité, un grave manque de sociabilité, et même de l'individualisme ou de l'égoïsme (ce qui, c'est bien connu, revient au même), par la ligue que constituent tout naturellement les mamans

effectives ou potentielles. Et ce sentiment deviendra plus vif si les mamans sentent ou croient sentir que ces personnes, ne se contentant pas d'être de méchants égoïstes au cœur froid, désapprouvent les choix de vie qui leur sont communs.

LE TRAVAIL

D'accord. Mais ce n'est là qu'un exemple qui m'est venu à l'esprit, et qui n'est pas forcément le meilleur pour juger des limites de votre capacité à faire obstacle à l'amitié. Ce qu'il nous importe surtout de savoir, c'est si vous êtes réellement capable d'empêcher l'amitié en-dehors de votre cercle d'influence directe et immédiat, c'est-à-dire en-dehors du milieu familial à proprement parler. Car il se peut que les parents, quand les enfants commencent à grandir et n'exigent plus leurs soins constants, réussissent à avoir des relations amicales, sans que leurs enfants ou même leurs conjoints ne soient présents. Car il se peut que ceux qui n'ont pas d'enfants aient le temps, l'énergie et la disponibilité sentimentale nécessaires à l'amitié.

LA FAMILLE

Vous savez sans doute qu'on ne passe pas impunément beaucoup de son temps avec des êtres inférieurs et dépendants, c'est-à-dire des enfants. Croyez-moi, j'en sais quelque chose. Comme mon travail consiste essentiellement à m'occuper de tous les grands enfants qui ont de petits enfants, j'aurais tôt fait de perdre l'habitude de côtoyer des égaux, si du moins je ne rencontrais pas de temps à autre mes semblables. D'ailleurs, il m'arrive, par zèle, d'entrer si bien dans mon rôle, de m'identifier si fortement à lui, que j'ai parfois de la difficulté à discuter avec mes semblables d'égal à égal, sans les traiter comme des enfants, et sans commencer à agir moi-même comme un enfant, automatiquement et sans y penser, comme s'il était nécessaire de m'abaisser à leur niveau intellectuel et sentimental pour me faire comprendre d'eux.

LE TRAVAIL

Vous avez en effet beaucoup de travail à faire de ce côté. Mais vous faites des progrès, cela est certain.

LA FAMILLE

(En traçant à répétition un cercle dans le vide.) Alors imaginez ce qui doit en être pour les mamans qui, même en-dehors de la famille, fréquentent principalement – au travail ou ailleurs – d'autres mamans ; lesquelles ont l'habitude, tout comme elles, de côtoyer quotidiennement

des êtres qui leur sont clairement inférieurs, et au niveau desquels elles s'abaissent volontiers, certainement pas pour développer peu à peu leurs aptitudes et faire d'eux des adultes autonomes, mais plutôt pour fuir ainsi les peines du travail, qu'elles croient être simplement les peines de l'âge adulte, même si on traite généralement les travailleurs comme des enfants qu'il faut constamment surveiller et superviser, même si ceux-ci s'accommodent fort bien de ce traitement, l'exigent même et adoptent entre eux et envers leurs supérieurs des comportements puérils, dignes de la petite école et de la cour de récréation !

(En tendant les mains devant elle, comme si elle tirait des ficelles et manipulait des pantins.) En raison de mon influence – qui s'étend à tous les aspects de la vie, comme les tentacules d'une pieuvre –, les mamans passent le plus gros de leur vie à penser, à sentir, à agir comme de grands enfants, et donc à en être, en jouant successivement le rôle de grands enfants qui se subordonnent d'autres grands enfants et qui les traitent comme de petits enfants, et celui de grands enfants qui sont subordonnés à d'autres grands enfants et sont traités par eux comme de petits enfants. D'ailleurs, cela se produit même entre conjoints – surtout quand ils ont des enfants, et quand ceux-ci ont quitté la maison (il faut bien que quelqu'un prenne leur place pour qu'on puisse continuer à jouer à la maman), mais aussi parfois avant d'en avoir, et même s'ils ne veulent pas ou ont passé l'âge d'en avoir. En effet, les conjoints en viennent alors à agir entre eux comme avec les enfants qu'ils ont eus, qu'ils auront, qu'ils pourraient avoir, qu'ils auraient pu avoir et qu'ils n'auront pas. Soit l'un d'entre eux adopte une attitude de maman à l'égard de son conjoint ; soit les deux le font successivement ou simultanément ; soit ils agissent comme des enfants l'un à l'égard de l'autre ; soit c'est une combinaison de certaines ou de toutes ces possibilités. Ce qui ne manquera pas, dans tous les cas, d'étouffer tout germe d'amour véritable entre adultes autonomes, et de rendre les principaux concernés incapables à la fois de cet amour et d'une véritable amitié, et même de les désirer, tellement ces petits jeux puérils auront vite fait de dégrader leurs sentiments et leur sensibilité encore plus qu'ils ne l'étaient déjà !

(Avec une violence croissante.) En prenant en considération cela, croyez-vous qu'il puisse se produire quelque chose de vraiment différent dans les relations soi-disant amicales qu'entretiennent deux prétendus adultes en-dehors de la famille et du travail ? Croyez-vous sérieusement que ces deux « amis » puissent cesser facilement de jouer les rôles de mamans et de grands enfants, et faire soudainement et comme par magie preuve de la maturité sentimentale et de l'autonomie nécessaires à l'amitié, comprise au sens fort du terme ? Croyez-vous que je relâche alors ma poigne de fer ?

(En feignant grossièrement l'attendrissement.) Bien au contraire, les deux « amis » agissent souvent comme deux grands enfants l'un à l'égard de l'autre, si une certaine égalité est maintenue entre eux. C'est mignon

comme tout ! Ou, ce qui est encore plus attendrissant, l'un d'eux a pris un ascendant moral sur l'autre et joue à son égard le rôle de la maman, en le prenant sous son aile, en adoptant une attitude protectrice, et en intervenant dans toutes les petites choses de sa vie, sous prétexte de se soucier de sa santé, de sa sécurité, de sa réussite professionnelle, de l'aménagement et de l'entretien ménager de son domicile, de l'estime de soi qui lui manquerait, de ce qu'il devrait faire pour devenir une personne épanouie comme lui, etc. C'est tellement beau et émouvant que j'en ai un pincement au cœur !

(*Monotone.*) Mais des sentiments aussi élevés et émouvants, comme toutes les bonnes choses, exigent des circonstances propices pour se manifester. Plus les « amis » présents deviennent nombreux, et plus augmentent les chances que la première possibilité l'emporte sur la seconde. C'est là une occasion de se distraire bruyamment des obligations de la famille et du travail par des divertissements ou des rassemblements plus ou moins abrutissants, et qui encouragent les comportements de grands enfants, tous aussi incapables les uns que les autres d'imaginer autre chose pour chasser leurs peines que le fait d'être chatouillés quelque temps. En l'absence des enfants et parfois des conjoints, ils donnent alors libre cours à ces gamineries, à ces enfantillages, puisqu'ils sont libérés temporairement des obligations qu'implique le fait d'être ou de passer pour de bons travailleurs et de bonnes mamans. C'est pour ainsi dire l'heure de la récréation. Donc ce qui unit et rassemble alors ces « amis » n'a rien à voir avec l'amitié véritable et l'estime et les affinités individuelles qu'elle implique : il n'est question que d'un désir commun de s'évader temporairement d'une situation quotidienne, ennuyeuse, pénible et commune à toutes ou à presque toutes les personnes présentes.

LE DIVERTISSEMENT

Je vois exactement de quoi vous parlez. D'ailleurs, nous nous sommes rencontrés à quelques reprises à l'occasion de ces festivités rituelles bruyantes et barbares, lesquelles – je vous le confirme – l'Amitié fuit comme la peste, principalement en raison de notre présence ! Et je vous féliciterais sans plus attendre s'il n'arrivait pas, à ce qu'il me semble, que certaines mamans arrivent tout de même à avoir de véritables amies en la personne d'autres mamans, avec lesquelles elles discutent de leurs problèmes familiaux, auxquelles elles se confient et demandent des conseils, et auprès desquelles elles viennent chercher du réconfort. Il me semble qu'une telle relation, qui suppose une certaine maturité et une certaine égalité sentimentales, de même qu'une grande intimité, ne peut pas être considérée simplement comme une reprise de l'attitude et du comportement que les mamans adoptent initialement avec leurs enfants ; pas plus qu'elle ne peut être considérée comme une de ces fêtes rituelles de dégénérés, où il s'agit de s'évader des peines de la famille, puisque les

mamans en font justement l'objet de leur discussion. Et – horreur ! – cela ressemble à de l'amitié, même si je ne peux pas être certain si c'est bien le cas, puisque je suis très ignorant en la matière. Encore plus horrible, les mamans, en discutant ainsi de leurs peines et y cherchant des solutions, pourraient peut-être finir par trouver des moyens d'être moins malheureuses !

LA FAMILLE

Je vois moi aussi très bien de quoi vous parlez. Mais contrairement aux festivités dont je viens de vous parler, je constate que vous n'avez jamais assisté à l'une de ces discussions, et que vous n'avez entendu parler que par ouïe-dire. Je ne vous y ai d'ailleurs jamais rencontré. Ne comprenez surtout pas ce que je suis en train de vous dire comme une invitation à faire cette expérience : de telles rencontres ne sont pas pour vous, et vous vous y ennuierez immanquablement. Alors que les festivités dont nous parlions sont un divertissement devant permettre de s'évader des obligations familiales directes et indirectes, ces rencontres plus intimes et plus sérieuses, et même empreintes d'une certaine lourdeur, sont l'exact opposé. *(Avec un certain alanguissement.)* Les mamans, quand elles sont écrasées sous le poids des soucis et des obligations de la vie familiale, ne peuvent pas s'évader de leur servitude et de leurs peines par des célébrations tapageuses, qui leur sont alors insupportables. C'est pourquoi, pendant ces moments de faiblesse et d'abattement, elles éprouvent le besoin, au fond de leur cœur, de relations plus intimes et plus réconfortantes, où elles peuvent ouvrir leur cœur, pour confier leurs nombreux petits soucis et leurs nombreuses petites peines à une « amie » de confiance, c'est-à-dire à une autre maman devant laquelle elles peuvent s'épancher. J'ai alors l'occasion d'assister à des scènes exceptionnellement touchantes, et même aussi touchantes que ce qui se passe quand les mamans-travailleuses ramènent à la maison les peines du travail, qui sont devenues trop lourdes, pour se plaindre longuement d'elles à leur conjoint et trouver dans ces confidences un certain réconfort ou une certaine consolation.

(Elle empoigne encore une fois la télécommande et zappe quelque temps : deux voisins qui se disputent parce que l'un a tondu une partie de la pelouse de l'autre, alors que ce dernier venait d'y faire mettre de l'engrais ; un papa qui questionne son agent d'assurances au téléphone, pour savoir combien ses primes augmenteront s'il fait une réclamation pour payer les frais de physiothérapie que lui réclame son voisin, dont la fille s'est fracturée le bras en sautant sur le trampoline qu'il a fait installer dans sa cour pour ses enfants ; un garçon de dix ans qui nage dans une piscine, avec un gilet de sauvetage et des flotteurs aux bras, sous la supervision vigilante de sa maman et de son papa ; une gamine

emmitouflée dans ses vêtements d'hiver qui se laisse tomber au pied d'une pente enneigée en geignant, et que sa maman doit asseoir dans un toboggan et tirer jusqu'en haut ; une douzaine de papas dans la trentaine ou dans la quarantaine, bedonnants et éméchés, qui – pour se payer du bon temps – ont loué une loge pour assister à un match de hockey, bouteilles de bière à la main, et mastiquant de la pizza qui dégouline de graisse ; etc.)

(Dans un sauna. À travers la vapeur, on entrevoit deux mamans qui se racontent leurs problèmes.)

LA PREMIÈRE MAMAN

Je ne sais plus quoi penser. Martin n'agit plus avec moi de la même manière depuis que nous avons eu nos deux enfants. J'en viens même à me demander s'il m'aime encore.

LA DEUXIÈME MAMAN

Qu'est-ce qu'il a fait encore ?

LA PREMIÈRE MAMAN

Avant il avait plein de petites attentions pour moi. Il lui arrivait parfois de me préparer un excellent souper quand je rentrais du travail épuisée. Mais maintenant ça n'arrive plus.

LA DEUXIÈME MAMAN

Lui en as-tu parlé ?

LA PREMIÈRE MAMAN

Oui, bien sûr. Il a d'abord nié la chose en bloc. Puis, quand j'ai insisté, il a dit qu'il n'avait plus le temps et que c'était impossible d'improviser des soupers en amoureux depuis qu'on a les enfants et tout.

LA DEUXIÈME MAMAN

C'est triste, tout de même. Je compatis. D'une certaine manière

nous devons toutes passées par là.

LA PREMIÈRE MAMAN

Qu'est-ce que tu veux dire au juste ?

LA DEUXIÈME MAMAN

Eh bien, comme tu peux t'en douter, les choses ne se passent pas mieux de mon côté.

LA PREMIÈRE MAMAN

Raconte !

LA DEUXIÈME MAMAN

Je ne t'apprendrai rien en te disant que les tâches ménagères, ce n'est pas le fort de Jean-Luc. Il ne pense jamais à faire la lessive. Quand il cuisine, c'est à peine mangeable. Comme je lui ai dit plusieurs fois, il a décidé d'arrêter de préparer les repas. J'ai pourtant essayer de le « coacher » plusieurs fois... Rien à faire ! Il me laisse toute seule devant la cuisinière et il me fait la gueule le reste de la soirée.

LA PREMIÈRE MAMAN

Je ne crois pas qu'il a de mauvaises intentions.

LA DEUXIÈME MAMAN

(Soupir.) Je sais bien. Puis il faut bien reconnaître qu'il est très bon avec les enfants. Tu devrais le voir jouer avec eux. C'est vraiment surprenant, lui qui donne pourtant l'impression d'être très sérieux, même à ces amis de longue date.

LA PREMIÈRE MAMAN

Sans compter qu'il vient de rénover la salle de bains. Je ne peux pas en dire autant de Martin. Il a les mains pleines de pouces et il déteste le travail manuel. Si je me fiais à lui, la maison serait en

ruines depuis longtemps.

LA DEUXIÈME MAMAN

On ne peut pas tout avoir.

LA PREMIÈRE MAMAN

Heureusement il se rachète au lit. Je t'assure, c'est quelque chose !

LA DEUXIÈME MAMAN

(Avec un certain dépit.) Vraiment ? Il a gardé sa fougue des premiers jours ?

LA PREMIÈRE MAMAN

(Compatissante.) Ça ne se passe pas aussi bien avec Jean-Luc ?

LA DEUXIÈME MAMAN

On dirait qu'il a la tête ailleurs. Il fait tout de manière tellement machinale que je ne sens presque rien. J'ai essayé d'en parler avec lui. Mais c'est délicat et je ne voudrais pas le blesser.

LA PREMIÈRE MAMAN

Martin a eu lui aussi un période comme ça il y a quelques années. Puis, tout d'un coup, c'est redevenu comme avant. Va savoir pourquoi !

LA DEUXIÈME MAMAN

Tu me rassures. En espérant que ça lui passe bientôt...

LA PREMIÈRE MAMAN

Ça fait du bien de se parler, hein ?

LA DEUXIÈME MAMAN

Oui, ça fait vraiment du bien. Il faudrait se voir plus souvent.

LA PREMIÈRE MAMAN

Une chance qu'on est là pour se comprendre.

LA DEUXIÈME MAMAN

Oui, une chance qu'on est là l'une pour l'autre.

LA FAMILLE

(Éclat de rire grinçant.) Les mamans, en parlant d'amitié dans ce cas-ci, prouvent seulement une chose : leur ignorance la plus crasse en matière de sentiments, bien qu'elles prétendent le contraire. Tout ce qui unit telle maman déçue, déprimée ou éplorée à sa confidente, c'est la situation semblable et pénible dans laquelle elles se trouvent toutes les deux, par le seul fait d'être des mamans laborieuses. Rien d'autre, je vous l'assure ! Pas la moindre trace de réelle d'estime mutuelle ou d'affinités individuelles ! Tout au plus pourrais-je admettre entre elles une certaine intimité et une certaine confiance, qui découlent seulement du fait qu'elles se connaissent depuis un certain temps, et de leur capacité à éprouver de la sympathie pour celles qui se trouvent dans la même situation qu'elles et qui partagent donc les mêmes peines et le même sort. De l'amitié, ça ? Allons donc !

(En riant dans sa barbe.) Quant à la crainte de voir ces mamans se libérer partiellement de leurs peines, en se conseillant mutuellement, je vous rassure : elle est parfaitement injustifiée. Une maman étant ce qu'elle est, et ne pouvant être que ce qu'elle est, elle ne conseillera jamais à une autre maman de faire ce qu'il faudrait pour se libérer de ses chaînes, c'est-à-dire de cesser d'être une maman, en prenant les moyens qui s'imposent. Car elle porterait atteinte à ce qu'elle est elle-même et au rôle auquel elle s'identifie fortement. Car elle perdrait alors le sens qu'elle tente désespérément de donner à ses peines. Car elle ne pourrait plus trouver le réconfort dont elle a besoin, et qui lui permet de supporter patiemment ses peines, dans le fait qu'elles doivent être aussi supportées patiemment par ses semblables. Il s'agit donc essentiellement, lors de ces confidences, de se vider le cœur, de se sentir comprises, et de se montrer l'une à l'autre que les peines qu'on a de la difficulté à supporter sont le lot commun, auquel il serait déraisonnable et immoral de vouloir se soustraire.

LE TRAVAIL

Sans doute cela se passe-t-il ainsi dans ce cas aussi. Mais, justement, il me semble que vous choisissiez justement les cas qui vous conviennent le mieux pour montrer qu'en collaborant avec nous, vous rendez l'amitié à peu près impossible. Cependant, il y a d'autres cas auxquels je pense, et qu'il faut bien examiner, même s'ils sont problématiques. Car il nous faut regarder la réalité en face, si nous voulons arriver à quelque chose en unissant nos forces.

Par exemple, il arrive – malgré tous nos efforts de moralisation pour encourager ou obliger les hommes à se charger docilement des fardeaux du travail et de la famille – que certains d'entre eux, en plus de ne pas fonder une famille, travaillent le moins possible, n'accordent que peu d'importance à leur travail, ou parviennent à trouver un emploi qui n'est pas trop pénible, épuisant et dégradant. Puis, s'ils appartiennent aux quelques rares personnes qui ont réussi à se cultiver malgré nos efforts concertés pour faire disparaître ou corrompre la culture, il se peut que des amitiés se forment entre eux autour des activités culturelles qui leur sont communes, qui sont capables de les passionner, et donc qui peuvent leur procurer des plaisirs, de la joie et même un certain bonheur. Encore pire, ces individus, en entretenant des relations, en-dehors du milieu familial, avec des mamans et des papas qui ont en commun avec eux ces affinités culturelles, peuvent aider ces derniers à ne pas se laisser écraser totalement par les obligations et les labeurs découlant de leurs choix de vie peu éclairés, et leur fournir un autre milieu social ou d'autres relations humaines, capables de faire dans une certaine mesure concurrence aux milieux professionnels et familiaux, et aux relations nocives auxquelles ils donnent naissance.

LA FAMILLE

Mais vous conviendrez que cela se produit très exceptionnellement, surtout après tout ce que nous avons dit de l'état lamentable de la culture dont nous sommes responsables, et aussi de la dégradation morale et sentimentale découlant de la servitude combinée du travail et de la famille. Alors vaut-il même la peine de parler de ces quelques parias, isolés du plus gros de la grande famille des mamans-travailleuses, méprisés par celle-ci, et donc réduits à l'insignifiance et à l'impuissance ? Et ne souffrent-ils pas de la situation dans laquelle ils se trouvent bien malgré eux, puisqu'ils aspirent à beaucoup mieux, en ce qui concerne leur propre personne, les autres et la société dans laquelle ils vivent ? Laissons donc ces quelques spécimens rares exister en paix, puisque le grand écart entre leurs exigences et la plate et morne réalité à laquelle ils sont confrontés quotidiennement ne peut que les faire souffrir, peut-être encore plus que la maman-travailleuse moyenne, bien que ce soit pour d'autres raisons et d'une autre manière. Puis si, en raison des relations qu'ils ont

parfois avec cette dernière, ils peuvent exercer une certaine influence sur elle et lui faire partager dans une certaine mesure des exigences et des sentiments plus élevés, elle n'en souffrira que davantage, les obligations professionnelles et familiales ne disparaissant pas pour autant, et se faisant plutôt sentir dans toute leur lourdeur. Par conséquent, réjouissons-nous de la manière dont les rares personnes qui échappent à notre emprise contribuent à accroître leurs propres souffrances et celles des autres !

LE TRAVAIL

(Avec une irritation croissante.) Je ne le nie pas : ces « outcasts » sont heureusement peu nombreux, et leurs exigences déraisonnables et irréalistes sont la cause de nouvelles souffrances plus raffinées, à la fois pour eux-mêmes que pour ceux qu'ils réussissent à influencer. Et cela est très bien. Mais il me semble que vous n'avez pas eu souvent affaire à eux, et que vous les sous-estimez. Se pourrait-il que la maman-travailleuse que vous êtes vous aussi soit trop bornée pour concevoir que les mêmes aspirations qui font souffrir ces parias sans foi ni loi peuvent leur procurer un bonheur capable de racheter amplement ces souffrances, pour eux-mêmes, si ce n'est pas pour les autres ? Se pourrait-il que ces désirs, loin de les faire sombrer dans le désespoir, les aident parfois à le surmonter, ce qui est impossible pour la maman-travailleuse moyenne, qui est incapable de désirer fortement et clairement autre chose que la servitude, et pour laquelle il n'y a pas d'issue ?

Ensuite, n'oubliez pas que, si vous avez bien des visées totalisantes et totalitaires comme moi, vous ne pouvez nullement négliger ces électrons libres – dont la seule existence a quelque chose d'aberrant et de contre-nature –, sous prétexte qu'ils sont peu nombreux, isolés et impuissants ! Leur existence même m'est intolérable et me semble être un affront à mon autorité et à ma personne ! Et il devrait en être ainsi pour vous aussi, si vous êtes sérieuse et sincère dans vos prétentions, comme j'espère que c'est le cas ! Ce n'est rien de moins qu'une question de principe !

LA FAMILLE

Je ne dis pas le contraire ! Seulement je m'étonne que vous insistiez pour revenir sur la question de l'amitié entre personnes amoureuses de la culture, alors que vous l'avez vous-même écartée plus tôt, en affirmant justement que de telles amitiés étaient trop rares et trop exceptionnelles pour qu'il vaille la peine de nous y intéresser, et qu'il était préférable de nous intéresser à l'amitié dont pourraient être capables les personnes plus normales. J'en suis toute confuse... Serait-ce que vous commencez à croire que ces personnes normales – étant simplement de bonnes mamans-travailleuses – sont presque toujours incapables d'amitié, et donc que celles d'entre elles qui en sont capables sont encore plus rares, malgré

leur grand nombre, que les personnes cultivées, en elles-mêmes peu nombreuses, qui en seraient plus souvent capables ; et qu'alors vous jugez pertinent, pour traiter du problème de l'amitié, de nous intéresser aux exceptions, puisque l'amitié au sens fort du terme est exceptionnelle et n'a rien à voir avec ce qu'on entend normalement par là ?

LE TRAVAIL

(Embarrassé.) Hmm... Exactement ! Vous êtes perspicace, très perspicace ! Et vous avez de la suite dans les idées, même si on s'imagine souvent que vous êtes le lieu de sentiment pur, spontané et non réfléchi, même si vous vous plaisez souvent à donner cette impression.

Alors veuillez donc m'éclairer sur cette question, puisque maintenant je vous le demande.

(Le Divertissement rit sous cape.)

LA FAMILLE

(Ton de vendeuse.) Avec plaisir ! D'ailleurs ce que je dirai des nombreux obstacles à surmonter pour que soit possible une amitié entre des personnes plus ou moins cultivées pourra aussi bien valoir pour une amitié hypothétique entre mamans-travailleuses normales, et pour une autre entre une personne plus ou moins cultivée et sans enfants et une maman-travailleuse elle aussi plus ou moins cultivée, même si chacun de ces cas a bien entendu ses particularités. Car je prends en charge toutes ces personnes, prises en elles-mêmes et dans leurs relations avec les autres (qu'elles appartiennent ou non à la même catégorie de personnes), afin de formater minutieusement leurs sentiments, de les rendre presque toujours incapables d'une véritable amitié, de les empêcher de la désirer et d'en avoir une idée claire, et de faire d'elle – quand elle existe ou semble exister – une source plus grande d'ennui, de déception ou de souffrance que de plaisir ou de joie. Ainsi vous ne pourrez plus me reprocher, après cette démonstration pointilleuse, de ne pas être suffisamment ambitieuse en ce qui concerne mes visées totalitaires !

LE DIVERTISSEMENT

Comme on dit, le Diable est dans les détails.

LA FAMILLE

Je commence par le cas le plus simple : celui de l'influence de ces rares personnes cultivées – quand elles existent – sur les mamans-travailleuses avec lesquelles elles peuvent avoir des affinités sentimentales et culturelles, et qui ne sont pas simplement et seulement des mamans-travailleuses. Car cela arrive, et il est inutile de le nier, même si cela me fait grincer des dents. Heureusement de telles relations n'ont pas les effets bénéfiques que nous craignons, pour les mamans en question, et encore moins pour les personnes cultivées s'acharnant malheureusement à ne pas avoir d'enfants.

Les conjoints, qui sentent peser lourdement sur eux le poids des obligations de la famille et du travail, se montrent très jaloux du temps que leur tendre moitié passe en-dehors du foyer, pour se détourner d'eux et ne pas s'occuper suffisamment – à ce qu'il leur semble – des tâches ménagères et des enfants. Et l'amitié ne fait pas exception à la règle. Car il faut bien tondre la pelouse, repeindre les murs du salon, passer l'aspirateur, faire la lessive, préparer les repas, laver la vaisselle et les enfants, jouer avec eux, aller les porter ou les chercher à la garderie, les aider à faire leurs devoirs, les conduire à leur cours de natation ou à la « pratique » de hockey, etc. (*Soupir de fatigue.*) Car les conjoints doivent bien prendre du temps pour se confier l'un à l'autre, pour se reconforter et se consoler, pour s'expliquer à propos de toutes les petites choses qu'ils ont faites ou dites et qui ont peut-être irrité l'autre, pour clarifier les nombreux malentendus rendant pénibles leurs relations, pour se plier aux caprices de l'autre ou faire respecter les leurs, pour parler de leurs projets d'avenir et de leur relation, pour préparer dans le détail un court voyage en amoureux qu'ils sont censés faire bientôt (mais qui, plus souvent qu'autrement, n'aura pas lieu), pour réduire leurs dépenses, pour décider s'il est préférable d'acheter une voiture un peu plus grande, de construire un « gazebo », ou encore de faire installer un « jacuzzi », etc. (*Soupir d'accablement.*)

(*Mélodramatique.*) Alors imaginez ce qui se produit quand l'un de ces conjoints a l'audace de négliger toutes ces petites choses importantes, et même de refuser de s'y encroûter, pour passer régulièrement du temps avec un ou quelques amis, qui sont avant tout ses amis et pas forcément les amis du couple ! Des scènes dignes d'un feuilleton télévisé comme il en existe tant : bouderies, pointes, reproches, récriminations, règlements de comptes, accès de colère, crises de larmes, et j'en passe ! On se croirait pratiquement à la petite école, ou même à la garderie ! Et la situation s'aggrave quand ledit conjoint s'absente régulièrement du nid familial, et semble oublier temporairement ses engagements envers sa famille et sa tendre moitié, pour quelque chose d'aussi futile et inutile que des discussions à caractère politique, sociologique, philosophique ou littéraire, ou pour jouer de la musique de chambre avec des amis eux aussi musiciens. Aux yeux de ces grands enfants, la chose est jugée beaucoup

plus acceptable, aussi longtemps qu'on n'exagère pas, quand il s'agit de s'absenter de la maison pour aller voir les derniers « blockbusters », pour boire entre copains en regardant un match de hockey ou de football, ou pour se ressourcer entre copines en se payant un traitement « santé et beauté ».

(Le Divertissement approuve vivement par de petits hochements de tête.)

(Jalouse et possessive.) Ils savent alors qu'il est seulement question de se distraire, et que ces activités ne font pas concurrence à la petite réalité quotidienne et plus ou moins pénible dans laquelle ils se sont enfermés avec leur conjoint, qui constitue le centre de leur vie, et donc à laquelle il faudra revenir aussi vite que possible. Alors que dans le cas des discussions à caractère intellectuel et de la musique, celui qui demeure à la maison et garde les enfants, pour que son conjoint puisse s'absenter, sent avec raison que celui-ci fait quelque chose qui l'intéresse réellement, qui n'est pas une simple distraction, et qui l'élève au-dessus du train-train ennuyeux, duquel il est pour sa part encore plus prisonnier, du fait de ces absences. Et je partage sur ce point entièrement les sentiments de ce laissé-pour-compte. Je l'encourage même – par les suggestions dégoulinantes de venin que je lui chuchote à l'oreille – à ne pas se laisser faire, à exercer ses droits sur celui qu'il aimerait et qui l'aimerait en retour, à lui faire du chantage émotif, à lui jouer de sales tours, et même à se venger ouvertement, pour le punir et le dissuader de le délaissier quelques petites heures par semaine, ou de se décharger de « tout » sur lui.

Si le conjoint qui reste à la maison n'a aucun amour pour ces choses, ou en a déjà eu et n'en a plus, il s'irritera d'autant plus de l'absence de l'autre qu'il méprisera ou qu'il affectera de mépriser ce qu'il fait à l'extérieur et avec d'autres, tout en se sentant exclu, rabaissé et jaloux de ces amis de son conjoint, avec lesquels il fait ce qu'il ne saurait faire avec lui, et qui font apparaître clairement ses limites, à celui qu'il aime ou croit aimer comme à lui-même. Aux plaintes, aux reproches et aux querelles qui sont monnaie courante en pareil cas, s'ajouteront les tentatives de dénigrer ces activités culturelles qui le dépassent et lui échappent, et de les empoisonner, afin de les rendre sans valeur ou même pénibles à son conjoint, et de l'isoler peu à peu de ses amis, pour que lui et les enfants puissent le posséder plus exclusivement, pour obtenir une participation – physique, mais encore plus affective – plus grande et plus totale à la vie familiale. C'est que ce membre de la famille doit être seulement et entièrement à eux, comme mes grands enfants et surtout les mamans doivent m'appartenir exclusivement et totalement !

(Le Travail fronce les sourcils.)

(Mielleusement.) En plus de vous appartenir aussi, bien entendu... Nous pouvons très bien avoir la garde partagée de toutes les mamans-travailleuses sans sacrifier pour cela une partie de leur servitude et de leur malheur, bien au contraire ! Je dirais même que nous devons travailler conjointement à l'asservissement des hommes, et que nous devons conjuguer nos efforts pour avilir et faire souffrir toujours plus les hommes.

(Le Travail approuve avec réserve.)

(À nouveau jalouse et possessive.) Si par contre le conjoint laissé derrière est dans une certaine mesure cultivé et continue d'aimer la culture, je ferai tout mon possible pour qu'il s'irrite et qu'il ne se montre pas plus tolérant que son équivalent inculte. Car je ne me gênerai pas pour retourner contre eux leurs affinités, afin de les diviser, de les faire vivre dans une atmosphère oppressante, de les rapetisser moralement et intellectuellement, et d'exercer pleinement mon emprise sur les dégénérés qu'ils deviendront bien assez vite. D'abord, je pousserai ce conjoint délaissé à en vouloir à son conjoint de s'absenter de la maison pour discuter ou jouer de la musique, par exemple. N'aimerait-il pas lui aussi faire des choses semblables, alors qu'il se retrouve plus souvent emprisonné à la maison, et sent peser plus lourdement sur lui les obligations familiales, simplement parce que Monsieur ou Madame pense seulement à lui et à ce qu'il désire ? Ou encore, comme ce pauvre délaissé a lui-même des prétentions culturelles plus ou moins sérieuses, je m'insinuerai dans son cœur pour lui laisser entendre que son conjoint commet une grave injustice, une faute impardonnable à son égard en lui préférant ses amis pour discuter de politique, de sociologie, de philosophie ou de littérature, au lieu de rester tranquillement à la maison, pour le faire avec lui, même si cela est en réalité très difficile, compte tenu de l'ambiance d'oppressante insignifiance qui y règne, des sentiments prosaïques et puérils qui y dominent, et des obligations familiales ennuyeuses et même fastidieuses qui s'y imposent. Grâce à mes bons soins et à toutes mes petites attentions, ces deux personnes jusqu'à un certain point cultivées – pour autant qu'on puisse l'être et le demeurer en ayant des enfants – s'empêcheront l'une l'autre de participer régulièrement à des activités culturelles, de garder vivantes les amitiés qu'elles favorisent et d'échapper temporairement au cercle étroit de la famille, puisque la plus grande liberté de l'une rend la servitude de l'autre plus grande, puisqu'elles exigent l'une de l'autre des activités culturelles qui peuvent difficilement avoir lieu au foyer familial et entre deux personnes qui ont en commun des sentiments, des soucis et des

obligations qui risquent bien de les en détourner, ou de corrompre ces activités, pour en faire des caricatures grotesques et ridicules de ce qu'elles sont en fait, et de ce qu'elles devraient être.

Alors, si j'étais bienveillante, je conseillerais aux hommes de choisir entre moi et la Culture. Mais comme le fait de croire qu'il leur est possible de nous rendre hommage à toutes les deux a pour effet qu'ils me sacrifient la Culture, suscite chez eux le mécontentement, l'envie et la jalousie, et provoque parfois de violentes querelles, je n'ai nullement l'intention de les détromper à ce sujet !

(Avec grandiloquence.) Quant aux amis cultivés qui auraient l'impudence de signaler cette impossibilité à leurs amies mamans – pour autant qu'on puisse vraiment avoir pour amies des mamans, surtout sans être soi-même une maman –, ils constateront à leurs dépens qu'on n'attaque pas impunément l'identité maternelle : les mamans protesteront alors vivement, si ce n'est pas violemment, contre ce qui leur semblera être des propos discriminatoires et une atteinte intolérable à leur dignité d'être humain et de maman, par définition inaliénable – ce qui montrera qu'elles sentent bien les limites étroites dans lesquelles s'enferme leur vie, quoi qu'elles en disent. Ainsi, à défaut de pouvoir montrer leurs accomplissements culturels, et animées d'une noble indignation, elles essaieront de renverser les choses, en rabaisant les plaisirs et les bienfaits de la culture, qui, selon elles, ne sauraient soutenir la comparaison avec les joies de la famille, accessibles à elles seules et connues d'elles seules. Ainsi répondront-elles à ces amis parfaitement ignorants de ces joies : *« Tu parles de ce que tu ne connais pas, de ce que tu n'as jamais vécu ! Tu ne sais pas ce que tu manques ! Et comment pourrais-tu le savoir, puisque tu n'as jamais été une maman, puisque tu n'as pas même envisagé sérieusement la possibilité d'en devenir une, puisque tu ne fréquentes même pas régulièrement des milieux familiaux. Par conséquent, ton jugement en la matière n'a aucune valeur, contrairement au mien, qui s'appuie sur une connaissance vécue des deux sortes de plaisirs ! »* Et voilà qui devrait faire taire cet ami prétentieux et dégonfler ses aspirations culturelles ! Car la vie familiale ne serait-elle pas un mystère impénétrable pour tous sauf pour les mamans, même si tous ont, par la force des choses, une longue expérience vécue de la famille, puisqu'ils ont tous été et continuent d'être les enfants d'innombrables mamans ?

(Raillieuse.) En fait, il serait alors tout aussi inutile de discuter avec ces mamans bornées et zélées qu'il le serait d'essayer de faire entendre raison à des fanatiques religieux qui se prétendraient seuls juges compétents de leurs croyances et pratiques religieuses en raison de leur foi vivante, qui refuseraient de considérer l'avis d'athées qui auraient été élevés dans cette foi, qui se seraient révoltés contre elle et qui auraient fait à leurs dépens l'expérience de ce dogmatisme ; ou qu'il le serait d'essayer de raisonner des maîtres qui refuseraient de prendre en considération

l'avis de leurs esclaves révoltés sur leur propre esclavage, sous prétexte qu'ils ne peuvent pas avoir une opinion éclairée sur la question, faute d'avoir été maîtres – manque auquel les maîtres ne veulent certainement pas remédier, en devenant les esclaves de leurs anciens esclaves. Et c'est d'autant plus perdre son temps de discuter avec tous ces grands enfants capricieux, que tous s'imaginent pouvoir juger en connaissance de cause les opinions de leurs opposants, malgré l'expérience partielle et souvent indirecte, pour ne pas dire nulle, des formes d'existence qu'ils prétendent juger en connaissance de cause ; et malgré l'intérêt qu'ils ont à ne pas tirer intelligemment profit de cette expérience limitée. Les bigots et les fanatiques religieux s'imaginent pouvoir saisir spontanément le point de vue et la vie des athées, à partir de leurs croyances et pratiques religieuses ; les esclavagistes prétendent avoir une idée juste des avantages et des inconvénients de l'esclavage sans avoir été esclaves et sans avoir essayé de se mettre dans la peau des esclaves qu'ils exploitent ; et les mamans-travailleuses se confortent dans l'idée qu'elles peuvent avoir – du haut de leur vie familiale et en raison des quelques années qu'elles ont peut-être passées (souvent sans grand enthousiasme), dans leur jeunesse, à étudier la philosophie, la littérature ou la musique – une idée claire de ce que peut être une vie où la famille n'a pratiquement aucune importance et où la culture, sous une ou quelques-unes de ses formes, est la plus importante. Il n'y a donc pas plus à craindre que des amis cultivés réussissent à détourner les mamans-travailleuses de la vie familiale, que des athées puissent convaincre des fanatiques religieux de l'absurdité de leurs croyances, ou que des esclaves révoltés parviennent à faire reconnaître à leurs maîtres les maux de l'esclavage, sauf peut-être en les y contraignant par la force, ou en faisant d'eux leurs esclaves. Ces élus considèrent alors leur propre point de vue comme le point de vue ultime, et leur expérience de la vie comme l'expérience décisive. Par opposition, le point de vue et l'expérience de tous ceux qui diffèrent d'eux ou qui s'opposent à eux sont considérés sous le mode du manque, purement et simplement, et ne méritent donc pas d'être pris en considération. Tellement pénétrés de leur propre grandeur et persuadés que l'univers est en orbite autour d'eux, il ne vient jamais à l'esprit de ces grands enfants bornés qu'il puisse exister d'autres modes de vie qui les dépassent et qui leur échappent, puisqu'ils ont été inventés ou élaborés, et exigent d'être vécus ou imaginés pour être compris plus ou moins bien.

LE DIVERTISSEMENT

(*Avec espièglerie.*) Mais vous, qui êtes la Maman Suprême, vous parvenez très bien à concevoir qu'il existe d'autres formes de vie que la vie familiale, et qu'elles peuvent très bien lui être supérieures et être plus favorables qu'elle au bonheur de vos enfants. Je suppose que c'est l'une des choses qui vous distingue des mamans humaines, et qui vous permet de combattre avec encore plus de zèle et d'acharnement ces formes de

vie. Mais j'en viens à me demander s'il ne faudrait pas faire sentir à ces mamans humaines, même si c'est de manière confuse, qu'en réalité elles ne se trouvent pas au sommet de la hiérarchie humaine et même cosmique. Et il me semble même que certaines de ces mamans savent déjà à quoi s'en tenir malgré ce qu'elles déclament haut et fort sur le merveilleux rôle de maman, et qu'elles ne se montrent pas moins zélées et acharnées que les autres dans votre lutte contre la culture et l'amitié, dont elles reconnaissent la supériorité, et qu'elles maudissent d'autant plus au fond de leur petit cœur de mamans aimantes. Si vous les avez bien façonnées à votre image, elles n'en défendent alors que plus jalousement, que plus hargneusement, le mode de vie des mamans-travailleuses. Donc peut-être gagnerait-on à leur faire sentir systématiquement leur infériorité morale, pour qu'elles défendent bec et ongles le fantôme de supériorité morale auquel elles sont désespérément attachées, et qui les possède même.

Que pensez-vous de ma proposition ? Ne pourrions-nous pas jouer ce mauvais tour à vos mamans, question de leur empoisonner encore plus la vie, et de rendre encore plus tyranniques l'autorité et l'influence qu'elles exercent sur leurs proches et leurs chers petits enfants ? Il y aurait de quoi rire, non ?

(La Famille, un peu déstabilisée, s'apprête à répondre au Divertissement quand le Travail lui fait signe du doigt de ne pas répliquer. Le Divertissement, déçu, se laisse tomber lourdement sur le dossier de son fauteuil, croise les bras, prend une mine boudeuse, et marmonne entre ses dents : « Même plus moyen de rigoler ! »)

LA FAMILLE

(Aride.) Maintenant, si l'on se met dans la peau de ces amis cultivés dont nous venons de parler, les choses ne sont vraiment pas plus reluisantes. Je ne suis pas possessive ou bête au point de les empêcher de fréquenter les mamans-travailleuses qui continuent à avoir ou à dire qu'elles ont des prétentions culturelles ou intellectuelles, sans être à la hauteur de celles-ci, et souvent même sans en avoir le désir. Je les y invite même, car j'y vois une belle occasion d'enfoncer le clou qui dépasse. En assistant et en participant à la comédie que veulent jouer ces mamans, ces amis cultivés voient se dégrader leurs aspirations, se corrompent par d'aussi mauvaises fréquentations, et en viennent à se tromper eux-mêmes sur leur propre compte, à la manière des mamans-travailleuses qu'ils ont pour « amies ». C'est ainsi que je tire habilement profit de leur sympathie pour ces mamans, c'est ainsi que je leur nuis sournoisement en utilisant ce « bon » sentiment, qui leur a été inculqué par leurs mamans, quand ils étaient encore tout petits. Loin d'aider ces mamans soi-disant cultivées à s'élever au même degré de culture qu'eux ou à s'en approcher, loin de

cultiver chez elles cet amour de la culture, loin de les aider à développer leurs aptitudes intellectuelles, ils réussissent seulement à dégrader leur propre amour de la culture, et du même coup ils se montrent moins exigeants quant à leurs propres aptitudes intellectuelles, esthétiques et artistiques. Bref, ils sont alors foutus s'ils persistent à fréquenter ces mamans, car ils en viendront assez vite à ne valoir guère mieux qu'elles.

(La Famille saisit la télécommande. Autre séance de zapping : dans un centre commercial, un couple au regard abruti qui pousse deux poussettes, l'une à une place, l'autre à deux places ; un autre couple qui s'empoisonne la vie en se racontant à table tous les petits soucis du travail, en présence des deux enfants visiblement assommés par leurs propos ; deux gamins et une gamine qui jouent à cache-cache entre les rayons et les tables de lecture d'une bibliothèque municipale, alors que leur papa interrompt sa bruyante conversation téléphonique pour leur crier d'arrêter de faire du bruit ; une salle de concert où l'on joue les Variations de Goldberg au clavecin, qu'on entend à peine à cause des hurlements d'un poupon, portée par une maman, pleine de bonnes intentions, qui essaie de sortir discrètement après avoir obligé une dizaine de personnes à se lever pour la laisser passer ; etc.)

(Autour d'une grande table à manger sont assis une maman, un papa, une petite fille dans sa chaise-haute, et une amie de la famille. On a déposé à même la table, tout près des convives, un bambin attaché dans son siège de plastique bleu.)

LA MAMAN

(À l'amie de la famille.) Tu prendras bien un peu de vin ?

L'AMIE DE LA FAMILLE

Volontiers. Alors quoi de nouveau de votre côté ?

LE PAPA

Pas grand-chose de nouveau. Depuis que j'ai eu ma promotion et que je suis chargé de projet, j'ai à peine le temps de reprendre mon souffle. Mais ça vaut la peine : j'ai vraiment l'impression de faire quelque chose d'utile et de concret en contribuant à l'amélioration continue du Ministère. Sans compter que je gagne davantage depuis

que j'ai décroché ce poste.

L'AMIE DE LA FAMILLE

Tu as donc abandonné l'idée de terminer ta maîtrise ? Dommage.

LA MAMAN

Tu sais, avec le travail et les enfants, il n'a plus vraiment le temps de s'y mettre sérieusement. Ça fait combien de temps, Philippe, que tu n'as pas travaillé à ton mémoire ?

LE PAPA

Ça doit faire deux ans. J'ai bien relu et réécrit quelques pages l'été dernier, mais je n'avais pas assez de temps et d'énergie pour m'y remettre sérieusement. Au lieu d'écrire n'importe quoi, je préfère attendre. Tu sais, ce n'est pas facile de lire et d'écrire sur l'apparition et l'évolution du néocolonialisme et du néolibéralisme avec tout ce que je dois faire au travail et à la maison. Mais quand les enfants seront plus grands, je me remettrai sérieusement à la lecture et à l'écriture.

(La maman dépose un bol de purée devant le bambin qui gazouille et salive abondamment.)

L'AMIE DE LA FAMILLE

Et toi, Ève ?

LA MAMAN

J'ai changé de projet de maîtrise depuis la dernière fois qu'on s'est vues. C'est bien intéressant de parler des rapports de l'esthétique d'Adorno avec sa critique de la raison instrumentale, mais je me suis aperçue que ce n'est pas ça qui va m'ouvrir des portes. J'ai donc décidé de faire des recherches qui sont à mi-chemin entre l'éthique appliquée et la philosophie pour les enfants. Je ne sais pas encore sur quoi exactement. Je suis en train d'en parler avec ma nouvelle directrice de recherche. L'important dans tout ça, c'est que ça me permette à la fois de travailler comme éthicienne et de faire reconnaître mes séminaires de philosophie pour les enfants comme une formation en pédagogie quand j'essaierai d'obtenir un poste

d'enseignante au cégep. Puis je vais sans doute apprendre quelque chose qui pourra servir pour éduquer Lisa et Jérémie.

LE PAPA

Et toi, Hélène, sur quoi travailles-tu présentement ?

L'AMIE DE LA FAMILLE

Je m'intéresse surtout à la propagande de guerre. En lisant sur les deux guerres mondiales, j'ai été d'abord étonnée que cette propagande fonctionne, tellement elle était souvent grossière et maladroite. Puis, à bien y penser, je me suis dit qu'il se pouvait qu'on nous raconte aussi n'importe quoi aujourd'hui, et que ça fonctionne très bien.

LA MAMAN

(En faisant manger son bambin.) C'est vrai qu'entre la propagande nazie et la propagande de Trump, il n'y a pas une grande différence. Puis il y a Poutine, les Russes, et l'ingérence dans les élections américaines...

LE PAPA

C'est vrai que les choses vont vraiment mal, surtout depuis un an. Qui sait comment ça va tourner ?

L'AMIE DE LA FAMILLE

Ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire.

LA MAMAN

(En lui tournant le dos.) Excuse-moi. Normalement j'essaie de faire manger Jérémie plus tôt. Mais comme Philippe a oublié d'acheter du gingembre quand il est allé faire les courses hier, je m'en suis seulement aperçu en commençant à cuisiner et j'ai pris du retard dans la préparation du souper.

Tu peux continuer : je t'écoute quand même.

LA PETITE FILLE

Moé itou j'veux qu'tu m'fasse mânger, maman !

LA MAMAN

Lisa, tu es capable de manger toute seule, comme une grande fille.

LA PETITE FILLE

Nân, j'su pas capab' ! Lé môceaux sont trop gros !

LA MAMAN

Philippe, tu peux l'aider un peu, s'il te plaît ? Tu vois bien que je suis occupée.

(Le papa prend son couteau et sa fourchette, et se penche au-dessus de l'assiette de la petite fille pour couper sa viande en petits morceaux.)

LE PAPA

(En relevant la tête vers l'amie de la famille.) Excuse-moi, ça ne sera pas long. D'ailleurs, je t'écoute. Continue.

L'AMIE DE LA FAMILLE

Où est-ce que j'en étais ?

LE PAPA

(Sans lever la tête.) Euh... Euh... Je n'arrive pas à me rappeler.

LA MAMAN

(Sans se retourner.) Euh... Je pense qu'on parlait de Trump et de Poutine.

L'AMIE DE LA FAMILLE

En effet, ça me revient. Je disais que ce n'était pas ce que je voulais dire quand je parlais de la propagande de guerre aujourd'hui.

(La maman et le papa lui jettent un regard méfiant.)

LE PAPA

Il me semble pourtant que c'est un cas exemplaire de propagande. Tous les analystes politiques disaient d'un commun accord que Hilary Clinton devait remporter les élections présidentielles. Comme c'est Trump qui a été élu président, il s'est forcément passé quelque chose.

LA MAMAN

(En arrêtant de nourrir le bambin.) Et forcément ça doit être arrivé à cause d'une intervention russe, puisqu'il est évident que Clinton se serait opposée très fermement aux visées impérialistes de la Russie, quitte à utiliser la force, si nécessaire, par exemple en Syrie.

LE PAPA

(Après être revenu s'asseoir à sa place.) Cela a d'ailleurs été confirmé par les agences de renseignement américaines. Les Russes ont trafiqué les machines à voter, ils ont fait circuler de fausses nouvelles grâce aux réseaux sociaux et à la chaîne d'information (avec beaucoup de guillemets !) qu'ils financent en sol américain et un peu partout en Occident, ils ont piraté les serveurs du parti démocrate et la boîte de courrier électronique de Clinton, etc. Tu dois bien en avoir entendu parler !

L'AMIE DE LA FAMILLE

Bien sûr. J'ai même lu le rapport du FBI à ce sujet. Vous l'avez lu ?

LA MAMAN

Non. Où veux-tu qu'on trouve le temps pour faire ça ?

LE PAPA

Mais on se tient quand même au courant comme on peut, en regardant les actualités à la télévision et en lisant les journaux.

L'AMIE DE LA FAMILLE

Et vous avez regardé ou lu RT un peu, question de voir ce qu'ils font exactement ?

LA MAMAN

Non. Comme je t'ai dit, je manque de temps.

LE PAPA

Ça ne m'intéresse pas, les histoires que les Russes peuvent essayer de nous raconter.

L'AMIE DE LA FAMILLE

(Vivement.) Toute cette histoire d'ingérence russe dans les élections présidentielles, c'est n'importe quoi ! C'est justement un bel exemple de propagande, et même de propagande de guerre, puisque visiblement on va dans cette direction, malheureusement.

LE PAPA

Je ne savais pas que tu faisais dans le conspirationnisme. C'est nouveau ?

LA MAMAN

Hi, hi, hi !

(Le bambin, pris d'un soudain haut-le-cœur, vomit abondamment

sur la table. Puis il se met à pleurer.)

LA PETITE FILLE

Ouach ! Jérémie a encore vomi su la tab' ! Méchant Jérémie !

LE PAPA

Oh, Jérémie ! Tu aurais pu attendre de ne plus être à la table, au moins !

LA MAMAN

Occupe-toi de lui un peu, pendant que je vais chercher de quoi tout nettoyer. Il ne te mangera pas, tu sais !

(Elle lui flanque son bambin dans les bras, lequel pleure de plus belle.)

LE PAPA

Puis on ne va quand même pas se disputer pour des choses qui ne nous concerne pas ! Notre amitié est beaucoup plus importante ! Sers-toi une autre coupe de vin, en attendant, Hélène.

LE DIVERTISSEMENT

(Au Travail, discrètement.) Cela nous permet de constater que les Médias font de l'excellent travail, et que leur public cible est entièrement sous leur influence.

LA FAMILLE

Je vous laisse juger si cette amie de la famille remettra les pieds de sitôt à cet endroit, si du moins elle se soucie vraiment de sa santé intellectuelle. C'est que ces mamans prétendument cultivées sont tellement dégénérées qu'il arrive parfois que leurs amis – qu'on suppose vraiment cultivés – y voient clair et comprennent très bien la situation dans laquelle ils se trouvent. Voilà que les pauvres sont profondément déçus des personnes qu'ils pourraient autrement estimer et aimer si elles

n'étaient pas chargées des chaînes que je leur fais porter, ou qu'elles ont peut-être déjà estimées et aimées, quand elles ne portaient pas encore ces chaînes. Tous leurs bons sentiments pour elles ne les empêchent pas de voir qu'elles dégénèrent à vue d'œil, et de plus en plus vite, après avoir opté bêtement pour la famille, ou se l'être fait imposer, par les autres ou par la force des choses. En plus de cette déception amère, ces personnes cultivées sont privées de relations sociales avec plusieurs personnes qui auraient pu les aider à accroître leur amour de la culture et à se rendre capables de goûter les joies qu'elle procure. Il leur devient de plus en plus difficile de s'élever au-dessus de la vie de labeur que vous imposez, monsieur le Travail, à presque tous les hommes, laquelle est ponctuée et rythmée par des actes de consommation et des divertissements insignifiants et insipides. Plus ces personnes vieillissent, et plus leurs relations sociales se font rares et distantes, jusqu'à ce qu'elles vivent dans un grand isolement. Elles auront tout au plus les rapports sociaux absolument nécessaires, et donc minimaux et très pauvres, par exemple avec leurs collègues. Si elles n'en viennent pas à avoir besoin de chaleur humaine, si elles ont la force de ne pas succomber tôt ou tard à des rapports sociaux qui les avilissent et les dégraderont, ce repli sur elles-mêmes aura pour effet de priver définitivement ces personnes d'amitié, en leur en faisant perdre le désir, en leur faisant croire qu'elle est une belle illusion, en leur faisant réaliser qu'elle est pratiquement impossible dans le contexte actuel. Et alors c'en est fait d'elles : cet isolement a desséché leur cœur et les a rendu incapables d'éprouver ce sentiment et de l'inspirer à d'autres, auxquels elles ne s'intéressent plus, sauf peut-être pour les analyser.

LE TRAVAIL

Et alors il se peut bien que ces personnes cultivées – ne parvenant pas à donner suffisamment de force à leur activité intellectuelle ou artistique sans l'aide des autres, et à faire d'elle quelque chose d'assez vivant pour donner un sens et une valeur à leur vie – s'atrophient aussi bien du point de vue de l'intelligence que des sentiments, se laissent écraser par la servitude du travail salarié, et abrutir ou étourdir par la consommation et le divertissement.

LA FAMILLE

Exactement ! Les hommes se trompent donc du tout au tout quand ils font de moi une déesse de la fertilité, car je suis seulement féconde en petits morveux et en maux difficilement supportables, car je suis une terre stérile, desséchée et même contaminée où seules les plantes rabougries réussissent à pousser. Les autres n'y germent même pas, y meurent de sécheresse, adoptent la forme et la taille de la végétation locale pour

survivre, ou sont déracinées. C'est ma manière bien à moi de cultiver mon jardin.

LE TRAVAIL

Mais cela suppose que l'amitié soit aussi impossible ou très difficile entre des personnes cultivées et n'ayant pas d'enfants, ou encore entre des personnes se trouvant dans la même situation, qui ne sont pas cultivées, mais qui n'en ont pas moins les qualités morales pour être capables d'amitié au sens fort du terme.

LA FAMILLE

(Avec aridité.) Effectivement. Mais ce qui vous semble être une supposition est la vérité pure et simple, comme je vais vous le montrer.

Je laisse de côté la question de savoir à quel point il est difficile de devenir une personne cultivée et donc d'avoir des amitiés reposant sur la culture. Nous en avons déjà assez parlé. Ce qu'il importe maintenant de savoir, c'est dans quelle mesure ces personnes cultivées, de même que les personnes non cultivées, peuvent acquérir les qualités morales nécessaires à l'amitié, et devenir capables d'éprouver les sentiments qu'elle implique. Car la personne la plus cultivée du monde, si elle n'a pas su ou n'a pas eu l'occasion de cultiver ces qualités morales et ces sentiments, sera tout aussi incapable d'amitié qu'une autre personne tout à fait inculte et privée des mêmes qualités et sentiments. Et qu'importe alors que ces deux personnes n'aient pas d'enfants, puisque quand elles étaient enfants, elles ont été exposées longuement aux maux de la famille, auxquels personne n'échappe, et qui ont des répercussions sur toute la vie des grands enfants qu'elles deviendront le plus souvent ! *(En élevant le ton.)* Je fais donc d'une pierre deux coups en étouffant les moindres germes de ces qualités et de ces sentiments qui pourraient pousser dans le terreau familial, en y cultivant des mauvaises herbes qui leur prennent l'espace et la lumière dont ils auraient besoin pour croître, en les ensevelissant sous des montagnes d'ordures ménagères, et même en les déracinant, quand cela s'avère nécessaire – ce qui arrive d'ailleurs assez rarement, compte tenu de toutes les précautions que j'ai prises préalablement.

(Le Divertissement écoute attentivement la Famille, avec des yeux qui pétillent de plaisir et de malice.)

(En se délectant des saletés dont elle parle.) Prenons les choses à partir du début, et faites-moi le plaisir d'examiner attentivement les langes sentimentaux que j'ai tissés de mes propres mains, avec lesquelles j'emmailote étroitement mes chers petits enfants, et dans lesquelles ils

deviennent de plus en plus empêtrés, au fur et à mesure qu'ils grandissent. Les voilà donc pour la très grande majorité condamnés à porter leur vie durant toutes les saletés et les déjections quotidiennes dont se retrouvent imbibées leurs langes, et qui se fusionnent même à leur être, pour devenir partie intégrante de ce qu'ils sont. Observez à quel point il leur serait difficile de se défaire de ce vêtement tellement étroit et souillé que sa rigidité et sa lourdeur en font un cocon encrassé qui entrave considérablement leur développement et leur liberté de mouvement. Non seulement ils se retrouveraient alors nus, mais ils arracheraient aussi une partie de leur chair même !

(En contrefaisant l'innocence puérile ou hypocrite d'une maman.) Ainsi les sentiments régnant dans le cocon familial procureraient à l'enfant un abri où il pourra se développer et d'où il sortira sous la forme d'un être épanoui, comme la chenille, en passant par le stade de la chrysalide, se métamorphose en un papillon aux couleurs chatoyantes et au vol léger ! *(Gros rire vulgaire, suivi de paroles gluantes.)* Bien au contraire, c'est plutôt une lourde coquille qui lui colle à la peau, qu'il devra péniblement transporter partout avec lui, et dans laquelle il se réfugiera pour se mettre à l'abri des sentiments plus forts, plus sains, plus sincères et plus matures, et pour y moisir lentement, jusqu'à ce que la décomposition finale le libère enfin de son carcan ! Car ce n'est pas sa maison que ce mort-né porte sur son dos, mais un cachot où il croupira, de sa naissance à sa mort.

LE DIVERTISSEMENT

(Rires.) Voilà des images bien morbides et dégoûtantes, qui n'ont rien à voir avec les clichés douceâtres qu'on retrouve dans les contes de fées destinés aux petits et aux grands enfants ! Car on se représente le plus souvent la famille comme le lieu de la liberté, de l'insouciance, de la paix d'esprit, de l'épanouissement de soi, de la pureté, du bonheur et de la vie à proprement parler. C'est ce qu'on remarque dans les publicités et parfois dans les films, où le milieu familial est représenté comme une espèce de paradis aseptisé, où tout est d'un blanc immaculé et lumineux. Alors que, selon vos dires, la palette qu'utiliserait un peintre réaliste pour un tableau vous représentant devrait se limiter au noir, au gris et au brun, avec un peu de rose bonbon, de bleu poudre et de jaune poussin, pour produire un effet de contraste. Mais il n'aurait guère de succès, puisqu'il ne fournirait pas à son public les jolies petites images d'Épinal qu'il exige, puisqu'on lui reprocherait de prendre plaisir à se vautrer dans les immondices, qu'il inventerait à cette fin.

LA FAMILLE

Il n'y a donc pas lieu de craindre qu'un tel peintre, s'il venait à exister, ne devienne populaire et aimé, et puisse ouvrir les yeux du public sur ce qu'est vraiment la vie familiale.

(Elle s'arrête de parler quelques secondes, et jette un coup d'œil rapide au Travail, qui fronce les sourcils.)

Mais laissons cette question d'esthétique de côté, puisque nous nous éloignons de ce dont nous parlions et de ce qui nous importe vraiment.

Je vous ai déjà expliqué comment le moindre petit morveux devenait un point focalisant l'attention de sa maman émerveillée et de ses amies (elles aussi des mamans), malgré ses caprices et son insignifiance, ou justement à cause de ceux-ci. On comprendra bien que cela lui procure un plaisir vif, simple et facile d'accès, et que le fait d'en être privé est pour ce petit être un grand mal et même une véritable catastrophe. Ce sont alors tout son petit monde et tout son petit moi qui s'effondrent. Il n'est alors pas étonnant qu'il cherche sans répit l'attention de maman durant son enfance, et qu'il continuera à chercher cette attention quand il sera devenu un grand enfant, mais en s'y prenant autrement et en substituant aux mamans (la sienne comme celles des autres) d'autres personnes, ou encore une maman idéale qui n'existe que dans son imagination, mais dont il ne cherche pas moins à attirer le regard.

(Surexcitée.) Le gamin gesticule, se trémousse, babille, pleurniche, braille, barbouille, fait des pirouettes, roule sur son tricycle, accepte ou refuse de manger ses légumes, pour attirer l'attention de sa maman, sous la forme de louanges ou de réprimandes (car il vaut toujours mieux d'être grondé que d'être ignoré). Quant à lui, le grand enfant qu'il finit par devenir cherche à attirer les regards et à exister pour les autres en faisant du vacarme avec sa motocyclette rutilante ; en imposant sa musique dégénérée ou ses conversations téléphoniques insipides aux autres passagers dans l'autobus ou le métro, ou à ses collègues de bureau ; en exposant dans le menu détail ce qu'il a fait pendant ses vacances ou le week-end ; en racontant les moindres événements de ce qu'il considère être sa « vie amoureuse », ou ses péripéties pour trouver un soutien-gorge à sa taille ; en se plaignant longuement de son rhume, de son mal de tête, de ses allergies, de son indigestion, de sa constipation, de sa diarrhée, de ses règles, de sa calvitie, de ses boutons ou de l'infection urinaire qu'il a malencontreusement attrapée pendant sa lune de miel, ou encore de l'infertilité de son couple à laquelle les traitements hormonaux ne semblent pouvoir rien faire – maux qui lui rendent tous la vie très pénible ; en s'agitant au travail, sous le regard de ses collègues et de ses supérieurs, et pour relever les « défis » qu'il s'impose à lui-même, ou que

ces derniers lui imposent, pour mieux l'exploiter ; en tentant d'impressionner grâce à ses performances au gym, à vélo, à la piscine ou à la patinoire ; en cherchant à obtenir des félicitations pour ses diverses activités de mise en forme, question de rester en santé, par exemple des cours de zumba, d'aquaforme, de spin ou de méthode Pilates ; en se vantant des films qu'il a ou aurait vus et des livres qu'il a ou aurait lus ; en proclamant haut et fort qu'il a, au cours de la dernière année, publié une quinzaine d'articles dans des revues académiques réputées et donné une vingtaine de conférences un peu partout à travers le monde, et que tous ses étudiants de deuxième et de troisième cycles – tous excellents ! – ont obtenu des bourses de recherche des organismes subventionnaires ; en se louant lui-même des pénibles sacrifices qu'il aurait faits pour ses enfants ; en paradant avec de nouveaux vêtements, à la mode du jour, quelle qu'elle soit ; en se glorifiant des petits efforts qu'il fait pour manger « santé », « biologique » et « équitable », ne pas surconsommer, ne pas polluer et ne pas contribuer par ses achats à l'exploitation des travailleurs des pays en voie de développement ; en partageant avec ses « amis » Facebook de nombreuses photographies de sa petite personne, de sa voiture, de sa maison, de sa pelouse bien tondue, de son four barbecue acheté à grands frais, de son mobilier de « patio » pour lequel il a économisé 30 % du coût parce qu'il a su être assez patient pour attendre une vente exceptionnelle, de son voyage « tout inclus » en Floride ou à Cancún, de son caniche fraîchement toiletté, de sa copine ou de sa conjointe au naturel ou en robe de soirée et lourdement maquillée, de son mariage en plein air, de sa fillette déguisée en mignonne petite princesse pour ramasser des bonbons, des dernières festivités autour du sapin de Noël illuminé et entouré de cadeaux aux emballages multicolores, et du cornet de crème glacée qu'il a dégusté la veille ; etc. Alors comment des personnes de cette espèce, dont le comportement et les sentiments sont aussi puérils que ceux qu'elles avaient quand elles étaient enfants, et que ceux que les enfants qu'elles élèvent se retrouvent à avoir, pourraient-elles être capables d'amitié ?

LE DIVERTISSEMENT

Et ce qui convient le mieux à tous ces grands enfants, c'est bien de collectionner des « amis » Facebook, comme ils peuvent aussi collectionner les bibelots, les modèles réduits, la vaisselle, les vêtements, les instruments de jardinage, les outils, les films, les disques de musique et les livres. Car ces « amis », en plus de servir d'audience au spectacle banal de leur existence quotidienne et insignifiante, sont aussi un moyen supplémentaire d'attirer l'attention sur eux et de se faire valoir à peu de frais, de par leur grand nombre.

Cela ressemble d'ailleurs à ce que font les vedettes pour se faire valoir et attirer l'attention sur elles : elles ne manquent pas une occasion de multiplier les apparitions publiques ou médiatiques, et d'étaler au grand

jour leur vie privée. Et plus on les voit et plus on parle d'elles, plus il semble nécessaire pour le public – qui fait office de maman – de s'intéresser à elles, pour les louer, les blâmer ou simplement colporter les ragots qui circulent à leur sujet. Je trouve tout à fait amusant que ceux qui constituent leur public imitent leurs idoles, agissent eux-mêmes comme de petites vedettes, et cherchent désespérément à attirer les regards de leurs pairs, qui leur rendront la pareille !

LA FAMILLE

(Surexcitée.) Exactement ! Vous pouvez me croire, c'est beau à voir ! C'est vraiment quelque chose ! Je dirais même que ça fait chaud au cœur ! Et cela me fait plaisir, en bonne maman, de le partager avec vous.

(Le Travail lui fait signe de modérer son excitation.)

(Un peu plus professionnelle.) Hmm... Alors, compte tenu de ces comportements et de ces sentiments puérils, comment donc mes grands enfants seraient-ils capables d'amitié ? C'est autre chose qu'ils cherchent dans les relations sociales. Et si certains d'entre eux en blâment d'autres ou se moquent d'eux, ce n'est certainement pas pour condamner sincèrement ces comportements et ces sentiments, mais c'est plutôt pour écarter et discréditer des concurrents avec lesquels ils luttent pour obtenir l'attention. C'est exactement comme les vedettes qui s'attaquent mutuellement, non pas au nom d'une conception supérieure de leur « art », mais pour soutirer aux autres l'attention qu'elles désirent ; ou comme les petits enfants qui luttent féroce­ment pour obtenir une plus grande part de l'attention de la chère petite maman qu'ils ont en commun, ou même de la maman des autres. Bref, une stratégie, rien qu'une stratégie. Et très transparente, par-dessus le marché, même si mes grands enfants sont aussi têtus que mes petits enfants quand il s'agit de nier la chose.

Ainsi, à moins que mes grands enfants cessent – comme par magie – d'être assez attardés pour partager ces sentiments puérils, les relations sociales possibles sont très limitées et très rudimentaires. Ou bien les grands enfants luttent les uns contre les autres pour obtenir sous une autre forme l'attention que les mamans leur donnaient quand ils étaient de petits enfants ; ou bien, s'ils ne sont pas trop capricieux, ils coopèrent avec leurs semblables et obtiennent ainsi, par un échange de bons procédés, l'attention réelle ou contrefaite qu'ils accordent aux autres – c'est là la seule maturité qu'il faut attendre de beaucoup de soi-disant adultes. Même les personnes dites cultivées (en ce qui a trait à la musique, à la peinture, à l'histoire, à la littérature, à la philosophie, etc.) ne se montrent pas beaucoup plus cultivées que ces gamins mal dégrossis quant aux

sentiments, et en cela elles en sont elles aussi. En effet, en plus du désir d'arriver, par quoi d'autre que le désir d'attirer puérilement l'attention sont motivés tant de concerts de musique, de vernissages et d'expositions de peinture, de performances dites artistiques, de lancements de livres, de récitals de ce qu'on cherche à faire passer pour de la poésie, de colloques, de conférences ou d'interventions d'intellectuels dans les médias ? Et ces figures artistiques et intellectuelles, grandes ou petites, font-elles autre chose que de s'encenser ou de se dénigrer mutuellement pour attirer l'attention du public, occuper le devant de la scène, avoir leur minute de gloire et plaire à une maman idéale, qui est pour eux la divinité suprême, dispensatrice de toute valeur et de tout sens ?

(En prenant une mine et un ton faussement désolés.) Dans ce contexte, celui qui n'éprouve pas ces sentiments, qui refuse de jouer à ces petits jeux d'enfants, et qui est même dégoûté par eux, n'a pas d'autre possibilité que de vivre autant que possible en marge de la société. Et alors il ne manquera pas de cultiver une misanthropie tellement générale qu'elle lui fera mépriser indistinctement tout le genre humain, et le rendra lui aussi incapable d'amitié. Pauvre petit !

LE DIVERTISSEMENT

La chose est d'autant plus comique que ce personnage aura tôt fait de paraître outré, ridicule et un peu fou aux yeux des nains qui l'entourent, et que ces derniers seront d'autant plus contents de leurs petites personnes qu'ils verront en lui la seule figure qui se distingue de ce qu'ils sont !

LE TRAVAIL

Même si je vois bien de quoi vous parlez, il me semble que vous tenez seulement compte des sentiments qui sont cultivés par les divertissements familiaux, alors que les peines et les obligations occupent une place de première importance dans la vie familiale. Vous comprendrez que les effets de cette servitude sont ce qui m'importe avant tout.

LA FAMILLE

(Mielleuse.) J'étais justement sur le point d'y venir.

Malgré tous les beaux discours sur les relations familiales que je mets dans la bouche de mes grands enfants, elles sont essentiellement fondées sur les intérêts matériels les plus rudimentaires. Ce n'est certainement pas vous, monsieur le Travail, qui prétendez le contraire. Et toutes les divinités qui se sont associées à vous et qui ont un peu de bon sens seront assez raisonnables pour vous imiter, j'en suis certaine.

(Prosaïque.) Je ne vous apprend certainement rien en vous disant que cela a des répercussions sur les relations sociales en général, qui s'inspirent souvent des relations familiales et qui sont alors des variations sur le même thème. C'est toujours la même rengaine : il faut nourrir, vêtir et loger les enfants, qui se retrouvent à dépendre irrémédiablement de leurs parents jusqu'à ce qu'ils soient capables d'assurer leur propre subsistance. Inversement, les parents sont liés à leurs enfants par ces obligations. C'est donc le sentiment du besoin qui est, de part et d'autre, la force unificatrice de la famille : les enfants ont besoin de leurs parents, alors que les parents savent que leurs enfants ont besoin d'eux, tout comme ils ont besoin de leurs enfants, pour donner un sens ou une justification à la servitude du travail salarié. Même s'il est vrai que les enfants souffriraient beaucoup si les mamans n'avaient pas le sentiment de leurs besoins, celui-ci n'a pourtant rien à voir avec l'amour qui devrait régner dans les familles, d'après ce qu'on raconte. Et la situation s'aggrave du fait que les mamans exigent de récolter les bénéfices escomptés de leur investissement économique et sentimental, c'est-à-dire la reconnaissance et l'amour de leurs enfants, même si elles n'aiment pas à proprement parler leurs enfants, sauf de la manière très rudimentaire dont on peut aimer une chose pour laquelle on a beaucoup travaillé, pour laquelle on a dépensé beaucoup d'argent et d'énergie, pour laquelle on a eu des soucis et des tracas, et à laquelle on s'est attaché par la force de l'habitude et des années. Il n'en arrive pas moins que souvent les enfants n'aiment pas plus leurs parents que ceux-ci ne les aiment, qu'ils s'entendent mal avec eux, qu'ils aient de la difficulté à se supporter mutuellement, quand ils ne vont pas jusqu'à se détester. L'amour et la sympathie entre membres d'une même famille ne sont pas des choses qu'on peut facilement commander ; et il arrive souvent que le fait d'en faire des obligations, en ignorant les affinités des personnes impliquées et la situation dans laquelle elles se trouvent, ait pour effet de rendre encore plus difficile à cet amour et à cette sympathie de croître.

La famille peut donc se transformer en un véritable enfer sentimental, duquel les enfants ne peuvent pas s'échapper en raison de leur dépendance à l'égard de leurs parents, reconnue légalement ; et auquel les mamans – par sens du devoir, par acharnement, ou pour ne pas avoir à avouer qu'elles se sont trompées à propos de ce qui est supposé donner un sens à leur vie de labeur – n'ont pas le courage ou l'envie de mettre fin, d'une manière ou d'une autre. Car on ne peut pas changer d'enfants, de parents, de frères et de sœurs comme on peut changer de supérieurs et de collègues quand on en a vraiment assez d'eux, en cherchant un autre emploi.

(Le Travail foudroie la Famille du regard.)

(Avec malice.) Ce qui – je tiens à le signaler – ne se produit pas aussi souvent qu'on pourrait le croire – loin de là ! –, non seulement à cause des grandes difficultés auxquelles on est confronté quand on cherche un meilleur milieu de travail, mais aussi parce que le fait que les membres d'une famille sont fatalement liés les uns aux autres dispose les travailleurs à s'identifier à leur emploi, à s'attacher à leur milieu de travail et à supporter docilement les collègues qui leur déplaisent et les supérieurs qui les exploitent. Autrement dit, ils se retrouveront à faire au travail ce qu'ils sont habitués de faire à la maison, et vice versa.

(Froidement.) Alors, quand ces petits enfants seront devenus de grands enfants, cela peut avoir l'une des deux conséquences suivantes, selon le tempérament des personnes impliquées et l'enfance plus ou moins pénible qu'elles ont vécue. Si elles ont un tempérament doux et faible, elles accepteront mollement la triste et morne réalité, et elles se seront habituées à désirer des relations sociales, conjugales et familiales de cette espèce, à se contenter d'elles, et donc à ne pas chercher l'amitié, qu'elles ne pourront d'ailleurs guère concevoir. Ou, si elles ont un tempérament plus violent et plus fort, elles seront dégoûtées par les relations sociales, conjugales et familiales de cette espèce, et leur aigreur les rendra incapables de désirer et de chercher l'amitié, qu'elles ne pourront pas davantage concevoir.

(Acide.) Bref, je produis en masses des personnes tellement médiocres et mollassonnes qu'elles ressentent le besoin de s'attacher à des personnes aussi médiocres et mollassonnes qu'elles, simplement pour s'attacher à quelqu'un ou à quelque chose. Regardez-les donc s'acharner à faire durer des relations sociales qui ne peuvent rien leur apporter, et qui ont pour seule raison d'être leur faiblesse et leur manque d'indépendance. Car les seules relations dont sont capables ces êtres informes et flasques sont celles qui reposent sur le besoin et les obligations, et qui leur procurent, par la force de l'habitude, une impression de stabilité sentimentale. Et, insignifiants et bornés comme ils sont, ils s'imaginent ou font semblant de s'imaginer que, l'amour et l'amitié, c'est cela, bien entendu.

Ou bien je produis, en quantités beaucoup plus modestes, des demi-sauvages qui rejettent de manière purement négative, et avec beaucoup de dégoût, ces relations sociales médiocres, fausses et hypocrites reposant sur le besoin et les obligations, et qui, s'ils en étaient capables et si on les laissait faire, iraient vivre en ermite au cœur d'une forêt, faute de quoi ils récriminent vainement contre les autres hommes, sans jamais parvenir à s'élever moralement au-dessus d'eux et à connaître l'amitié ou l'amour. C'est que, aussi bornés que les premiers, ils conçoivent de manière aussi rudimentaire qu'eux l'amitié et l'amour, mais pour contester leur valeur ou proclamer que ce sont là des illusions qui n'ont même pas pour elles d'être belles.

LE TRAVAIL

(Imperceptiblement malveillant.) Voilà de belles paroles ! Et j'accepterais sur-le-champ de vous financer et de vous soutenir, si les enfants et les parents – d'après ce que je remarque – ne pouvaient pas éprouver de l'affection les uns pour les autres. C'est vrai, ce n'est pas là de l'amitié, ni de l'amour, pour autant que je puisse en juger, moi qui n'entends rien ni à l'un ni à l'autre, et qui ne veux rien y entendre. Mais c'est quand même un sentiment qui peut mener à eux, malheureusement. J'espère bien que vous faites quelque chose pour remédier à la situation, sinon vous perdez votre temps à essayer de me convaincre, et – infiniment plus grave – vous me faites perdre mon temps.

LA FAMILLE

(Avec un certain dédain.) De l'affection, de l'affection... Pouah ! Mes grands enfants en parlent comme si c'était une grande et belle chose. Tant pis pour eux, car en réalité ce n'est rien du tout, ou presque. C'est même parfaitement inoffensif. Et quand on est aussi retorse que moi, il y a même moyen d'utiliser cette affection contre eux.

Je vous le dis franchement : l'affection, c'est seulement un beau mot pour dire – et ne pas dire – « dépendance affective ». Les sentiments n'ont plus alors simplement pour origine les besoins matériels et les obligations qui en découlent, mais ce sont les sentiments eux-mêmes qui sont objet du besoin et qui sont vécus comme des besoins.

En d'autres termes, j'habitue les enfants à avoir des mamans attitrées, chargées de leur donner de l'affection, sous forme de bisous, de câlins et de petits mots doux, comme on peut aussi en donner ou en dire au chien et au chat de la famille ; lesquels développent comme les marmots une forte dépendance à ces marques d'affection, comme on le constate quand leurs maîtres s'absentent quelque temps ou les négligent. Et, même si on utilise le verbe aimer pour parler des relations entre les êtres humains et leurs animaux de compagnie, on ne croit généralement pas qu'il s'agisse vraiment d'amour. Alors pourquoi parler d'amour au sens fort du terme, quand il est question de relations entre les mamans et les enfants, qui sont caractérisées par des marques d'affection semblables ?

LE TRAVAIL

(Un peu irrité.) Simplement parce que les animaux de compagnie, qui resteront toujours ce qu'ils sont, ne seront jamais capables d'autre chose que d'affection. Mais les petits enfants, eux, vont grandir, vont se développer, et peuvent devenir capables d'éprouver autre chose que de l'affection les uns pour les autres, par exemple de l'amour, si on n'étouffe pas ce germe par tous les moyens, et si on n'empêche pas les mamans de

les traiter tôt ou tard comme autre chose que des animaux de compagnie. Sinon c'est en fait de vos prétentions totalitaires !

LA FAMILLE

(Légèrement irritée.) Vous semblez oublier que les enfants, quand ils sont tout petits, ne sont guère plus que des animaux domestiques. D'accord : ils ont la possibilité de s'élever au-dessus de cette condition en grandissant. Mais ce n'est là qu'une possibilité, que j'entends bien rendre aussi impossible que possible.

LE TRAVAIL

(Âprement.) Je vous prie de ne plus essayer de m'impressionner avec de petites pirouettes verbales. Ce sont des enfantillages qui peuvent fonctionner avec vos grands enfants ou, à la rigueur, avec monsieur le Divertissement, mais certainement pas avec moi, je vous le garantis !

Allons, je vous l'ordonne : répondez à ma critique, et montrez-moi que vous êtes capable d'en faire quelque chose de constructif.

LA FAMILLE

(Humblement, mais en grinçant des dents.) N'est-il pas vrai que, durant les premières années de leur vie, les enfants comprennent encore moins qu'un chat l'environnement dans lequel ils vivent et, même s'ils communiquent en utilisant des mots faisant partie d'un langage articulé, qu'ils n'expriment pas des idées et des sentiments plus complexes que ceux qu'un chat peut exprimer par son langage bien à lui et constitué de sons, de gestes, de postures et d'attitudes ?

LE TRAVAIL

(En pointant la Famille du doigt.) Je vous rappelle que ce n'est pas vous qui me posez des questions, mais que c'est plutôt moi qui vous en pose. Je ne vous le répéterai pas : votre tâche est de me répondre de manière aussi claire et cohérente que possible.

Et voulez-vous bien arrêter de baisser la tête ? Faites preuve d'un peu de caractère, car il n'est pas question que je finance – comment dire ? – une chiffe molle. Affirmez-vous !

(Le Divertissement sourit finement.)

(Sèchement.) Mais, pour cette fois-ci seulement, je veux bien faire preuve de clémence et vous répondre. Je sais parfaitement – comment avez-vous osé croire le contraire ? – que le moindre chat est sans doute plus éveillé, plus conscient de son environnement, plus intelligent et plus autonome que le poupon le plus précoce, et même que le bambin moyen. Ne faut-il pas faire manger ces derniers et les surveiller constamment, pour qu'ils ne se blessent pas ou ne se noient pas de la manière la plus stupide qui soit, alors que le chat laissé à lui-même saura très bien subvenir à ses besoins et n'ira pas s'enfoncer la tête dans un sac de plastique et mourir asphyxié ? Seulement ce poupon ou ce bambin grandira et assez rapidement il surpassera le chat. Et alors sa maman continuera à avoir pour lui des paroles et des gestes affectueux, qui évolueront en fonction de son développement, et qui dans certains cas pourront malheureusement se transformer en un certain amour pour lui, lequel ressemble à de l'amitié et peut y préparer.

LA FAMILLE

(En levant haut la tête et en prenant un ton affirmatif.) Mais je sais parfaitement que – mon expérience de Maman Suprême me l'ayant montré des milliards de fois – que ces marques d'affection cessent de convenir bien assez vite aux enfants. La chose devient à un tel point évidente dès le début de l'adolescence, que personne n'oserait le nier, pas même les mamans. Les enfants ne prennent plus plaisir à elles, et ils le montrent ouvertement en les refusant même, puisqu'ils sont maintenant « trop grands » pour elles. Quant aux mamans, elles déplorent ce fâcheux changement et sont nostalgiques du temps où elles pouvaient donner ou imposer librement leur affection à leurs chers petits enfants, sans se donner la peine ou être capables de trouver une manière plus appropriée d'exprimer les sentiments qu'elles éprouveraient envers eux. C'est ainsi qu'en raison de mon influence, les relations entre les mamans et leurs enfants se refroidissent inmanquablement, puisque ces petites marques d'affection ne sont pas remplacées par une forme d'amour ou d'amitié, quand les enfants deviennent des adolescents.

LE TRAVAIL

(En pointant encore la Famille du doigt.) Vous voilà bien sûre de vous-même ! Vous parlez « d'évidence » et vos désirs se réaliseraient « inmanquablement ». En vous écoutant, on a « inmanquablement » l'impression que vous pensez détenir la science infuse, et que vous croyez que le monde et les hommes obéissent à votre volonté. Faites donc preuve d'un peu de modestie. Croyez-moi, ça ne vous fera pas de tort. Et n'oubliez surtout pas à qui vous vous adressez.

(Le Divertissement se tord de rire.)

(Sur un ton se voulant à la fois modéré, conciliant et protecteur.) Tout est dans la mesure, madame. Il faut savoir garder le juste milieu entre l'humilité et l'orgueil. Voilà le secret de la réussite !

(En regardant avec arrogance la Famille.) Mais venons-en à vos grandes affirmations, qui pourraient devenir très douteuses, et même s'effondrer comme un château de cartes, pour autant que je les examine un peu sérieusement. Par exemple, ne craignez-vous pas que les adolescents, insatisfaits de leurs relations avec leurs parents, aspirent à mieux, qu'un désir d'amitié puisse peu à peu croître dans leur cœur, et qu'ils parviennent parfois à se faire des amis, en-dehors de la famille ? Allons, répondez-moi.

LA FAMILLE

(Ne sachant plus sur quel pied danser.) C'est là supposer que ces adolescents sont capables d'amitié, même s'ils sont toujours des êtres capricieux et puérils, en raison de la piètre éducation sentimentale donnée par les mamans ; qu'ils puissent avoir de l'amitié une idée plus ou moins claire et la désirer, même si les mamans ne leur en ont fourni presque aucun exemple ; et qu'ils puissent se faire un ou quelques amis, même s'ils sont grandement prisonniers du milieu familial (et aussi du milieu scolaire, tel qu'il existe actuellement) et ne peuvent pas fréquenter librement qui ils veulent, quand ils le veulent et aussi longtemps qu'ils le veulent. Mais il me semble qu'il est plus raisonnable de supposer le contraire. *(Le Travail fronce les sourcils.)* Veuillez m'excuser : je m'exprime mal. Je veux seulement dire qu'on ne se trompera probablement pas, ou qu'on aura probablement moins de chances de se tromper... Non, ça ne va pas non plus. Je veux plutôt dire qu'il me semble plus probable que ces adolescents n'auront jamais l'idée de chercher à se faire des amis avec lesquels ils pourront avoir de profondes affinités, dont ils pourront estimer les qualités morales, et qui les aideront à développer de multiples aspects de leur personne, et à s'élever ainsi au-dessus de ce qu'ils sont. Et il me semble aussi improbable que, si par un malheureux concours de circonstances extraordinaires ils en avaient le désir, ils n'auraient pas davantage la possibilité de le faire librement.

C'est pourquoi je suis absolument certaine que... Euh, je veux dire plutôt... *(Elle saisit la télécommande.)* Regardons une scène. Vous allez voir ce que je veux dire.

LE TRAVAIL

(Sèchement.) Vous n'allez pas encore nous faire visionner une autre de vos petites scènes familiales pour vous tirer d'embarras ! Cela ne se fait pas. C'est même manquer gravement de professionnalisme. Vous savez, si nous avions seulement voulu regarder ces petites scènes, nous aurions très bien pu nous passer de vous convoquer une autre fois en entrevue. Continuez plutôt à nous expliquer pourquoi les adolescents ne peuvent pas connaître l'amitié. Et tâchez d'être rigoureuse.

LA FAMILLE

(Humblement.) Comme vous le voudrez, monsieur le Travail.

(Sans entrain.) Au lieu de pratiquer la sélection exclusive qu'exige l'amitié, les adolescents se rabattront vraisemblablement sur les premiers venus, pour autant qu'ils pourront donner libre cours à leurs caprices préférés et s'adonner à leurs enfantillages avec eux. Les mamans surprotectrices en profiteront alors pour contrôler abusivement les sorties des adolescents, sous prétexte d'éviter qu'ils ne fassent des bêtises ; alors qu'elles sont grandement responsables du manque de maturité des adolescents, et qu'en continuant à les traiter comme des enfants elles les empêchent d'acquérir cette maturité – d'autant plus qu'elles entravent ainsi bien plus les amitiés libres qui exigent une plus grande liberté et qui sont favorables à la maturation des adolescents, que les relations puérides contribuant à les maintenir indéfiniment dans l'enfance, comme cela est d'ailleurs arrivé à un grand nombre des mamans en question.

Et comme cela ne suffit nullement, le fait que les enfants sont enfermés dans le nid familial – aussi douillet fût-il – avec des personnes qui s'y trouvent aussi par hasard, qu'ils n'aiment pas nécessairement, avec lesquelles ils peuvent s'entendre assez mal, et qu'ils peuvent venir à détester, favorise certainement l'hypocrisie, qui ne manquera pas de se manifester dans les relations sociales des adolescents et des grands enfants qu'on appelle adultes. Ayant pris l'habitude de côtoyer sans discernement les gens qui se trouvent autour d'eux par la force des choses, de jouer la comédie dans la famille, et d'y contrefaire les sentiments qu'on attend normalement d'eux et qu'ils n'éprouvent que rarement ou à un degré trop faible, ils n'hésiteront pas à en faire autant dans les autres relations sociales, notamment dans ce qui passera pour de l'amitié, qui pourtant exige la franchise envers les quelques personnes qu'on estime et qu'on aime vraiment, de même que l'exclusion plus ou moins radicale de toutes les personnes qui ne répondent pas à ces critères.

Vous conviendrez – du moins, je l'espère – que de telles relations sociales ne sont guère satisfaisantes – à part peut-être pour les plus abrutis et les plus attardés de mes enfants –, et qu'une fois passée la petite révolte insignifiante de l'adolescence et cette brève escapade en-dehors de la

famille, ils en viendront à regretter l'affection qu'ils recevaient de leurs parents et qu'ils leur donnaient en retour, sans pourtant pouvoir combler ce manque en retournant sous l'aile protectrice de maman. Ils sont devenus beaucoup trop vieux pour cela. C'est pourquoi ces grands enfants auront tôt fait de se tourner vers la vie conjugale et familiale dans l'espoir de trouver l'affection et la tendresse perdues et idéalisées ; d'autant plus que, comme les petits enfants qu'ils étaient, ils voudront avoir le même jouet que leurs « amis » et leurs frères et sœurs, à savoir un ou quelques bambins ; d'autant plus que ce besoin se manifesterait avec force, compte tenu du fait que le travail et les études ne leur laisseront guère le temps et l'énergie nécessaires pour acquérir tardivement les qualités morales et les dispositions affectives nécessaires à l'amitié (et à l'amour), et l'occasion d'en faire l'expérience.

LE TRAVAIL

Et d'autant plus que leurs études ne seront généralement rien d'autre qu'une forme de travail tout aussi pénible que le travail auquel elles doivent préparer, contrairement à ce que les honnêtes travailleurs, pour dénigrer les étudiants, disent souvent au sujet des études – qui ne seraient que de longues vacances –, pour les rendre toujours plus laborieuses, pour les subordonner toujours plus fortement au marché du travail, et pour exiger des étudiants qu'ils s'asservissent à quelque employeur durant leurs études, afin d'acheter le privilège d'étudier et d'être assujetti à un autre employeur après leurs études !

LA FAMILLE

Comment en serait-il autrement ?

(Toujours sans entrain.) Bref, pour cette raison et pour tant d'autres que je vous ai exposées, les sentiments et les qualités morales nécessaires à l'amitié ne peuvent que très rarement se développer et perdurer. Si bien que les rares personnes qui en seraient malgré tout dotées, sont tellement habituées de ne pas les retrouver chez les autres, qu'elles ne les attendent plus, ne les cherchent plus et cessent peu à peu de désirer l'amitié, souvent sans s'en apercevoir, et en continuant à se faire à elles-mêmes de beaux discours à ce sujet. Elles en viennent donc tout naturellement à ne pas se reconnaître mutuellement pour ce qu'elles sont quand elles se rencontrent, et à se traiter comme le méritent les nains rabougris qu'elles fréquentent quotidiennement. Ce qui contribue grandement à la dégradation de leurs propres qualités morales et de celles des autres, et à les rendre tout à fait dignes du dédain et du mépris qu'elles éprouvent les unes pour les autres, tout en rendant parfaitement illégitime la hauteur qu'elles prennent pour se juger les unes les autres, car elles ont alors tôt fait de devenir la caricature de ce qu'elles étaient, de devenir semblables aux avortons

qu'elles méprisent ou affectent de mépriser, et d'avoir en commun avec eux nombre de petits sentiments mesquins et puérils. Ce qui est l'occasion de nombreux enfantillages et de petites chicanes ridicules, comme cela se produit aussi quand de petits enfants, pour s'élever au-dessus de leurs pairs, cherchent à imiter les grands enfants qui les entourent, en prenant des airs de grande personne.

LE TRAVAIL

Je suppose que vous êtes maintenant en mesure de conclure à propos du contrôle totalitaire ayant pour fonction de rendre pratiquement impossible l'amitié, en faisant au besoin en rapide retour sur l'amour, n'est-ce pas ?

LA FAMILLE

Certainement.

LE TRAVAIL

N'oubliez que votre conclusion sera ce dont nous nous souviendrons principalement de votre long développement à ce sujet. Efforcez-vous donc d'être claire et concise.

LA FAMILLE

(Avec un peu plus de dynamisme.) Alors, pour dire les choses simplement, je crois – en toute modestie – vous avoir montré que, grâce à ma grande influence sur les mœurs et les sentiments de tous les hommes, qu'ils soient de petits ou de grands enfants, je les rends presque tous incapables d'amour et d'amitié, qui sont, si on en croit les principaux concernés, des sentiments humains fondamentaux. En effet, si les hommes avaient entendu tout ce que je viens de vous dire, s'ils étaient capables de le comprendre, s'ils savaient qu'ils sont aussi sous-développés sentimentalement que culturellement en raison de mes efforts constants pour les bousiller irrémédiablement, s'ils ne niaient pas la triste réalité, ils ne pourraient guère se considérer comme des membres à part entière de la grande famille humaine.

LE DIVERTISSEMENT

Avec des si, on pourrait mettre Paris en bouteille !

LA FAMILLE

(De plus en plus affirmative.) Car que sont-ils, sinon des animaux seulement capables de sentiments rudimentaires, atrophiés et formatés, dont on peut utiliser selon son bon plaisir la force de travail, qu'on peut traiter comme les rouages dociles d'une grande machine bien huilée, et qu'on peut faire souffrir leur vie durant, en utilisant ces sentiments comme moteur de leur servitude, comme récompenses et consolations de leurs peines, alors qu'ils font pourtant partie de leur malheur et en sont aussi la cause ? Par conséquent, mes prétentions totalitaires ne sont-elles pas entièrement justifiées ? N'est-il pas vrai que je réussis à contrôler la partie la plus précieuse des êtres humains, et à les priver du bonheur et de l'élévation d'âme et d'esprit que ces sentiments pourraient leur procurer ? Et du même coup les relations humaines n'en sont-elles pas considérablement dégradées et n'en deviennent-elles pas très inintéressantes, si bien que ces bêtes stupides ne trouvent rien de mieux à faire que de se rabattre sur moi, qui suis pourtant la cause principale du formatage et de l'atrophie de leurs sentiments, et aussi sur vous tous, qui êtes aussi la cause de leur malheur et de leur abrutissement intellectuel et sentimental ? Enfin, le plus beau dans tout cela, n'est-ce pas le fait que je suis assez habile, rusée, pernicieuse, insidieuse et perfide pour contrôler de l'intérieur mes chers enfants, en m'immisçant en eux pour les façonner subrepticement, au lieu d'essayer, assez inefficacement, d'interdire de l'extérieur les sentiments et les relations sociales visées, par un système complexe de surveillance, d'espionnage, de tribunaux inquisitoriaux et de châtiments, comme cela se produit dans d'autres formes de totalitarisme, réelles ou imaginaires ? C'est ainsi que j'apporte ma contribution à notre grand projet totalitaire et rassembleur, et que j'y fais participer activement les hommes, de leur plein gré et à leur insu ! Et c'est ainsi qu'en me finançant, vous pouvez financer le totalitarisme sous le couvert de la philanthropie.

LE TRAVAIL

Je vous remercie donc pour ces dernières explications et aussi, de manière plus générale, d'avoir participé à cette entrevue. Car tout le temps que nous pouvons vous accorder est maintenant écoulé.

LA FAMILLE

Mais il me reste encore tellement de choses à vous dire pour vous montrer à quel point mon projet est à la fois ambitieux et réaliste, et à quel point il peut servir vos intérêts !

LE TRAVAIL

Je suis désolé, madame. Nous tenons, dans notre entreprise, à appliquer les normes – comment dire ? ah oui ! – conformément aux normes en vigueur. Nous avons nos valeurs, auxquelles nous tenons. C'est une question de rigueur au travail, de transparence, d'équité, d'intégrité, de justice, d'éthique, etc.

LA FAMILLE

Je vous en supplie ! Je vous en implore ! Encore quelques minutes, si vous le voulez bien ! Car vous reconnaîtrez sans doute, monsieur le Travail, qu'on ne pourra pas se faire une idée juste d'un projet totalitaire comme le mien si je n'ai pas pu vous parler suffisamment de sa capacité à rendre à peu près impossible toute forme de contestation et de résistance contre l'ordre que vous êtes en train d'instituer. Alors, encore une fois, je vous en prie : encore quelques brèves minutes !

LE TRAVAIL

Hmm...

(Après avoir levé les yeux vers le plafond, regardé l'horloge, commencé à taper de l'index sur la table avec régularité, jeté un coup d'œil à la Famille, puis au Divertissement, puis encore à la Famille, pour enfin pousser un long soupir.)

D'accord. Je vous accorde douze minutes supplémentaires. Mais pas une de plus ! Et j'espère que vous êtes consciente de la faveur que nous vous faisons. Car sans doute n'ignorez-vous pas que le temps, c'est de l'argent !

LA FAMILLE

Je vous remercie bien humblement. Croyez-moi, je vous serai éternellement reconnaissante pour la faveur que vous avez daigné m'accorder ! Je dirais même que...

LE TRAVAIL

Il ne vous reste plus que onze minutes et cinquante-deux secondes, madame. Sachez que je ne vous ai pas accordé ces minutes supplémentaires pour entendre vos remerciements, mais bien pour que

vous nous fournissiez les informations manquantes, afin de nous permettre de juger de vos ambitions totalitaires en connaissance de cause !

LA FAMILLE

Bien sûr, bien sûr. Où donc avais-je la tête ? J'étais d'ailleurs sur le point de commencer. Ainsi... Euh... Donc... Allons-y !

(À la fois lourdement et très rapidement, au point de devenir presque difficile à comprendre.) Je vous ai déjà dit qu'on n'évite pas impunément de ne pas être une maman quand on est en âge de l'être ou de le devenir. Chercher à échapper aux peines redoublées du travail et de la famille, et préférer la liberté à la servitude, ce serait bien évidemment refuser de s'engager et de prendre ses responsabilités, ce serait être un méchant égoïste ou – ce qui revient au même – un vilain individualiste, selon l'intégrisme maternel en vogue. C'en est à un point tel que mes intégristes en viennent à croire ou à faire semblant de croire que le fait de fonder une famille et d'élever des enfants est la manière par excellence de prendre ses responsabilités et de s'engager, toutes les autres responsabilités et formes d'engagement étant soit de bien moindre importance, soit assimilées aux nobles obligations de la maman. Cela dispense donc mes chères petites mamans de s'engager moralement, socialement et politiquement avec un peu de sérieux, ou les pousse à s'imaginer qu'en s'occupant de leur marmaille, elles font preuve d'engagement moral, social et politique, et travaillent au bien-être de la société et de l'humanité, en se sacrifiant elles-mêmes. En réalité, c'est là réduire le rôle d'adulte à ce qu'il y a de plus limité, de plus rudimentaire, de plus animal, de plus bête : les parents-oiseaux se soucient seulement de construire un nid pour abriter leurs petits, de les nourrir, de les protéger des dangers, etc. Mais, quant à elles, les mamans humaines, loin d'apprendre à leurs petits à voler de leurs propres ailes dès que possible, s'efforcent de faire durer aussi longtemps que possible leur immaturité, pour qu'ils deviennent à leur tour de grands enfants et des mamans ; ce qui, je le répète, ne les empêche nullement de se plaindre de l'immaturité de leur progéniture, puisqu'elles peuvent se faire valoir par les peines que cela entraîne pour elles, et dont elles ne sauraient se passer sans créer un grand vide dans leur vie et sans être privées du capital moral que leur procurent les responsabilités et les engagements maternels. Alors, sur ce point, il ne fait nul doute que les mamans humaines sont infiniment inférieures aux mamans animales, auxquelles on les compare injustement. Tout au plus pourrait-on comparer avec justesse les mamans humaines aux mamans animales domestiquées, par exemple aux mères poules, si toutefois on pouvait attribuer à ces dernières la conviction profonde et sacrée qu'elles travaillent avec assiduité au bien présent et futur de leurs petits poussins et du genre aviaire tout entier ; et en précisant que les mamans humaines pourraient – malgré la haute opinion qu'elles ont de leurs devoirs maternels, ou

justement à cause de celle-ci – connaître le même sort que ces mères poules, qui ont été, avec leurs poussins, déplacées des modestes poulaillers d'antan vers de grandes usines d'œufs et de poulet modernisées.

Il est d'une évidence complète qu'un idéal moral, social, politique et humain aussi médiocre et aussi universellement accessible que celui de la maman – la première venue pouvant devenir une maman et devant en avoir le droit inaliénable – ne peut qu'avoir des conséquences désastreuses pour les individus, les sociétés, les États soi-disant démocratiques et l'humanité tout entière ! En effet, un tel idéal, avec la conception très limitée de la bienveillance qu'il suppose, et des obligations très contraignantes qu'il impose, ne peut que priver les mamans du désir d'un véritable engagement moral, social et politique, comme du temps, de l'énergie et de la disponibilité d'esprit et de sentiments qui lui sont tous nécessaires. Je dis les choses sans détour : bien loin de vouloir se battre pour leur propre bonheur et celui de leurs enfants, et d'en être capables, les mamans-travailleuses sont dans l'obligation de travailler davantage et ainsi de se soumettre encore plus que les autres à l'ordre établi, pour satisfaire les besoins de leurs petits et leur assurer un certain confort. Cette servitude plus grande n'est certainement pas favorable à la formation d'un esprit de résistance et d'une grande capacité d'opposition. À vrai dire, dans presque tous les cas, elles ne sauraient même pas avoir le désir de cet esprit et de cette capacité. Le fait de croire qu'elles incarnent l'idéal humain par excellence rend une telle chose à peu près impossible. C'est pourquoi elles sont tout à fait contentes, pour la très grande majorité, de se soucier uniquement ou avant tout des petits intérêts immédiats de leur petite famille – qu'ils soient de nature matérielle ou sentimentale – avec lesquels devraient se confondre immanquablement les intérêts de la société et du genre humain. Dans toutes les situations où il s'agira de combattre – à petite échelle (une grève dans une entreprise) ou à grande échelle (une grève plus généralisée, ou même une rébellion) – la servitude que vous, monsieur le Travail, imposez à un nombre toujours plus grand d'hommes, elles constitueront une masse inerte ou indifférente, parce qu'entièrement sollicitée par d'autres soucis, c'est-à-dire subordonnée aux petits intérêts de leur famille, d'ailleurs souvent mal compris. Si elles peuvent parfois avoir une certaine sympathie pour de tels mouvements, elles n'en demeureront pas moins très passives, et chercheront à s'excuser en invoquant leurs devoirs familiaux ; par exemple, en disant qu'elles craignent de perdre leur emploi (même s'il est minable) en résistant à leur patron, et qu'elles n'ont plus de temps et d'énergie après avoir travaillé pour subvenir aux besoins de leurs enfants et payer les comptes, cuisiné, fait la lessive, lavé les planchers, tondu la pelouse, passé l'aspirateur dans la voiture, nettoyé les fenêtres de la maison, rénové le sous-sol ou la salle de bains, assisté au match de hockey de leur fils ou au spectacle de danse de leur fille, etc.

LE DIVERTISSEMENT

(Pince-sans-rire.) Mais vous semblez oublier qu'il est possible, pour les mamans, de participer à des mouvements de contestation en se faisant accompagner par leurs enfants. Par exemple, elles peuvent participer à des manifestations, mêmes celles susceptibles de devenir houleuses, en apportant leurs enfants avec elles, sous prétexte de faire leur éducation politique ; mais en réalité pour les utiliser comme des boucliers humains, puisqu'elles se disent que jamais les policiers (qui sont souvent eux aussi de bons papas et de bonnes mamans) n'oseraient les brutaliser, alors qu'elles portent leurs bambins sur leurs épaules ou dans un sac à dos, qu'elles les promènent dans des poussettes (qui peuvent servir au besoin de véhicules prioritaires), ou qu'elles les laissent trotter à côté d'eux, en les tenant par la main. Alors, contrairement à ce que vous dites, les mamans peuvent tout aussi bien utiliser leurs enfants comme des armes défensives, et participer à des manifestations sans avoir à craindre outre mesure d'être gazées ou matraquées par les escouades anti-émeutes, qu'on réservera pour faire leur fête aux étudiants ; lesquels on peut tabasser d'autant plus impunément qu'ils n'ont pas encore vraiment intégré le marché du travail, qu'ils n'ont généralement pas d'enfants à leur charge, et donc qu'ils ne sont pas considérés comme des êtres humains, des citoyens ou des contribuables à part entière.

Ainsi on pourrait imaginer la formation d'un groupe de contestation particulièrement radical et constitué exclusivement de mamans et de papas, et qui pourrait s'appeler « La ligue des mamans et des papas en colère pour un monde meilleur ». Ne riez pas : l'apparition des manifestations dites familiales est à mon avis un pas dans cette direction.

LA FAMILLE

Vous plaisantez. Vous savez aussi bien que moi que ces manifestations familiales sont tout sauf radicales. On n'y trouve généralement pas la moindre étincelle d'agressivité ou même de réel mécontentement. Elles sont parfaitement pacifiques et inoffensives, et elles ne troublent nullement l'ordre public. Les mamans s'en gardent bien, ce qui montre qu'elles ne se fient pas entièrement à la sympathie des forces policières, et que selon elles la ligue des mamans et des papas ne vaut pas en toutes circonstances. Même les autres manifestants semblent tout faire pour éviter les confrontations lors de ces manifestations familiales, et ceux qui feraient preuve d'un peu plus d'agressivité seraient vivement condamnés par les autres manifestants. Pour cette raison, ces manifestations sont totalement inefficaces, en ce qu'elles ne parviennent aucunement à manifester un véritable mécontentement et une volonté de résister aux maux croissants que nous cherchons en commun à infliger aux hommes. Elles ne deviennent que des fêtes destinées aux petits et aux grands enfants, qui ne dérangent personne, pas même les policiers et les chefs

politiques sur lesquels on voudrait exercer des pressions. Alors, si mon influence sur les mouvements de contestation pouvait s'accroître par l'intermédiaire des mamans, ceux-ci cesseraient d'être des mouvements de contestation, et ne deviendraient qu'une activité familiale parfaitement adaptée à la sensibilité des petits et des grands enfants, comme il en existe tant d'autres : un pique-nique au parc, une visite au zoo, une petite baignade dans la pataugeuse, une sortie au parc d'attractions, un défilé du Père Noël, etc.

Cependant, ce n'est pour l'instant qu'une infime minorité des mamans qui participent à ces manifestations familiales. Dans bien des cas, elles s'opposent au contraire aux mouvements d'opposition, même modérés, qui peuvent faire leur apparition de temps à autre, et c'est là la seule forme d'opposition qu'on peut globalement et raisonnablement attendre d'elles. Car cela les ennuiera que des manifestants s'opposant aux mesures d'austérité bloquent les rues et rendent plus longs et plus pénibles les trajets qu'elles font entre la maison et le bureau, en voiture ou en autobus ; car elles supporteront difficilement que d'autres n'acceptent pas de porter docilement le même joug qu'elles ; car elles sentiront que leur suprématie morale est menacée par ces mouvements d'opposition à l'ordre établi, dans lequel elles s'insèrent parfaitement ; car elles prendront alors en grippe ceux qui s'intéresseront sérieusement au bonheur des autres individus et aux intérêts de la société, et qui chercheront à se procurer les conditions nécessaires (notamment en ne devenant pas des mamans) pour s'intéresser de manière suivie et intelligente aux problèmes sociaux, politiques et économiques, et pour intervenir, individuellement ou en s'associant ; car la mesquinerie et la jalousie ombrageuse qui résulteront de tout cela les pousseront à blâmer à tort et à travers tous ceux qui pourraient valoir mieux qu'elles, dans l'espoir de les faire passer pour des égoïstes, des paresseux, de sales « pouilleux », des communistes, des anarchistes, de vulgaires « casseurs », des enfants capricieux, pour les rabaisser bien au-dessous d'elles ; etc.

Et je pourrais encore multiplier les raisons indéfiniment. Mais le temps presse ! C'est pourquoi je passe sans plus attendre aux effets que peut avoir sur l'esprit d'opposition l'éducation morale que ces mamans-travailleuses donnent à leurs enfants.

LE TRAVAIL

En effet, dépêchez-vous ! Il ne vous reste plus que six minutes et dix-sept secondes.

LA FAMILLE

Cela va de soi que les mamans, qui sont le plus souvent dépourvues d'esprit d'opposition, deviennent alors des modèles d'absence de cet esprit

pour leurs enfants. Et il est tout aussi évident qu'elles ne chercheront pas à cultiver chez leurs enfants une qualité dont elles sont elles-mêmes dépourvues, qu'elles n'estiment pas, et qui pourrait entraîner des inconvénients pour elles, lesquels s'ajouteraient aux peines déjà existantes du travail et de la vie familiale, car c'est avant tout à elles que s'opposeraient leurs enfants. Je n'insiste donc pas sur ce point : les mamans veulent bien entendu de petits joujoux bien dociles et bien dressés, dont elles pourront disposer librement, pour exprimer leurs sentiments maternels et s'amuser, selon leur bon plaisir.

On aurait tort de croire que l'autorité de la maman étouffe moins l'esprit d'opposition que l'autorité paternelle traditionnelle, même si le père n'avait pas tant la prétention de se faire aimer de ses enfants, que de se faire respecter, obéir et même craindre d'eux. En effet, celui qui avait un père particulièrement autoritaire et brutal pouvait être écrasé par lui dès l'enfance, mais il pouvait aussi arriver qu'il se forme chez lui un fort esprit d'opposition, d'abord contre son père, puis contre d'autres personnes qui entendent le gouverner et contre son milieu social. Bref, une telle autorité, explicite et même brutale, pouvait susciter un sentiment de révolte et former parfois des caractères forts, fermes et fiers. L'autorité de la maman est quant à elle plus pernicieuse en ce qu'elle s'impose plus doucement, en agissant non tant par des menaces et la force que sur le cœur. La maman prétend donc agir avant tout sur les sentiments de ses enfants, qu'elle utilise pour mieux contrôler leurs actes et leur vie dans les moindres détails, en invoquant l'amour qu'elle a pour eux et les soucis qu'elle se fait pour leur santé, leur sécurité, leur développement moral et social, etc. Et, croyez-moi, il n'est pas aussi facile de se soustraire à l'amour et aux bonnes intentions d'une maman, qu'il l'était de désobéir à un père brutal, lequel n'avait souvent de prise que sur le corps de ses enfants, et non sur leur cœur, dont il se souciait d'ailleurs bien peu. Qu'importe à un tel père tous les petits soins, toutes les petites attentions et tout le chantage émotif d'une maman pour s'attacher ses enfants et étendre son empire sur leurs sentiments, même quand ils seront devenus de grands enfants et seront en mesure d'en avoir de petits bien à eux. Ainsi la maman, par opposition au père, s'efforce-t-elle d'étouffer en eux tout ce qui pourrait résister à ses bonnes intentions et à ses bons soins, et tout sentiment d'agressivité et de révolte, qui serait d'abord tourné contre elle, et qui pourrait éventuellement prendre pour objet d'autres personnes, des milieux sociaux ou l'ordre établi. Car, c'est bien connu, l'amour, surtout maternel, est une bonne chose ; et le contraire de cet amour – c'est-à-dire l'agressivité et la violence, sous toutes leurs formes – est forcément une mauvaise chose, qu'il faut chercher à faire disparaître autant que possible, par l'éducation morale et les bons soins qu'on dispense aux enfants, afin que les familles et la société puissent idéalement vivre dans une paix continue et parfaite, troublée par aucune révolte, petite ou grande. Il en résulte que l'enfant qui est actuellement soumis à l'autorité douce de la maman ne grandit pas de la

même manière que celui qui était soumis à l'autorité brutale du père traditionnel. Alors que ce dernier savait bien et espérait même que son fils, s'il n'était pas une mauviette, en viendrait tôt ou tard à ne plus accepter docilement de recevoir des bourrades, des taloches et la fessée, la maman semble vouloir imposer indéfiniment son amour à son enfant, en intervenant massivement dans tous les aspects de sa vie, sous prétexte qu'elle veut son bien : il ne faut pas qu'il prenne froid ou qu'il attrape un coup de soleil en restant trop longtemps à l'extérieur ; qu'il salisse ses pantalons en jouant dans l'herbe ; qu'il se blesse en courant avec des ciseaux ; qu'il se fracasse la tête en faisant du vélo sans porter de casque protecteur ; qu'il entende des paroles qu'elle juge indécentes ou immorales ; qu'il ait des copains qu'elle n'aime pas ; qu'il fume des cigarettes, boive de l'alcool ou consomme des boissons énergisantes ; qu'il parte étudier dans une autre ville, alors qu'il pourrait très bien le faire en continuant à habiter avec elle et en bénéficiant de sa supervision, de ses bons conseils et de son amour inconditionnel ; etc. Imaginez donc quelle chiffe molle on obtient après presque deux décennies de tels traitements infantilissants administrés quotidiennement par une maman bien intentionnée, auxquels on peut difficilement échapper sans être victime de chantage émotif (« Je fais tout cela pour ton bien, et tu ne l'apprécies même pas ! ») et passer pour un mauvais fils ou une mauvaise fille ! Habitué à ce que sa maman et aussi son papa (qui ne peut plus être un père, et qui ne veut pas et ne peut pas simplement rester à l'écart) prennent en charge de nombreux aspects de sa vie, comment ce grand enfant pourrait-il avoir l'envie, l'esprit d'initiative et la force de caractère nécessaires non seulement pour prendre en main sa propre vie, mais aussi pour résister individuellement et collectivement à la servitude toujours plus complète que nous cherchons à imposer à lui et à ses semblables ? Aussi bien attendre d'une brebis qu'elle se révolte quand on la tond ! Car ce type humain, que je considère comme mon chef-d'œuvre, incarne presque à coup sûr le très noble idéal de l'enfant sage, qui doit aussi et surtout valoir pour les adultes, lesquels ne sont rien d'autre que de grands enfants, comme je l'ai déjà suffisamment dit. Car il exigera pratiquement que ses employeurs et ses supérieurs le traitent comme un enfant, et organisent sa vie et son milieu professionnels à la manière d'une maman, c'est-à-dire en surveillant dans les moindres détails toutes les petites choses qu'il fait, en lui dictant des procédures à respecter ou des consignes à suivre, en lui donnant régulièrement des encouragements, en ayant pour lui de petites attentions (par exemple signaler son anniversaire et lui chanter la chanson d'usage avec toute l'équipe de travail) et en organisant toutes sortes de petites activités et de petits jeux puérils (« Apportez tous une photographie de vous quand vous étiez petits, et tâchez de reconnaître vos collègues. », « Composez une brève chanson qui résume votre travail et que vous chanterez à l'occasion du dîner de Noël. »), question d'animer le milieu de travail et de permettre aux employés de socialiser et de se connaître. Car il sera gentil, inoffensif et même docile avec ceux mêmes qui l'exploitent et le condamnent ainsi à

un esclavage toujours plus marqué et plus dégradant. N'est-ce pas là le sommet indépassable de la sagesse et de la vertu ? Et la résistance, l'insubordination, l'opposition franche et la fermeté dans la révolte, surtout si on les qualifie de violentes, ne sont-elles pas considérées comme les signes par excellence de la folie et de la méchanceté ? Ainsi réussit-on à produire, grâce à l'éducation que dispensent toutes nos chères mamans au grand cœur, une foule d'esclaves héréditaires privés des qualités morales sans lesquelles l'amour de la liberté et la capacité d'opposition sont impossibles, ou prennent des formes trompeuses ou insignifiantes. Du même coup ces esclaves seront à peu près incapables d'agressivité et encore plus de violence (même dans les cas où cela pourrait être justifié et nécessaire), et leurs maîtres pourront donc leur faire librement et impunément violence. Tout au plus pleurnicheront-ils. Mais ils n'en tendront pas moins la joue gauche après qu'on leur aura giflé la joue droite ; et ils n'en donneront pas moins leur chemise, après qu'on leur aura pris leur manteau.

LE DIVERTISSEMENT

Je sais que vous aimeriez encore dire beaucoup de choses. Mais permettez-moi quand même de vous interrompre quelques secondes. Vous avez parlé longuement, pendant votre première entrevue, des caprices que les mamans cultivent chez leurs enfants en faisant d'eux de petits centres d'attention, ce qui leur permet de s'adonner aux divertissements familiaux et de revivre par procuration ce qu'elles s'imaginent être les joies perdues de l'enfance. N'est-il pas à craindre que ces petits êtres capricieux, que ces enfants-rois, une fois devenus de grands enfants, accepteront très mal d'obéir à leurs maîtres, et seront donc disposés à la résistance, à l'opposition et même à la révolte ?

LA FAMILLE

Vous ne tenez pas compte du fait – que j'ai pourtant signalé avec insistance – que ces enfants-rois sont en réalité des jouets qui demeurent toujours à la disposition des mamans ; et donc que leurs caprices sont toujours subordonnés à ceux des mamans. Alors ils n'en seront que plus disposés à se soumettre aux caprices de leurs maîtres (leurs employeurs, par exemple), surtout si cela leur procure les moyens d'obéir à leurs propres caprices, dont le lieu sera la consommation, le divertissement et la famille, comme je l'ai déjà dit, il me semble. Ce qui, bien loin d'être une menace pour l'ordre établi, contribue à le consolider ; d'autant plus que leur participation à un mouvement d'opposition risque de les priver du temps et de l'énergie qu'exigent leurs précieux caprices.

Mais imaginons tout de même que les caprices des grands enfants les disposent à ne pas accepter la servitude et les maux que nous voulons leur

infliger. Que feront-ils ? Ils pleurnicheront dans l'espoir que les maîtres en viendront assez rapidement à céder, comme le faisaient leurs mamans. Ceux-ci ignoreront généralement leurs demandes – seule chose sage à faire –, et alors les grands enfants ne trouveront rien de mieux à faire qu'une « crise », comme quand ils étaient de petits enfants ! Si cette fois-ci leurs maîtres, non contents de les ignorer simplement, décident de les malmener, ils seront stupéfaits : à leur grande surprise, ces derniers ne les traitent pas comme leurs mamans l'auraient fait en pareille circonstance ! Face à leur impuissance, certains s'indigneront bêtement et vainement de cette révélation, déclameront contre la méchanceté de leurs maîtres, et se défouleront ainsi quelque temps ; après quoi les choses rentreront dans l'ordre, tous les moyens d'obtenir ce que l'on désire que cette bande d'enfants connaît et est prête à utiliser, ayant été utilisés, sans qu'on n'obtienne les résultats escomptés. Et si jamais il arrivait que des adultes se montrent plus coriaces, si jamais ils étaient plus ou autre chose que de grands enfants, leurs maîtres et leurs congénères ne manqueraient pas d'assimiler leurs revendications, comme leur mouvement de contestation ou de résistance, aux caprices, aux pleurnicheries et aux « crises » des grands enfants, afin de les faire passer pour une sous-espèce encore plus capricieuse et plus terrible.

Puis, toujours comme les petits enfants, les grands enfants manquent à ce point de prévoyance, et sont tellement peu habitués de prendre en charge tout ce qui les concerne de près ou de loin, qu'ils réalisent presque toujours le mal quand il s'est déjà produit, ou quand il est sur le point de se produire ; c'est-à-dire quand il est très difficile de s'opposer à lui efficacement et fermement, et ce, même pour des hommes qui seraient relativement habitués de prendre en charge leurs propres affaires et qui auraient plus de caractère.

Par conséquent, jamais ces grands enfants ne seraient capables de donner naissance à un mouvement d'opposition réfléchi, ferme et efficace pour obtenir ce qu'ils désirent, à supposer qu'ils sachent ce qu'ils désirent, et que ce qu'ils désirent ne soit pas compatible avec notre grand projet totalitaire. Quoi qu'il en soit, l'opposition dont ils pourraient être capables serait inévitablement bête, capricieuse et inconstante ; et on ne pourrait raisonnablement attendre d'eux des grèves générales, des révoltes et encore moins des révolutions, sauf peut-être si on poussait trop rapidement ces grands enfants à bout, en les mettant au pied du mur et en les réduisant à la misère la plus crasse. Et même dans ce cas, il n'en résulterait probablement pas un changement de situation bénéfique pour eux, puisqu'ils adhéreraient aveuglément et comme par caprice à la première proposition nuisible pour eux que nous pourrions leur faire.

LE DIVERTISSEMENT

D'accord. Je comprends très bien, maintenant.

LA FAMILLE

(Après une dizaine de secondes de silence.) Mais où en étais-je, avant que vous me posiez cette question ?

LE DIVERTISSEMENT

Je n'en n'ai pas la moindre idée. Mais veuillez m'excuser : je ne voulais pas faire diversion et vous faire perdre le fil de vos idées.

LE TRAVAIL

Vous gaspillez de précieuses secondes, madame. Il ne vous reste plus que deux minutes et trente-trois secondes.

LA FAMILLE

(Avec précipitation.) Ah ! cela me revient. Vous devez savoir que mon influence ne s'étend pas seulement aux individus, mais aussi à l'État et à ses différentes institutions. Ainsi peut-on parler, dans bien des cas, d'un État maternel ou « maternaliste », ou encore d'un État-Maman, au sens où il adopte souvent une attitude semblable à celle des mamans envers leurs enfants. En effet, il intervient massivement dans la vie des grands enfants, et en fixe les grandes lignes et même les petits détails, en les surveillant sous prétexte de veiller à leur bien, en cherchant à les dissuader ou à les empêcher de se nuire à eux-mêmes et de prendre des risques qu'on juge inutiles ou absurdes. Comme les mamans ne veulent pas que leurs chers petits s'égratignent les genoux en faisant du tricycle, qu'ils se fracturent un bras en grim pant dans un arbre, qu'ils attrapent un vilain rhume parce qu'ils ne se sont pas vêtus assez chaudement, ou qu'ils fument des cigarettes et boivent de l'alcool quand ils sont adolescents, l'État-Maman organise des campagnes de sensibilisation pour que les grands enfants qui sont sous sa tutelle portent un casque de sécurité quand ils font du vélo, se lavent bien les mains pour éviter que le virus de la grippe ne se propage, cessent de s'adonner au vice qu'est le tabagisme, et consomment avec modération l'alcool ; tout comme il les oblige à boucler leur ceinture de sécurité quand ils sont en voiture, ne leur permet pas d'aller à la piscine s'il n'y a pas un sauveteur pour les surveiller et les empêcher de se noyer, et tente de les empêcher de consommer des drogues, même faibles. C'est ainsi que l'État maternel donne l'impression qu'il se soucie du bien des grands enfants, alors qu'il les assujettit pourtant et qu'il les opprime même, au besoin. Cette image qu'il donne de lui-même détourne l'attention de cet assujettissement et le rend plus tolérable, de la même manière que les bonnes intentions des mamans, réelles ou feintes, dissimulent et rendent plus supportable leur domination sur leurs enfants.

Par opposition, l'État patriarcal traditionnel (qu'il ne faut pas confondre avec l'État dit paternaliste, en fait maternaliste) ne se souciait guère de la santé et de la sécurité des ouvriers, et ne cherchait pas à en donner l'impression. En cela il avait le mérite, du point de vue des hommes, de ne pas se rendre coupable de l'hypocrisie de l'État-Maman, qui donne l'impression de se soucier du bien des petits et des grands enfants, alors que c'est tout le contraire. S'il est vrai que ce dernier donne toutes sortes de soins et de conseils, et multiplie les règlements et les interdictions, dans le but apparent de s'assurer de la santé physique et mentale des travailleurs, il permet néanmoins aux entreprises d'exploiter ces mêmes travailleurs et de leur imposer un mode de vie qui cause plus de maux physiques, psychologiques et mentaux que toutes les maladies et les accidents réunis, et qui favorise, aggrave ou provoque même certaines de ces maladies et certains de ces accidents. S'il est aussi vrai que l'État-Maman prétend donner aux élèves et aux étudiants, dans les écoles publiques, les moyens de s'accomplir par le travail et la réussite professionnelle, cela signifie simplement qu'il les condamne encore plus sournoisement au mode de vie que partagent les masses laborieuses, et du même coup à tous les maux qui en découlent. Par opposition, l'État patriarcal ne prétendait nullement se soucier de la santé physique et mentale des ouvriers et des paysans, pour autant qu'on puisse continuer à exploiter ces derniers, à faire fonctionner les usines et à cultiver les terres pour subvenir aux besoins des classes supérieures de la société, assurer leur confort, et leur procurer un certain luxe ; pas plus qu'il ne prétendait se soucier de l'accomplissement de soi des masses laborieuses, qu'il foulait aux pieds. On savait alors à quoi s'en tenir, et c'est pourquoi il y avait parfois des révoltes d'ouvriers et de paysans à cette époque révolue, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, et à ce qui se passera encore plus dans le futur, surtout si vous me soutenez financièrement et idéologiquement. C'est là un raffinement moral des moyens politiques d'asservir les masses et de pousser plus en avant le totalitarisme qui nous est si cher ; et, me semble-t-il, tout le crédit doit m'en revenir. Car comment les hommes, que l'État-Maman traite comme des enfants et surprotège toute leur vie, pourront-ils développer les qualités morales nécessaires à l'opposition et à la révolte, c'est-à-dire l'amour de la liberté, le désir d'accroître leur autonomie et de prendre en charge ce qui les concerne, individuellement et collectivement, et la capacité à prendre intelligemment des risques ? Car comment oseront-ils lutter contre l'autorité politique qui autorise et favorise leur exploitation et leur servitude, alors qu'ils partagent avec elle les bonnes intentions au nom desquelles elle intervient massivement dans la vie des individus, puisqu'ils sont des mamans, c'est-à-dire de grands enfants qui, tout en étant incapables de prendre en main leurs affaires, s'efforcent de se faire valoir en se mêlant de celles des autres, grâce à des pressions morales et à des interdictions ? Car comment ne seraient-ils pas les complices de leurs maîtres, de manière générale, et tout particulièrement quand certains de leurs pairs manifestent le désir de se soustraire à l'autorité morale qu'on

exerce aussi sur eux avec leur accord, et qu'ils désirent exercer les uns sur les autres ? Alors n'est-il pas vrai qu'un totalitarisme bien-pensant et maternel, au sens où je l'entends, est beaucoup plus efficace et pernicieux que le totalitarisme brutal, puisque les diverses formes de résistance véritable sont très souvent étouffées dans l'œuf et ne voient jamais le jour ; puisque, quand cela se produit, elles sont presque unanimement décriées, au nom des sentiments maternels et puérils presque universellement partagés ?

LE TRAVAIL

Je vous interromps, puisque vous semblez avoir dit tout ce que vous aviez à dire sur ce point. Et comme il ne vous reste plus que quelques secondes, vous n'aurez sans doute pas le temps d'exposer vos idées sur un autre aspect de votre projet. C'est pourquoi je mets fin à cette entrevue. Je vous remercie de nous avoir fait part de vos propositions, ainsi que de votre zèle pour notre cause commune.

LA FAMILLE

Mais j'aurais encore beaucoup d'autres choses à vous dire, sur le point dont je parlais à l'instant, et de manière plus générale. Je n'ai encore rien dit, par exemple, de l'habitude de confort moral et intellectuel que je cultive avec acharnement dans les familles, et qui rend mes grands enfants incapables de supporter des heurts quelque peu violents, de voir la situation avec lucidité, et de formuler des critiques conséquentes et vives ou d'en être la cible, de manifester et de cultiver leur insatisfaction de manière réfléchie, au lieu d'essayer de l'atténuer et de s'en consoler. Et je n'ai pas parlé suffisamment de leur forte tendance à concevoir ce confort mesquin comme le bonheur par excellence, et donc de leur incapacité à désirer un bonheur supérieur et véritable et à lutter pour lui. Puis...

LE TRAVAIL

Cela suffit ! Il est parfaitement inutile de pleurnicher comme vous le faites. Cela pourrait même vous nuire, si vous persistez. Détrompez-vous : je ne suis pas une maman, et vous ne me ferez pas céder en vous y prenant ainsi. Et si je décidais de vous accorder encore quelques minutes, il est certain que vous réclameriez encore un peu plus de temps quand elles seraient écoulées. Je vous prie donc d'agir comme une adulte, ce que vous devriez être, depuis le temps que vous existez. Faites-vous une idée : notre intégrité et notre sens de la justice nous interdisent de vous favoriser et de désavantager vos concurrents en vous accordant beaucoup plus de temps qu'à eux. C'est pourquoi cette entrevue est terminée, un point, c'est

tout ! Nous vous contacterons bientôt pour vous dire si votre demande de financement et de soutien idéologique a été retenue.

Décembre 2017